



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



32101 066388669

3206

173



0206  
.173  
v.1

Library of



Princeton University.



















**ÉTUDE HISTORIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE**  
**DES**  
**NOMS DE LIEUX HABITÉS**

**(VILLES, VILLAGES ET PRINCIPAUX HAMEAUX)**

**DU**  
**DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR**

<b>PAR</b>	
<b>L. BERTHOUD</b>	<b>L. MATRUCHOT</b>
PHARMACIEN DES HÔPITAUX	PROFESSEUR ADJOINT DE BOTANIQUE
DE PARIS	A LA SORBONNE

---

**I. — PÉRIODE ANTÉ-ROMAINE**

---

**SEMUR**  
**IMPRIMERIE COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE**  
**V. BORDOT**  
—  
**1901**







A MONSIEUR A. LONGNON  
Membre de l'Institut  
Professeur au Collège de France  
et à l'Ecole pratique des Hautes Etudes

Hommage respectueux et reconnaissant  
de ses élèves

L. BERTHOUD.

L. MATRUCHOT.

3206  
173  
4.1

JAN 14 1920 428025





ÉTUDE HISTORIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE  
DES  
**NOMS DE LIEUX HABITÉS**  
VILLES, VILLAGES ET PRINCIPAUX HAMEAUX  
DU  
DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR

---

PRÉFACE

Il est bien peu de personnes qui ne s'intéressent aux questions d'étymologie des noms de lieux habités. Savoir quelle est l'origine et le sens de tel ou tel nom de ville, de village, de hameau, d'écart et même de lieu-dit, est un problème que bien peu d'entre nous n'aient eu la curiosité de chercher à résoudre.

Mais le problème n'est pas, comme on le croit trop généralement, de curiosité pure. Il intéresse à un très haut degré l'Histoire, non seulement l'Histoire locale, mais aussi, et dans une large mesure, l'Histoire générale.

Pour ce qui est de l'Histoire locale, les noms de lieux habités, qui d'ordinaire remontent à l'établissement même du village ou du hameau, sont parmi les souvenirs les plus anciens qu'aient pu laisser les premiers habitants de la localité. Souvent ces noms nous fournissent des indications précises, qu'en leur absence rien ne saurait suppléer, sur le genre de vie, sur les mœurs, sur la religion, sur l'industrie de ces tout premiers habitants. Rien, par exemple, si ce n'est l'étude du nom du village, ne saurait nous apprendre qu'Izeure, au canton de Genlis, est une ancienne forteresse gauloise. Le nom seul de **Menesbles**, au canton de Recey, suffit, à qui l'étudie, pour savoir qu'en ce lieu était à l'époque romaine un temple dédié à la déesse Minerve. Les formes anciennes du nom du village de **Salmaise**, au canton de Flavigny, nous apprennent qu'il y a eu là, à l'époque romaine, une de ces colonies d'auxiliaires Sarmates dont il est parlé dans les textes



contemporains. Le vocable de la petite ville de **Flavigny** nous apprend qu'un nommé *Flavinius* a été soit le fondateur, soit au moins l'un des propriétaires de la villa gallo-romaine fondée en ce lieu. Enfin le nom de **Mollnot**, au canton de Nolay, est un témoin de l'industrie du meunier à l'époque lointaine où ce village s'est formé.

A l'Histoire générale, les noms de lieux habités fournissent des documents de haute importance sur les migrations des peuples qui ont occupé notre sol. Pour cette époque incertaine et mal connue qui sépare les temps préhistoriques des temps historiques et pour laquelle on n'a que peu ou pas de documents écrits, les noms de localités sont, comme nous le verrons plus loin, des traces précieuses du passage et du séjour des peuples anciens ; et là où les textes manquent entièrement, ils peuvent encore fournir, à l'historien des premiers âges de l'humanité, quelques indications sur l'origine, sur la race, sur l'industrie, sur la religion, sur la langue même des populations primitives qui furent nos ancêtres.

L'étude étymologique des noms de lieux est donc une étude à la fois attrayante et importante. Pour les pays de langue française, elle a donné lieu à d'assez nombreux travaux ; mais généralement ce ne sont guère que des notes éparses, qu'on retrouve assez difficilement dans les Recueils publiés par les Sociétés savantes, et où fréquemment l'absence de méthode, de documentation précise, le manque de connaissances générales et aussi la fantaisie individuelle ont conduit à des résultats incomplets ou erronés.

A notre connaissance, en dehors des ouvrages de Houzé (1), de Quicherat (2) et d'Hippolyte Cocheris (3), qui ne sont déjà plus tout récents, les seuls travaux d'ensemble sur ces questions, ceux d'ailleurs qui font le plus autorité en la matière, sont ceux de M. d'Arbois de Jubainville (4) et ceux de M. Longnon (5).

M. Longnon expose le résultat de ses recherches personnelles dans le Cours qu'il professe à l'Ecole des Hautes-Etudes, à Paris. On y trouve, à côté d'intéressantes vues d'ensemble sur la toponomastique de notre pays, une critique attentive et détaillée du document, une prudence dans le raisonnement, une précision dans la

(1) Houzé. *Etudes sur la signification des noms de lieux en France*. 1864.

(2) Quicherat. *De la formation française des anciens noms de lieu*, Paris, 1867.

(3) H. Cocheris. *Origine et formation des noms de lieux*.

(4) D'Arbois de Jubainville. *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France*, Paris, 1890. — *Les premiers habitants de l'Europe*, 2 vol., Paris, 1889-1894.

(5) Longnon. Mémoires divers dans la *Revue celtique*, *passim*. — *Cours professés au Collège de France et à l'Ecole des Hautes-Etudes*. — *Géographie de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*. — *Atlas historique de la France*, 1888.

méthode, qui sont toutes scientifiques, et grâce auxquelles ceux qui marchent à sa suite sur ce terrain éminemment mouvant des étymologies arrivent néanmoins à avoir souvent la sensation d'un sol solide sous leurs pas.

Ayant eu l'heureuse fortune de pouvoir suivre, pendant plusieurs années, les savantes leçons de M. le professeur Longnon, nous avons pensé faire œuvre utile en appliquant la méthode et le plan de ce remarquable Enseignement à l'étude étymologique des noms de localités du département de la Côte-d'Or (1).

La *méthode* employée consiste à rechercher pour chaque nom de localité les formes les plus anciennes que l'on connaisse (2), et à s'appuyer de préférence sur elles pour tenter de démêler la structure du vocable, son origine ethnique, son mode de formation et sa signification.

La première difficulté qu'on rencontre est d'appliquer aux localités modernes les formes anciennes qui leur correspondent effectivement. Souvent ces formes anciennes sont si différentes des noms actuels qu'il y a difficulté sérieuse à faire l'identification ; d'autre part, il faut aussi se garder d'identifier deux vocables ayant un certain air de parenté, mais où la ressemblance n'est que purement fortuite. Pour qu'on puisse appliquer avec certitude une forme ancienne à une localité déterminée, il faut d'abord que, par son contexte, le document qui l'a fournie (inscription lapidaire, manuscrits anciens, chartes, etc.) permette cette attribution. Il faut ensuite que la dérivation soit phonétiquement possible, c'est-à-dire qu'on puisse passer de cette forme ancienne au vocable actuel sans heurter aucune des lois phonétiques aujourd'hui bien connues qui, dans le cours des siècles, ont présidé aux transformations du langage. Cette double condition est nécessaire et, dans la presque unanimité des cas, suffisante : elle sera notre base de travail. En conséquence, nous rejeterons comme inexactes ou inexactement attribuées les formes anciennes qui n'y satisfont pas (3).

(1) En ce moment même, pendant l'année scolaire 1900-1901, à l'une des conférences de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, l'un de nous expose, sous la haute direction de M. Longnon, les principaux résultats de nos recherches. Ce sont ces résultats, rectifiés et souvent amendés par M. Longnon, qui font l'objet de la présente publication.

(2) L'expérience a appris que les formes antérieures à l'an 1000 sont les plus précieuses, car elles ont en général conservé à peu près pur le thème primitif ; parfois, néanmoins, on voit reparaitre à une époque plus tardive une forme voisine de ce thème primitif, qui est alors d'un grand secours à l'étymologiste. Les formes plus récentes sont surtout utiles pour suivre l'évolution du vocable vers son état actuel.

(3) Malgré tout le soin apporté par M. Joseph Garnier dans sa *Nomenclature historique..... de la Côte-d'Or*, quelques erreurs de cet ordre se sont glissées dans son excellent travail ; nous les rectifierons à l'occasion.



Ayant en mains les formes anciennes qui peuvent être attribuées sûrement à un nom de localité, on les analyse, on les dissèque pour ainsi dire. Si le vocable — et c'est le cas le plus fréquent — est un mot composé ou suffixé, on cherche à en déterminer les éléments constituants, on essaie de reconnaître leur origine ethnique et enfin, autant que possible, on tâche de pénétrer le sens du vocable dont on a ainsi élucidé la structure.

Dans cette besogne, qui est délicate et difficile, car on n'y peut guère procéder que par induction, on est fort heureusement aidé par la comparaison avec des vocables analogues appartenant à la même famille toponomastique. A la suite des recherches effectuées sur un grand nombre de vocables topographiques, les savants ont reconnu, en effet, que ces noms peuvent être rangés en groupes, sous-groupes ou familles, tous les noms d'une même famille possédant des caractères communs et s'éclairant mutuellement quant à leur étymologie.

Pour expliquer ce qu'il faut entendre par là, nous prendrons comme exemple les noms d'origine celtique; on range dans une première série tous ceux d'entre eux qui sont des composés de deux termes; et, dans cette série, on groupe ensemble tous ceux qui ont pour second terme le mot gaulois latinisé *durum*: on a ainsi une famille toponomastique bien définie et nettement limitée: celle des noms celtiques composés dont le second terme est *durum*.

Or, les divers vocables d'une telle famille ont des propriétés communes, qu'ils tiennent de leur finale identique généralement précédée d'un *o*. On sait, en effet, que la finale *-odurum* n'a pas évolué d'une façon quelconque dans la suite des siècles. La forme *odurum* de l'époque romaine a fait place, à l'époque mérovingienne, à la forme *-odorum* et celle-ci à la forme basse *-odrum*; puis cette dernière a donné successivement en français *-orre*, puis *-eurre*, qui lui-même vers le *xiii<sup>e</sup>* siècle s'est parfois atténué en *-erre*.

Il en résulte que si l'on se trouve en présence d'une forme latine en *-odurum*, *-odorum* ou *-odrum*, ou d'une forme vieux-français en *-orre*, *-ore*, *-eurre*, *-eure*, ou enfin d'une forme moderne présentant l'une ou l'autre de ces finales ou une de leurs variantes authentiques, on sera tout naturellement conduit à y voir un primitif d'origine celtique en *-odurum*, formé par la combinaison du mot *durum* avec un autre nom. Une fois l'attention attirée sur ce point, le problème est en partie résolu.

Enfin, lorsqu'on étudie des noms de localités pour lesquels les formes anciennes sont insuffisantes (notamment lorsqu'elles sont trop récentes), on peut trouver un précieux secours en s'adressant

aux localités homonymes qui figurent, avec leurs formes anciennes, dans les *Dictionnaires topographiques* des Départements. Cette utile collection, en voie de publication à l'heure actuelle, comprend déjà une vingtaine de Départements.

Telles sont les grandes lignes du travail que nous avons cherché à faire pour chacun des noms de communes de la Côte-d'Or et pour quelques-uns des vocables de hameaux dont on connaît des formes anciennes. Pour ce que notre travail renferme d'idées justes, d'étymologies exactes ou simplement vraisemblables, l'honneur revient de droit à notre maître M. Longnon, à qui nous sommes entièrement redevables de notre initiation à des études aussi spéciales et aussi délicates. En particulier, les considérations générales que nous développons en tête de chaque famille onomastique sont tirées pour la plus grande part du Cours même de M. Longnon, et nous sommes heureux de le remercier ici d'avoir bien voulu nous autoriser à les reproduire. Quant au reste, le lecteur voudra bien nous laisser la responsabilité des inexactitudes que notre travail pourra comporter.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ici l'étymologie de *tous* les noms de communes de la Côte-d'Or ; personne d'ailleurs, croyons-nous, n'est à même de prétendre à un tel résultat pour quelque département que ce soit. Pour une partie des vocables des 717 communes que compte notre département, nous serons en mesure de donner la solution exacte du problème étymologique. Pour une autre partie, nous n'arriverons qu'à une probabilité, dont le degré, selon les cas, variera dans une assez large mesure. Pour une dernière catégorie enfin, nous devons avouer notre ignorance complète ou à peu près.

En vue de la recherche des formes anciennes, nous avons largement usé de l'excellent livre de M. Joseph Garnier : *Nomenclature historique des communes, hameaux, écarts, lieux détruits, cours d'eau et montagnes du département de la Côte-d'Or*, Dijon, 1869 (paru aussi dans l'*Annuaire départemental de la Côte-d'Or* en 1860, 1861 et 1862).

Mais nous avons cherché à contrôler nous-mêmes et à compléter les indications qu'il fournit. Nous avons dans ce but compulsé en particulier les ouvrages de Pérard (1), de Dom Plancher (2), auxquels M. J. Garnier a fait de nombreux emprunts sans toutefois les utiliser complètement. Nous avons passé en revue la *Chronique*

(1) Pérard. *Recueil de pièces curieuses pouvant servir à l'Histoire de Bourgogne*, Paris, 1664.

(2) Dom Plancher. *Histoire du duché de Bourgogne*.



de *Saint-Bénigne* (1) et la *Chronique de Bèze* (2). Nous avons tiré du *Cartulaire de l'Eglise d'Autun*, publié par M. de Charmasse (3), un assez grand nombre de formes intéressantes, que M. J. Garnier n'avait pu donner dans sa *Nomenclature*, puisque ce cartulaire n'avait pas encore paru à cette époque. Nous avons enfin pu parcourir le *Cartulaire de Molesmes*, commenté et complété par M. Jacques Laurent, d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Dijon (4).

On remarquera que la plupart des sources auxquelles sont empruntées les formes anciennes des vocables géographiques sont des documents fournis par les monastères. Parmi ces documents, les uns, titres de propriété réunis dans les *Cartulaires*, fournissent des formes dont la date est exactement fixée par la date de l'acte lui-même. Les autres (*Chroniques*, *Histoires*, etc.), sont des relations d'événements anciens rédigées à une époque postérieure ; dans ce dernier cas, on ne doit pas considérer les formes produites comme ayant l'âge même des faits à propos desquels elles sont citées. Si, en effet, le chroniqueur a parfois gardé intactes les formes anciennes rencontrées dans les parchemins qu'il avait sous les yeux, le plus souvent il leur a imposé la physionomie et la graphie qui avaient cours de son temps. Ainsi la *Chronique de Saint-Bénigne*, qui rapporte des événements écoulés depuis la fondation de l'abbaye à Dijon vers 511, a été écrite dans la première moitié du xi<sup>e</sup> siècle. De même la *Chronique de Bèze*, rappelant le passé de l'abbaye fondée à Bèze en 630, a été composée par un religieux de cette abbaye vers le commencement du xii<sup>e</sup> siècle.

Dans le cours de notre travail, nous donnerons, en regard des formes anciennes puisées dans ces deux *Chroniques*, la date qui s'y trouve indiquée ; mais il est bien entendu que cette date s'applique aux faits qui y sont rapportés et que les formes citées ne sont pas forcément aussi anciennes. Elles sont, nous le répétons, en général postérieures, et, le plus souvent peut-être, contemporaines du chroniqueur.

Aux formes anciennes, nous avons ajouté, quand il y a lieu, suivant en cela M. J. Garnier, certaines formes modernes intéressantes, en particulier les vocables qui, à l'époque de la Révolution, remplacèrent pendant quelque temps les noms jusque-là en usage.

(1) *Chronique de Saint-Bénigne*, éditée par M. l'abbé Bougaud, Dijon, 1875.

(2) *Chronique de Bèze*, éditée par M. Joseph Garnier, Dijon, 1875.

(3) De Charmasse. *Cartulaire de l'église d'Autun*.

(4) Le *Cartulaire de Molesmes* a fait l'objet d'une thèse de l'Ecole des Chartes, encore inédite, par M. J. Laurent, auquel nous adressons nos plus vifs remerciements pour l'obligeance avec laquelle il nous a permis de compiler son précieux travail.

Nous avons cité aussi, chaque fois que le fait nous a paru digne d'être signalé, la forme patoise de certains noms de villages. Le patois bourguignon a, en effet, conservé intactes quelques formes médiévales (1), et, dans ce cas, le nom patois actuel se trouve être, non pas comme on le croit généralement, une déformation du nom français, mais bien une survivance du vocable ancien. Savoir, par exemple, que l'ancienne *Minerva*, localité du canton de Recey devenue en français Menesbles, est encore aujourd'hui appelée en patois bourguignon « M'nève » ou « Mnèvre », où le *v* étymologique est parfaitement conservé, c'est là, nous semble-t-il, une observation linguistique digne d'être notée.

Ouvrages consultés, en dehors de ceux dont il vient d'être parlé :

LONGNON. *Cours professés au Collège de France et à l'Ecole des Hautes Etudes*. — Mémoires divers dans la *Revue celtique*.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France*, Paris, 1890. — *Les premiers habitants de l'Europe*, 2 vol. Paris, 1889-1894.

DUCANGE. *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, édit. Henschel, 1840-1857.

HOLDER. *Trésor de l'ancienne langue celtique*, en allemand (en cours de publication).

Abbé Ph. GARNIER. *Essais sur les étymologies des noms des villes et des villages de la Côte-d'Or*, 2<sup>e</sup> édit., Dijon.

DE CHAMBURE. *Glossaire du Morvan*, Paris, Autun, 1878.

DARMESTER. *Grammaire historique de la langue française*, 4 volumes, Paris.

BRACHET. *Dictionnaire étymologique de la Langue française*, 21<sup>e</sup> édition.

BRUNOT. *Précis de grammaire historique de la Langue française*, Paris, 1899.

LITTRÉ. *Dictionnaire de la Langue française*. Paris, 1889.

HATZFELD, DARMESTER ET THOMAS. *Dictionnaire général de la Langue française*. Paris, 1900.

*Dictionnaire des Postes et Télégraphes*.

---

(1) *Médiéval*, qui se rapporte au moyen-âge.





## INTRODUCTION

### GÉNÉRALITÉS ETHNOGRAPHIQUES

Nous établirons d'abord dans notre étude, suivant en cela le plan de M. Longnon, de grandes coupes basées sur les nationalités qui se sont superposées sur notre sol, en ce sens que nous essayerons de rattacher successivement à chacun de ces peuples, en allant des plus anciens aux derniers venus, la part qui lui revient dans la formation des noms de lieux, c'est-à-dire les vocables qui ont leur source dans sa langue et qui sont parvenus jusqu'à nous. Aussi croyons-nous devoir rappeler ici, sur l'ethnologie de la France, des notions qui ne sont peut-être pas familières à tous nos lecteurs, et dont la connaissance nous paraît nécessaire à la clarté, à la facile compréhension de notre travail.

Les nations qui peuplent l'Europe actuellement n'ont pas toujours occupé le sol où nous les voyons aujourd'hui ; les documents que l'antiquité nous a transmis, joints à ceux que l'anthropologie a reconstitués, ont permis aux savants d'édifier une conception d'ensemble, sinon inattaquable et définitive, au moins satisfaisante dans l'état actuel de nos connaissances, sur les migrations de ces populations et leur point de départ.

La théorie dite de la *famille indo-européenne* ou *aryenne* voit dans les peuples de l'Europe les membres aujourd'hui dispersés et individualisés d'un tronc commun au début, d'une population primitivement une, groupée dans une même contrée située aux confins de l'Europe et de l'Asie, entre la mer Caspienne et le massif asiatique central des montagnes du Pamir. Cette nation, ou, si l'on veut, cet ensemble de populations sœurs ayant une même langue, une même religion, les mêmes coutumes, se dissocia successivement par l'ébranlement, le départ, à des époques différentes, de fractions dont les unes prirent le chemin du sud-est et allèrent couvrir l'Hindoustan (rameau indique), les autres s'acheminèrent vers l'Europe (rameau européen). Celles-ci parcoururent deux voies principales dans cette partie du monde. A partir des bords de la mer Noire, un courant longea la vallée du Danube, tandis qu'un autre, remontant le cours du Volga, alla aborder aux rives de la Baltique, puis côtoyant ces rives et celles de la mer du Nord, poursuivit sa marche vers l'ouest, vers l'Océan. Pendant la longue durée de ces migrations, dont une partie des hordes peuplait les régions parcourues, tandis que le reste continuait à se déplacer, les populations ainsi séparées perdirent plus ou moins les liens communs qui les unis-



saient à l'origine, se différencièrent plus ou moins complètement en modifiant leurs mœurs, leur religion, leur langue, leur outillage, leur armement, et prirent une physionomie propre à chacune, un ensemble de caractères spéciaux qui créa les nationalités, à tel point que des populations aussi rapprochées que possible à tous égards, telles que les Gaulois et les Germains, devinrent un jour, la rivalité d'intérêts aidant, des peuples ennemis. Toutefois des caractères généraux persistaient encore assez visibles et assez nombreux à l'époque historique pour que la science moderne ait pu, en recueillant et réunissant ces traits communs à tous, édifier l'hypothèse d'une famille « indo-européenne » comprenant comme éléments principaux les Hellènes, les Italiotes, les Ligures, les Gaulois, les Germains, les Slaves. C'est surtout l'étude comparée des langues qui a servi de base à cette hypothèse, et qui, en nous livrant le patrimoine commun formé des mots usités avant la dislocation de la souche primitive et par suite le nombre et la nature des choses nommées et connues, nous a fixés sur le mode de vie, le degré de civilisation de la population mère. Insistons-y, les langues des nations indo-européennes, le sanscrit, le grec, le latin, les dialectes celtiques, les vieux idiomes germains, slaves, lithuaniens, présentent de grandes analogies dans les mots ou les radicaux des mots d'usage courant, tels que ceux que pouvait employer l'homme simple, peu avancé en civilisation, de la souche aryenne primitive, mots relatifs par exemple à l'habitation, aux troupeaux, à la chasse, à la nourriture, à la famille, aux qualités des êtres animés et des choses, etc. Il ne faudra donc pas s'étonner lorsque nous emploierons une expression telle que « racine indo-européenne », et lorsque nous rapprocherons certains mots celtiques, allemands, latins et grecs.

Limitons maintenant la question à la France. Les plus vieux écrits grecs pouvant nous éclairer en la matière nous montrent le midi de notre pays occupé par deux peuples qu'ils appellent les *Ibères* et les *Ligures* ; c'est le Rhône qui sert de frontière entre eux, les Ibères habitant les terres à l'ouest de ce fleuve, les Ligures à l'est.

De ces deux peuples, les Ibères étaient les plus anciens sur notre sol. On ne sait rien de positif sur leur origine. Les uns supposent qu'ils étaient là depuis une époque excessivement reculée, et en font les descendants de cette race, dite de l'« âge de la pierre taillée », dont on a retrouvé les vestiges dans la grotte de la Madeleine, et qu'on nomme *magdalénienne*. Les autres ne sont pas éloignés de croire que les Ibères sont arrivés par mer en Europe occidentale,

aux temps antéhistoriques, d'un groupe de vastes îles, d'un continent que les légendes de l'antiquité appellent Atlantide et qui aurait été situé à l'ouest du détroit de Gibraltar, entre l'Espagne et l'Amérique, continent englouti dans l'Océan depuis plusieurs milliers d'années. En tous cas, on est tenté de les considérer comme préaryens, comme n'étant pas venus de l'est de l'Europe, de cette contrée étendue entre la mer Caspienne et le Pamir, que nous avons dit avoir servi de berceau à la plupart des nations européennes ; ils ne seraient pas indo-européens, alors que l'étaient les peuples qui vinrent successivement s'abattre sur notre pays, et que nous allons énumérer.

Les Ligures furent le premier banc aryen historiquement connu qui soit venu s'établir sur le sol qui devait un jour être la France. On ne sait pas au juste s'ils ont pénétré par le nord, en traversant le Rhin, ou par l'est, en traversant la Suisse et les Alpes ; cette seconde voie est plus probable. Ils paraissent être survenus à l'âge du bronze, peut-être quinze ou vingt siècles avant notre ère. C'était, tout porte à le croire, une race d'hommes petits, brachycéphales, bruns.

Aux Ligures vinrent se superposer de nouveaux conquérants, les *Celtes* ou *Gaulois* (1), venus par le nord, en traversant le Rhin, en deux bancs principaux : le premier, croit-on, au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle avant J. C., le second au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle avant J. C. Eux aussi étaient de la famille indo-européenne, mais ils constituaient un type bien différent des Ligures : ils étaient de grande taille, dolichocéphales, blonds ; ils apportaient le fer : leurs armes et leurs outils étaient faits de ce métal.

Au cours de ces invasions, que devenait la population précédemment maîtresse du sol ? Une partie restait sur place et était subjuguée par l'envahisseur, une autre partie se retirait devant lui. Si bien qu'au temps de César, si les Gaulois occupent et dominent toute la Gaule, les Ibères refoulés au sud-ouest sont encore comme nombre l'élément prédominant entre la Garonne et les Pyrénées, et les Ligures retirés au sud-est constituent la majorité vers les côtes de la Méditerranée, entre la partie inférieure du cours du Rhône et les Alpes, où ils garderont même leur puissance et leur indépendance jusqu'en l'an 121 avant notre ère, date à laquelle ils sont vaincus par les Romains, qui organisent sur la contrée la *Province romaine*.

Après la défaite de Vercingétorix par César, l'an 52 avant J.-C., la Gaule passe sous de nouveaux maîtres, les *Romains*.

(1) Nous prendrons ici ces deux termes comme synonymes, bien que cette synonymie soit discutable et discutée.

A son tour la puissance romaine s'écroule sous les coups des invasions barbares au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère ; la Gaule devient la conquête des Germains : Burgondes, Goths, Francs, pour ne citer que les principaux, qui ressemblent beaucoup aux Gaulois, comme eux sont grands, dolichocéphales, blonds ou roux.

Avec ces derniers venus, auxquels nous pouvons ajouter les Normands, de race scandinave, est close la liste des apports ethniques principaux qu'a reçus notre pays, et c'est d'eux, c'est des Francs, qu'il prend son nom définitif, la France, *Francia*. C'est de la fusion de ces divers éléments que résulte la France actuelle, mais ils y ont respectivement une part bien inégale.

Jusqu'à ces trente dernières années, nous avons été nourris de cette croyance que c'est aux Gaulois que revient le rôle principal dans la constitution de la nation française, que nous sommes fils des Gaulois. C'est là une erreur qu'il importe de combattre.

Au point de vue physique, nous n'avons peut-être pas dans nos veines un vingtième de sang gaulois. Nous avons encore beaucoup moins de sang romain, car le nombre de fonctionnaires et de colons latins que Rome envoya en Gaule fut insignifiant par rapport à la population d'alors. Les Germains ont fourni un contingent beaucoup plus important dans la formation de notre race. Mais la part prépondérante appartient à ces populations en grande partie inconnues qui ont peuplé notre sol depuis le premier âge de la pierre jusqu'à celui du fer, à ces populations anté-gauloises dont l'histoire ne nous a gardé que le nom de deux types, les Ibères et les Ligures, et qui, sous la domination gauloise, formaient la masse des habitants, comme leurs descendants la forment encore aujourd'hui. Car les envahisseurs victorieux n'ont été chez nous qu'une minorité, à laquelle son caractère belliqueux, son armement meilleur assuraient la suprématie sur une race paisible bien plus nombreuse. Cela est vrai des Gaulois, cela est encore plus vrai des Romains, cela l'est aussi, quoiqu'à un moindre degré, des Germains. Si donc par notre sang nous sommes quelque peu fils des Gaulois, nous le sommes davantage des Germains (au moins pour les deux tiers de la France), nous le sommes surtout de ces couches profondes mal connues, de ces anciennes populations ignorées, antéhistoriques et protohistoriques.

Au point de vue de notre civilisation, ou, pour nous en tenir au point qui nous intéresse plus particulièrement ici, au point de vue de notre langue, il en est tout autrement. Là, nous procédons presque exclusivement du Romain, et de sa langue, le *latin*. Le Gaulois



ne nous a presque rien laissé, le Germain pas beaucoup plus.

Il en est à peu près de même en ce qui concerne les noms géographiques. Les peuples antégaulois paraissent pouvoir revendiquer la majorité des noms de montagnes et de cours d'eau ; mais en fait de lieux habités, il en est bien peu qui remontent jusqu'à eux ; ce qui s'explique, entre autres causes, par cette raison que de longs siècles nous séparent du temps où ils vivaient en maîtres sur notre sol, et que leurs établissements ont été détruits ou ont changé de nom. Les Gaulois, moins éloignés de nous, mieux connus, nous ont transmis un nombre déjà très appréciable de vocables créés par eux. Mais la majorité des noms de lieux habités est de source romaine. Enfin les Germains ont fourni, au moins dans la moitié septentrionale de la France, un chiffre assez important de ces noms.

Nous suivrons, dans notre travail, l'ordre chronologique suivant :

- I. — PÉRIODE ANTÉ-ROMAINE
  - II. — PÉRIODE ROMAINE
  - III. — PÉRIODE GERMANIQUE
  - IV. — PÉRIODE FRANÇAISE
-



## LIVRE PREMIER

---

### PÉRIODE ANTÉ-ROMAINE

---

Nous classerons les noms de lieux correspondant à la période anté-romaine en trois catégories, suivant leur origine.

- A. — Origine ibère.
- B. — Origine ligure.
- C. — Origine gauloise ou celtique.

Disons tout de suite que la répartition des vocables dans cette classification est loin d'être certaine, absolue. Il est, en effet, difficile parfois de distinguer si un nom est plutôt gaulois que ligure, étant donné que nous ne savons pour ainsi dire rien de la langue des Ligures, et fort peu de chose de celle des Gaulois. Ajoutons même, pour être plus précis, que nous ne connaissons de la langue des Ligures que les noms géographiques, en particulier les quelques noms de lieux qu'on peut leur attribuer avec une certaine vraisemblance. Pour les Gaulois également les noms de lieux habités que nous leur rapportons, mais avec beaucoup plus de probabilité que pour les Ligures, et souvent même avec certitude grâce aux notions léguées par les auteurs anciens, forment un contingent important de ce qu'on possède de leur langue ; le reste est fourni par les inscriptions, qui nous livrent beaucoup de noms d'hommes, fort utiles d'ailleurs pour l'étude des noms de lieux.

Comme il est des savants qui pensent que la langue des Ligures devait être très voisine de celle des Gaulois (hypothèse assez légitime, puisqu'il s'agit de deux membres de la famille indo-européenne qui se sont détachés du tronc commun l'un après l'autre, qui ont opéré des migrations analogues, se retrouvant au cours de ces migrations et à leur point terminus), il est possible que certains vocables que nous classerons comme gaulois aient été ligures en réalité.

Faisons en outre remarquer qu'en parlant de noms d'origine soit ibère, soit ligure, soit celtique, nous voulons seulement dire : noms dérivés de la langue de ces peuples ; mais nous n'entendons nullement impliquer que les noms en question et les localités qui les portent aient toujours été créés par les Ibères, par les Ligures, par les Gaulois aux temps où ils étaient les maîtres du sol. Voici ce



que nous pouvons avancer, pour ne pas nous en tenir à un énoncé trop vague.

La plupart des lieux habités qui portent un vocable d'origine celtique ont été réellement fondés par les Gaulois au temps de leur domination, ou tout au moins dans le siècle qui a suivi leur soumission, siècle pendant lequel la nationalité gauloise conserva jusqu'à un certain point (à un degré qui allait d'ailleurs chaque jour s'affaiblissant), conserva, disons-nous, sinon de nom, au moins de fait, une individualité en tant que coutumes et que langue.

Il en est tout autrement des vocables dits d'origine ibère. Les quelques noms de lieux que la langue ibère paraît avoir laissés par la France, tels que *Artigue*, *Chaume*, *Garrigue*, *Serre*, *Saigne*, ne remontent très probablement pas aux temps si lointains où cette langue était celle de notre pays. Ces noms sont des substantifs communs de l'idiôme ibère, qui sont restés dans le langage courant de la population mélangée résultant des envahissements successifs; ils ont ainsi survécu jusqu'à une époque plus ou moins tardive, parfois jusqu'à nos jours, comme il en est par exemple pour le mot « chaume ». Ils ont donc pu être choisis comme vocables géographiques à une période quelconque, même assez récente, tant qu'ils ont été usités dans le parler du pays.

En ce qui concerne les Ligures, qui par ordre d'ancienneté se placent entre les Ibères et les Gaulois, nous pouvons proposer une opinion intermédiaire entre celles formulées à propos de leurs prédécesseurs et de leurs successeurs. Ils ont pu fonder et dénommer au temps où ils exerçaient leur puissance sur les contrées où nous retrouvons aujourd'hui ces vocables, une partie des localités dont on attribue les noms à leur langue; mais une autre partie n'a certainement été créée que plus tard, à l'époque gauloise, à l'époque romaine, et, peut-être même, postérieurement. En raison de la parenté probable de la langue des Ligures avec celle des Gaulois, en raison aussi de ce que les premiers étaient et restèrent plus nombreux que leurs conquérants, des mots, en quantité inconnue, et même des procédés grammaticaux de l'idiôme ligure (tel celui de la dérivation à l'aide du suffixe *oscu*, comme nous le verrons plus loin), se sont perpétués, cela est certain, jusqu'au cours de l'époque romaine.

Telles sont les réflexions que nous avons cru bon d'émettre au sujet de l'époque de création des lieux habités et de celle de leurs vocables, pour établir une notion sur laquelle nous ne craignons pas, d'ailleurs, de revenir à l'occasion.

---

## NOMS D'ORIGINE IBÈRE

A dire vrai, on ne sait rien de la langue des Ibères, qui ont occupé à une époque très reculée une partie de la France actuelle, peut-être la plus grande partie, sinon la totalité, sans qu'on puisse indiquer toutefois, même approximativement, avec une base d'informations sérieuses, quelle fut au nord la limite de leur extension. La seule notion certaine sur leur répartition en France, c'est qu'ils étaient encore, au temps de César, prédominants dans le bassin de la Garonne, au sud de ce fleuve. Assez communément on croit retrouver dans l'idiome *basque* ou *euscara* une survivance de leur langue; ajoutons toutefois que cette opinion n'est pas admise par certains savants autorisés. Serait-elle exacte d'ailleurs, qu'il faudrait bien admettre que le basque, en se modifiant à travers des temps aussi prolongés et subissant l'invasion des langues étrangères, est aujourd'hui forcément bien différent du parler primitif. Ce qui est vrai, c'est que la grammaire de l'euscara a un cachet très antique, que cet idiome *agglutinant* est entièrement distinct et fort éloigné des langues indo-européennes.

On pense devoir rapporter à la langue des Ibères quelques appellations topographiques qui peuvent se rencontrer çà et là par toute la France, mais qui sont généralement plus spéciales aux départements aquitains. Ces termes auraient été des substantifs communs dans la langue en question; il se trouve qu'ils ont persisté comme tels dans les parlars locaux, sans doute avec la signification qu'ils avaient au début et qui nous a été ainsi conservée.

Trois de ces noms seulement intéressent notre département.

## I. CALMIS

Un mot probablement ibère, conservé en espagnol sous la forme *calma*, plateau désert ou pâturage élevé, doit être considéré comme identique aux *calma* et *calmis* des textes bas-latins (1).

Bien qu'on ait latinisé le plus souvent *calma*, la forme primitive, d'après M. Longnon, est *calmis* (au plur. *calmes*). *Calmis* a donné, en Bourgogne et en Franche-Comté, deux formes différentes; *chaume* et *chaux*, qui ont servi à former divers noms de localités et qui, ayant subsisté dans le langage courant, ont pu, à une époque

(1) Ducange, t. II, p. 35-36.

relativement récente, être associées à l'article pour former les vocables *la Chaume* et *la Chaux* qui sont si répandus dans notre région.

*Chaumette*, ou *la Chaumette*, est le diminutif de *Chaume*; son équivalent dans le midi est *Calmette*, et celui de *Chaume* y est *Calm* ou *Calme*, toujours soudé à l'article sous la forme *Lacalm* ou *Lacalme*.

*CALMIS* a donné dans la Côte d'Or les deux formes *CHAUME* et *CHAUX*.

(a) *CHAUME*.

La métamorphose de *CALMIS* en *CHAUME* s'explique :

1° par le chuintement (1), phénomène qui a produit par exemple *champ*, *chien*, *château*, aux dépens de *campus*, *canis*, *castellum*.

2° par la vocalisation de *l* devenant *u*, changement qui frappe *l* placé devant une consonne, soit à l'intérieur des mots, comme dans *alba*, *alnus*, devenus *aube*, *aune*, soit à la fin, comme on l'observe pour le pluriel des mots terminés en *al* au singulier, ex. : *cheval*, *journal*, *local*, devenus au pluriel *chevaux*, *journaux*, *locaux*.

Le mot *chaume* subsiste dans le nom de trois communes du département de la Côte-d'Or et dans le nom d'un grand nombre d'écarts. Citons les suivants :

**CHAUME**, c. de Selongey.

FORMES ANCIENNES : *Calmas*, *Calmetas* (XI<sup>e</sup> s., Chronique de Bèze).

**CHAUME**, c. de Baigneux.

FORMES ANCIENNES : *Chalma* (1151, Reomaus, p. 206). — *Chaume* (Pouillé du XIV<sup>e</sup> s., Cartul. de l'église d'Autun, II).

**LA CHAUME**, c. de Montigny.

FORME ANCIENNE : *La Chaume* (1371, Terrier de Châtillon).

**La Chaume**, com. de Magnien, c. d'Arnay-le-Duc.

FORME ANCIENNE : *Calma* (1276, Titres de l'abbaye de La Ferté).

**La Chaume**, com. de Viévy, c. d'Arnay-le-Duc.

FORME ANCIENNE : *La Chaulme* (1396, Rôle des feux de l'Auxois).

**La Chaume**, une des deux agglomérations qui composent le village de Salmaise, c. de Flavigny.

**La Chaume**, ferme et moulin de la com. de Corgoloin, c. de Nuits.

Etc., etc. ; il y a dans la Côte-d'Or au moins 28 lieux habités présentant cette dénomination.

(1) Le chuintement est la transformation du *c* latin devenant le groupe *ch* en français ; le chuintement de *c* précédant *a* fut de règle dans la France du nord, sauf pourtant dans les pays normand, picard et wallon, dont les parlers locaux ont conservé le *c* dur (« cateau » pour château) comme ceux de la France du midi. Par le chuintement, *ca* devient *cha*, ou simplement *che*. Ce phénomène phonétique s'est accompli dans notre langue du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècles.



Tous ces vocables rentrent dans la première des formes qu'a prises dans notre région le mot ibère qu'on latinisait *calmis*, ou parfois secondairement *calma*. Cette forme Chaume a été ou non associée à l'article.

Spécifions que le mot *chaume* est resté dans le langage courant de nos campagnes jusqu'à nos jours : on appelle encore *chaume* un terrain inculte, généralement situé sur les plateaux de notre région et ne fournissant qu'un maigre pâturage. Il en résulte que les nombreuses localités qui portent le nom de Chaume ou La Chaume ne sont pas forcément de fondation ligure (bien qu'elles portent un vocable d'origine ligure) ; elles peuvent très bien ne dater que du moyen-âge, et c'est d'ailleurs sûrement le cas pour les vocables la *Chaume* puisque l'article *la* (ici associé au mot *chaume*) n'a pris naissance qu'à l'époque romane.

#### **CHARMES, c. de Mirebeau.**

FORME ANCIENNE : *Calmas prope Miribellum* (XI<sup>e</sup> s., Chron. de Bèze).

M. Joseph Garnier rapporte à *Charmes* la mention *Calmas* du XI<sup>e</sup> siècle. L'attribution paraît jusqu'à un certain point justifiée par le complément *prope Miribellum*, « près Mirebeau », qui précise la situation du lieu en question. En dehors de cette circonstance topographique, y a-t-il une autre ou d'autres raisons qui militent en faveur de cette identification ? Celle-ci est-elle faite seulement pour ce motif qu'on ne trouve pas au voisinage de Mirebeau de lieu habité aujourd'hui dénommé *Chaume*, et a-t-on dès lors été conduit à attribuer *Calmas* à la localité dont le nom moderne s'en éloigne le moins, c'est-à-dire à *Charmes* ? Ou bien enfin existe-t-il des preuves, telles que des formes intermédiaires, démontrant le passage de *Calmas* à *Charmes*, et par suite le bien-fondé de l'identification ? C'est ce dont nous ne sommes pas informés, M. Joseph Garnier ne nous citant que la seule forme *Calmas* ; si bien qu'en présence de cet élément unique de la cause, nous ne pouvons pas nous prononcer. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'au point de vue phonétique il n'y a aucune impossibilité à ce que *Calmas* soit devenu *Charmes*, car le changement de *l* en *r* rentre dans le phénomène phonétique, souvent observé, dit de la substitution des liquides (ex. *ulmus*, devenu orme, *Silva* devenu *Serve*, ham. de la com. de Lacanche, c. d'Arnay, etc.) Ajoutons d'ailleurs, d'après M. l'abbé P. Garnier, que « l'on appela jadis aussi *charmes* les chaumes, les landes et les bruyères : on disait par ex. : *Vain pâturage est en pleines charmes*. »

Si l'attribution de *Calmas* à *Charmes* était inexacte, il faudrait

simplement voir dans ce vocable le nom même de l'arbre bien connu, qui, comme c'est le cas pour bien d'autres arbres, aurait servi à former un nom de localité.

Un cas analogue s'observe pour un hameau de la commune de Blaisy-Haut, commune de Sombernon, qui s'appelle aujourd'hui **Charmois** et qui est latinisé *Calmeium* en 1199 (Cartul. de St-Seine). Peut-être faut-il lire *Calmetum*, qui rendrait compte de la terminaison -ois, laquelle ne s'accorde guère avec la finale -eium. Dans ce cas, et si l'attribution de la forme de 1199 à Charmois est bien exacte, nous aurions là une transformation analogue à celle qui de *Calma* a conduit à *Charme*.

(b) **CHAUX.**

La métamorphose de *CALMIS* en **CHAUX** s'explique par les mêmes procédés grammaticaux que pour *chaume*, avec en plus la chute de l'*m* (phénomène qui ne s'expliquerait pas avec *calma*, où l'*m*, soutenu par l'*a* qui suit, aurait persisté). Comme autre exemple de cet accident, M. Longnon cite le nom d'homme d'origine germanique latinisé *Anshelmus*, qui a laissé comme produit définitif *Ansaume*, mais qui avait aussi engendré *Anseaus* ou *Ansiaus* qu'on rencontre usité à partir du XII<sup>e</sup> siècle.

Les trois vocables qui suivent ont conservé dans notre département la forme *Chaux* du mot ibère latinisé *Calmis*.

**CHAUX**, canton de Nuits.

FORME ANCIENNE : *Chaus* (1120, Cartulaire de Citeaux, II).

Notons que le mot *chaux* est au singulier, en dépit de l'apparence plurielle que lui donne l'*x* final. La preuve est dans l'expression : la *Chaux*. Dans la forme *Chaus* de 1120, l'*s* terminal représente celui du latin *calmis*. Quant à l'*x* du mot *Chaux* actuel, on voit qu'il est l'équivalent de *s*, par suite d'une habitude injustifiée contractée à la fin du moyen-âge, et grâce à laquelle on nota par *x* presque tous les *s* qui suivent *u*, habitude qui a surtout son application dans les mots pluriels terminés en *aux* ou en *eux* (*chevaux* pour *chevaus*, etc.)

Le vocable *Chaux* est particulier à la région de l'Est, qui fut jadis occupée par les Burgondes : Bourgogne, Franche-Comté et partie de la Suisse avoisinante.

**Borde de la Chaux**, com. de Franxault, c. de Saint-Jean-de-Losne.

**La Chaux**, com. de Labussière, c. de Pouilly.

## II. JARRIE

D'après M. Longnon, ce mot paraît avoir pour origine un mot probablement ibère, au sens de chêne, qui a laissé le mot *garrig*,

désignant en catalan le chêne ou quelqu'une de ses variétés, et les dérivés suivants : en provençal *garrigo*, en limousin *jarrigo*, en français du midi *garrigue*, tous trois au sens de chênaie. Comme noms de lieux habités, on retrouve : Garrigue, Garrigues (Gascogne, Provence) ; La Jarrige, Les Jarriges (Plateau central) ; plus au nord, La Jarrie (vallée de la Loire, Yonne), Les Jarries (Orne).

Dans la Côte-d'Or, le seul représentant de cette série est :

**La Jarrie**, éc. de la com. de Chaumont-le-Bois, c. de Châtillon.

La ferme dont il s'agit a été bâtie en 1845 ; peut-être l'a-t-elle été sur un emplacement dénommé « la Jarrie », peut-être a-t-elle pris le nom de son propriétaire, car ce nom de lieu a passé aux personnes, et nous nous rappelons avoir rencontré le nom d'un Jarry de la Jarrie qui fut seigneur de Cessey-les-Vitteaux.


De toute façon, le vocable n'est point ancien : il ne remonte pas au delà du moyen-âge. Ce qui le prouve, c'est la présence de l'article, qui ne prit naissance qu'à l'époque romane (1). La même remarque s'applique, comme nous l'avons vu, au vocable *la Chaume*.

### III. ALISO

**ALISE-SAINTE-REINE**, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES : *Alisiia* (inscription découverte à Aliso-Sainte-Reine). — *Alesia* (Commentaires de César). — *Αλῆσια*, *Alésia* (dans les auteurs grecs). — *Alixia* (inscription de Séraucourt). — *Alesia* (723, dom Plancher). — *Alisiensis locus* (vers 845, Vie de Saint Germain d'Auxerre). — *Alisia* (1246, Titres de l'abb. de Flavigny).

Quel est exactement le thème primitif du nom d'Alise ? Nous avons été habitués au thème *Alesia*, transmis par César, jusqu'au jour où la découverte de la fameuse inscription en langue gauloise vint apporter le thème *Alisiia*. Voici cette inscription (2) :

Haut. 48 cent. Larg. 73 cent.	Hauteur des lettres
MARTIALIS · DANN · 	44 <sup>mm</sup>
· IERV · VCETÈ · SOSN	40 <sup>mm</sup>
CELICNON · ETIC	35 <sup>mm</sup>
GOBEDBI · DVGILONTIO	35 <sup>mm</sup>
· VCETIN ·	32 <sup>mm</sup>
IN · ALISIA	42 <sup>mm</sup>

(1) Lorsqu'on trouve un substantif accompagné de l'article dans la composition d'un nom de lieu, on peut en induire que ce mot a été usité comme nom commun à l'époque romane ou depuis, car la création de l'article date de la formation de la langue romane.

(2) Voyez Lejay, *Inscriptions de la Côte-d'Or*, article ALISE, où nous avons beaucoup puisé pour notre rédaction. Nous reproduisons l'inscription ci-dessus d'après l'ouvrage de M. l'abbé Lejay, avec la gracieuse autorisation de M<sup>me</sup> veuve Bonillon, éditeur.

On lit :

MARTIALIS DANNOTALI  
IEVRU UCUETE SOSIN  
CELICNON, ETIC  
GOBEDBI DUGEONTHO  
UCUETIN  
IN ALISIIA (1)

On traduit :

*Martialis, fils de Dannotalus,  
a fait pour Ucuëtis cette  
tour, et  
plaie l'ouvrage  
à Ucuëtis  
dans Alise (2)*

La graphie ALISIIA se lit également sur une petite pièce de bronze provenant du territoire d'Alise et décrite par Fr. Lenormant : elle présente de face une tête de femme, et au revers un aigle aux ailes déployées.

Le nom ancien d'Alise nous est encore donné par deux tessères de plomb, contemporaines, semble-t-il, de la haute époque de l'empire romain, et qui ont un facies identique. L'avvers représente Mercure debout tenant de la main droite une bourse, de la gauche un caducée, et ayant un coq à ses pieds ; le revers est orné d'une palme. Elles ont été trouvées toutes deux au territoire d'Alise, l'une au lieu dit « la Porte », l'autre près d'une fontaine des bains de l'Hospice ; la première porte pour légende ALISIENS (pour ALISIENSIS), la seconde ALESIENS.

De ces documents et surtout de l'inscription en langue gauloise, qui, tout porte à le croire, remonte au premier siècle de la domination romaine, et peut-être même à la première moitié de ce siècle, il résulte pour nous que les Gaulois, que les habitants d'Alise appelaient leur ville *Alisia* et non *Alesia*. Le thème *Alis-* est jusqu'à un certain point appuyé encore par le nom *Alisanos*, qu'on considère comme celui d'un dieu local, et qui nous apparaît gravé sur deux manches de patère trouvés dans le département de la Côte-d'Or, l'un à Couchey, l'autre à Viévy. Le premier de ces objets offre une inscription en langue gauloise, et, dans celle-ci, le mot ALISANV ; le second porte également une inscription, mais en latin, qui est une dédicace votive commençant par ces mots : DEO ALISANO. Il n'est pas trop téméraire de croire que le culte du dieu *Alisanos* avait son point de départ à Alise ; on peut même supposer

(1) Disons qu'un éminent celtiste anglais, W. Stokes, lit *ALISEA*, prenant les deux jambages, considérés comme deux I dans notre lecture, pour la lettre II qui sert souvent à représenter E dans les inscriptions latines des deux ou trois premiers siècles de l'empire romain. Ce point n'a du reste qu'un intérêt secondaire dans le débat, qui porte principalement sur la voyelle de la deuxième syllabe.

(2) M. Brunot (*Origines de la Langue française*, introduction à l'*Histoire de la Langue et de la Littérature françaises* de Petit de Julleville, Paris 1900, t. I, p. xviii) donne la traduction suivante : *Martialis (fils de) Dannotalos a donné (ou consacré) cette stèle (?) pour Ucuëtis....* Le sens de la suite, ajoute M. Brunot, n'est pas assuré.



que ces patères, toutes deux de facture analogue, avaient été fabriquées à Alise, où l'art de travailler les métaux avait acquis un grand développement.

Pourquoi César a-t-il adopté la notation *Alesia*, notant *e* la voyelle qu'il entendait sonner *i* dans le parler de la Gaule ? C'est un problème qu'il ne nous appartient pas de résoudre ; nous dirons seulement qu'il ne nous paraît pas très étonnant qu'un mot, en passant d'une langue dans une autre, éprouve des modifications dans l'intonation, même s'il est transmis par la plume d'un lettré, car celui-ci a la préoccupation de le noter conformément à la phonétique et au génie propre de sa langue.

*Alesia* n'est pas le seul cas, du reste, où César semble avoir rendu par *e* l'*i* gaulois ; s'il nous a transmis intact l'*i* de *rix*, *rigos*, où il pouvait cependant être tenté de substituer *e* sous l'influence de l'équivalent latin *rex*, *regis*, il nous a fourni *Orgetorix*, *Aulerci*, *Lexovii*, alors que les monnaies gauloises nous ont légué les légendes *Orcitirix*, *Olircos*, *Lixovios*.

On a discuté également sur la question de savoir comment *Alesia* avait pu produire Alise en français ; mais l'analogie avec les mots *Decetia*, *ecclesia*, devenus *Decize*, *église*, permet d'expliquer cette transformation. A nos yeux, la raison d'être de cette discussion est tombée le jour où l'on a découvert l'inscription d'Alise ; elle nous dit clairement que la population de l'endroit a continué de prononcer Alise sous les Romains, et après eux jusqu'à nos jours, parce que les habitants d'Alise d'avant la conquête prononçaient ainsi le nom de leur ville. Alise est « Alise » parce qu'elle fut toujours « Alise » ; c'est la tradition orale gauloise que ce vocable nous a transmise, il ne dérive nullement du latin *Alesia*. Nous ne serions pas éloignés de croire qu'il en est de même pour Decize (Nièvre).

Mais si Alise, en raison de son antiquité pré-latine, ne procède pas de *Alesia*, il est un vocable qui s'y rattache et qui a, lui, sa source dans le latin : c'est le mot *Auxois*, mot créé, comme celui de tous les *pagi* ou « pays », à l'époque franque, pour désigner le *pagus Alesiensis*. Dans l'adjectif *alesiensis*, l'*e* est bref et atone, l'accent portant sur la pénultième. Il en est résulté de bonne heure la chute de cet *e* atone, suivie peu après de celle de l'*i* bref médial et de la nasale. Le mot se trouve ainsi réduit à *Alsesis*. Comme la désinence de la déclinaison latine ne persiste pas en français, la finale *-is* tomba, et le radical *Alses-* donna *Auxois* (d'abord *Aussois*), par vocalisation de *l* devenant *u* devant une consonne, et par le changement de *e* long accentué en la diphtongue *oi*. C'est à tort qu'assez tardivement on latinisa *Auxois* sous la rubrique *Auxetus* ou *Auxetum*.

La chute de la nasale dans le groupe latin *ens* ou *ins* fut un phénomène habituel et précoce : c'est ainsi que *mensis*, *insula* se réduisirent à *mesis*, *is(u)la*, et donnèrent en français *mois*, *isle* (puis *île*). Ce fut le cas pour tous les adjectifs topographiques, qualifiant ou non les *pagi*, qu'on forma en développant les noms de lieu au moyen du suffixe *-ensis*, lequel a laissé en français la finale *-ois*. C'est par ce mécanisme que les appellations *pagus Belnensis*, *pagus Duismensis*, *mons Latiscensis* ont produit : le (pays) *Beunois*, le *Duesmois*, le *mont Lassois*.

Savons-nous quelque chose de la signification du mot *Alise*, et de la langue à laquelle il convient de rapporter sa genèse ? M. d'Arbois de Jubainville a tenté d'interpréter ainsi le sens de ce mot. Il y voit un thème *alisa*, au masculin *aliso*, qui aurait été le nom ligure de l'arbre que nous nommons *aune*, du latin *alnus*, et qui s'appelle *erl* en allemand (*elira* en vieil allemand), *elz* en hollandais, *olsza* en polonais. Outre la constatation des analogies qu'il pense trouver entre le mot *alisa* ou *aliso* et les termes qui désignent l'aune dans certaines langues européennes, constatation dont il s'autorise pour considérer ledit mot comme indo-européen, il fonde aussi son hypothèse sur ce fait qu'en Corse, terre ligure, le patois local appelle encore aujourd'hui l'aune *also*, et que dans cette île il rencontre une demi-douzaine de vocables géographiques, et parmi ceux *aliso*, qui sont apparentés au thème en question. Donc, dit-il, *aliso* est ligure.

A l'encontre de cette thèse de M. d'Arbois de Jubainville, M. Longnon fait observer qu'il n'existe pas à sa connaissance de vocables topographiques alliés à la racine *alis-* dans l'ancienne Ligurie d'Italie. Il remarque, d'autre part, qu'il est un pays, voisin du nôtre, où précisément le mot *aliso* sert à désigner l'aune, c'est l'Espagne, et que de plus le nom basque de l'aune est *altze*. Il en conclut que le thème *aliso*, considéré comme nom de l'aune, doit être attribué non pas aux Ligures, mais aux Ibères.

Ajoutons que cette conception n'est pas en conflit avec la constatation de l'existence du mot *also*, pour nommer l'aune, dans le dialecte corse, et de divers vocables topographiques reliés à *aliso* dans notre île méditerranéenne, car les Ibères ont habité la Corse avant les Ligures, et le thème *aliso* peut y faire partie de leur héritage.

Pour la même raison, les dérivés de cette racine *alis-* peuvent être sur notre sol les vestiges de son passé ibère, soit que cette famille de mots ait pénétré et persisté plus ou moins longtemps dans la langue des conquérants qui devinrent les maîtres de notre pays après les Ibères, c'est à dire dans la langue des Ligures, soit même que certains de ces vocables, sinon tous, aient été créés en place par les Ibères eux-mêmes au temps de leur suprématie. *Alise* peut-elle revendiquer une antiquité assez haute pour avoir été ville.

des Ibères ? Peut-être. On sait en effet que Diodore de Sicile, historien grec qui écrivait dans la seconde moitié du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, se fait l'écho d'une légende d'après laquelle Alise aurait été fondée par Hercule au cours de son expédition contre Géryon. Or on admet aujourd'hui que ces récits mythologiques, légués par la poétique Hellade, ont été brodés en partie au moins sur des événements authentiques comme fond ; ces événements se seraient accomplis aux temps antéhistoriques ou protohistoriques, et leur souvenir se serait gardé, en prenant des attributs merveilleux, dans la mémoire des hommes, qui les auraient transmis, défigurés, jusqu'à l'Histoire. Le mythe d'Hercule pourrait nous cacher les migrations et les luttes d'un peuple très ancien, tel que les Ibères, ou d'un peuple contemporain de ceux-ci et les ayant combattus.

Mais nous marchons là de plus en plus dans le domaine des hypothèses. Résumons donc le dernier point abordé en disant :

Ou bien Alise signifie « lieu planté d'aunes », et dans ce cas le vocable ne pouvant être gaulois, puisque l'aune en gaulois se disait *vernus*, terme bien différent, a une origine antégauloise et il nous paraît ibère plutôt que ligure.

Ou bien cette opinion, pour plausible qu'elle soit, est inexacte, et elle n'est acceptable, il faut l'avouer, qu'à la condition d'admettre que le village, situé sur la hauteur, aurait tiré son nom d'un arbre qui croît d'ordinaire dans les terrains humides et qui n'aurait pu se développer en abondance que sur les flancs et à la base de la montagne.

Il convient toutefois, pour terminer, de signaler les affinités qui semblent exister entre le vocable Alise et les noms des deux rivières, l'Oze et l'Ozerain, qui arrosent le pied du mont Auxois. Le nom de l'Oze peut se déduire phonétiquement d'un thème tel que *Alisa*. Quant au nom de l'Ozerain, il semble être un nom tel que l'Ozère, visiblement apparenté à celui de l'Oze, et pris ici au cas régime. En conséquence, on peut concevoir que les deux rivières aient tiré leur nom du nom ligure (*aliso*) de l'aune, arbre qui pouvait croître en abondance dans la partie basse et marécageuse des vallées. Puts le radical commun aux deux vocables de rivières aurait servi à former le nom du village bâti sur la colline enserrée par elles.

Si l'une et l'autre de ces opinions sont inexactes, alors le sens du mot Alise nous échappe, et ce mot peut être d'origine gauloise.

---



## LIVRE II

---

### NOMS D'ORIGINE LIGURE

---

#### GÉNÉRALITÉS

Il était assez naturel de penser qu'il avait dû persister jusqu'à nos jours, ou tout au moins jusqu'à l'époque romaine, des noms de lieu imposés par les Ligures, dans cette région italienne en bordure de la Méditerranée, qui a pour ville principale Gênes, et qui porte encore maintenant le nom de Ligurie. Pendant des siècles, en effet, les Ligures ont maintenu leur puissance dans ce pays et ils ont dû y acquérir un certain degré de civilisation.

Une heureuse découverte, celle d'une inscription romaine portant la sentence arbitrale rendue l'an 117 avant J.-C. par les frères *Minutius* entre les *Gennates* (Génois) et les *Veiturii*, deux peuples ligures, a fait connaître vingt-neuf noms géographiques de la région, noms qui, appartenant à la *Ligurie* dès cette époque reculée, peuvent être considérés comme étant presque certainement d'origine ligure. Parmi ces noms, il y en a quatre terminés par le suffixe *asca*, suffixe qui ne se retrouve dans aucune autre langue européenne.

Un autre document épigraphique, la « Table alimentaire de *Veleia* », gravé deux siècles plus tard (les habitants de *Veleia* étaient ligures), mentionne à son tour deux noms géographiques terminés en *-ascus*. On en a conclu que les Ligures employaient le suffixe *ascus* (*asca* au féminin) dans la formation des noms de lieux, et que par conséquent lorsqu'on rencontre un vocable topographique terminé par ce suffixe, on doit lui accorder une origine ligure.

On trouve encore aujourd'hui un certain nombre de vocables topographiques dans lesquels il est possible de reconnaître l'ancien suffixe ligure *ascus*, *asca*; dans d'autres, c'est un suffixe très voisin, *uscus*, *usca*, ou encore *oscus*, *osca*; ces suffixes sont considérés comme des variantes du suffixe *ascus*, et comme étant ligures au même titre que lui.

M. d'Arbois de Jubainville a retrouvé des noms géographiques terminés par ce suffixe dans les pays où les auteurs anciens nous ont signalé le séjour des Ligures : Italie, France, Espagne et Portugal, et en outre dans des contrées situées en bordure des précédentes, et où les découvertes archéologiques seules nous portaient à



supposer l'expansion ligure : Suisse, Haute-Bavière, Alsace-Lorraine.

On rencontre en Corse vingt noms de lieu terminés en *-asca*. C'est encore là une preuve à l'appui de l'origine ligure de ce suffixe. En effet, la Corse n'a reçu la visite que des Ibères et des Ligures ; les Gaulois n'y ont pas pénétré ; le suffixe *ascus* n'a donc pu être apporté en Corse par les Gaulois ; il ne saurait être celtique, comme certains l'ont cru. Au surplus, sur le continent, les noms en *-ascus* sont le plus répandus dans les contrées où nous savons que les Ligures ont été le plus nombreux et le plus longtemps fixés, et ailleurs le nombre de ces noms est proportionnel à l'importance que l'élément ligure y a eue, telle que nous la connaissons. Ainsi, M. d'Arbois de Jubainville relève les chiffres suivants pour ces noms en *-ascus* ou variantes :

271 en Italie (Ligurie, Piémont, Lombardie).

20 en Corse.

70 en France,

27 dans la Péninsule ibérique.

En France, les 70 noms en *-ascus* appartiennent presque exclusivement au bassin du Rhône ; quatre seulement sont situés en dehors et d'ailleurs sur sa bordure, à savoir : deux dans l'Aveyron, un dans la Haute-Loire, un dans l'Aube. M. Longnon fut le premier à signaler, dès 1879, dans son *Enseignement à l'Ecole des Hautes-Etudes*, ces noms en *-ascus* du bassin du Rhône, et à leur attribuer une origine ligure. C'est dans la partie inférieure, méditerranéenne, du bassin rhodanien que le nombre des noms en *-ascus* est le plus grand, et il décroît à mesure qu'on remonte vers le nord. Or nous savons que c'est entre les Alpes et la Méditerranée que le peuple ligure se montra le plus dense et le plus longtemps indépendant.

La toponomastique confirme donc l'histoire ; elle la précise même, car elle nous prouve que les Ligures ont jadis occupé tout le bassin du Rhône en France, et non pas seulement sa partie inférieure, comme il fallait l'inférer des textes de l'antiquité.

Il nous faut maintenant placer une remarque importante. Les noms de lieux habités que nous relevons avec le suffixe *ascus* (ou une désinence qui en procède) dans le passé et aujourd'hui, ne remontent pas tous au temps où le peuple ligure était maître du sol qui nous livre ces vocables : un assez grand nombre de ceux-ci lui sont certainement postérieurs. C'est que la langue d'un peuple et ses procédés de dérivation des mots ne sont pas supprimés du jour où cesse la suprématie de ce peuple sur la contrée qu'il continue à habiter vaincu ; quoique subjugué, là où il reste l'élé-

ment le plus nombreux de la population, il maintient plus ou moins longtemps sa langue, et lorsqu'enfin il l'abandonne pour adopter celle du vainqueur, il a déjà pu lui imposer des mots à lui, des tournures, des suffixes à lui, dont l'usage restera d'autant plus fréquent et prolongé que sa race se maintiendra prédominante par le nombre dans le pays. Et c'est ainsi que sur un sol ayant plusieurs fois changé de maître, on continue à former, pendant de longues générations, des noms de lieux habités à l'aide d'un suffixe emprunté à une langue depuis longtemps oubliée, suffixe qu'on combine successivement à des mots fournis par les langues des conquérants ultérieurement venus.

C'est là un fait assez général, qui a eu lieu pour le suffixe *ascus*, comme pour d'autres que nous verrons plus tard ; mais il est juste d'ajouter que c'est avec ce suffixe que le phénomène a eu son maximum de développement. En effet, le suffixe en question, après avoir servi à l'époque ligure, est resté en usage :

1° A l'époque gauloise : on trouve des noms de lieux habités où le suffixe *ascus* est allié à un radical celtique ;

2° A l'époque romaine : on connaît des vocables dont le radical suffixé en *-ascus* est latin ;

3° Après les invasions barbares, en Italie, à la période lombarde, donc postérieurement au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère, comme le prouve l'existence de noms de lieux habités tels que *Bosonasco*, *Garibaldasco*, où le suffixe *ascus* est uni à un nom d'homme germanique ;

4° Et même, pour ainsi dire, à l'époque contemporaine, comme en témoignent les noms français « Bergamasques », « Monégasques » servant à désigner les habitants de Bergame, de Monaco, deux anciennes villes ligures.

Ces termes « Bergamasques » « Monégasques » sont des adjectifs pris substantivement : les Romains auraient dit *cives Bergomates* ; nous devrions dire en français : les (citoyens) Bergamais, comme nous disons : les (citoyens) Marseillais. Or cette constatation nous montre que le procédé de dérivation caractérisé par le suffixe *ascus* n'a pas changé depuis l'époque ligure, car dès ces temps reculés les termes géographiques formés avec ce suffixe devaient constituer des adjectifs, ainsi que le fait s'est produit pour la langue celtique (nous le savons pertinemment pour le suffixe *acus*, qu'on peut regarder comme l'équivalent gaulois du ligure *ascus*). La comparaison avec *acus* nous porte même à croire que *ascus* était employé dans la langue courante pour former des adjectifs aux dépens des substantifs communs, avant d'avoir été appliqué à la création de noms topographiques, ou concurremment à ce dernier mode d'usage, ainsi que ce fut le cas pour *acus*.

*Suffixe ASCUS, OSCUS, USCUS*

Le suffixe *ascus*, *asca*, et ses équivalents *oscus*, *osca* et *uscus*, *usca*, nous sont parvenus sous des physionomies un peu diverses, suivant les régions de la France. Nous nous contenterons d'indiquer les formes principales qu'ils ont revêtues dans la partie moyenne et supérieure du bassin du Rhône.

ASCUS, ASCA. — Il faut envisager séparément le suffixe masculin et le suffixe féminin :

a. — Dans les départements que nous avons en vue, l'évolution du suffixe masculin est caractérisée par l'assourdissement du *c*. Nous n'avons pas d'exemple certain de nom de lieu à citer à propos du suffixe *ascus*. On peut cependant, avec une probabilité suffisante, proposer Maatz (Haute-Marne), que M. J. Garnier, dans son édition de la Chronique de Bèze, identifie avec raison, semble-t-il, au *Majoscus* ou *Maiascus* mentionné à maintes reprises dans cette Chronique ; et également Domats (Yonne), pour lequel M. Longnon tend à admettre un thème primitif en *-ascus*.

b. — Le suffixe féminin gardant, comme c'est la règle, sa désinence féminine a réduite à *e* muet, conserve en même temps le *c*, qui se trouve appuyé et sauvegardé par cette désinence féminine ; comme c'est la règle aussi dans la région qui nous occupe, ce *c* chuinte et la finale latine *-ca* devient *-che* en français ; en outre, l'*s* subit l'assourdissement puis la chute qui lui sont habituels devant une consonne : si bien que nous trouvons *-asca* rendu par *-ache*.<sup>1</sup> Ex. : Gillivache (Isère), qui est anciennement *Girvasca*.

USCUS, USCA ; OSCUS, OSCA. — Le suffixe *oscus*, *osca* paraît être traité de façon identique à *uscus*, *usca*, et avoir abouti aux mêmes finales françaises. Il n'y a donc pas lieu de les examiner séparément, il suffira de faire la distinction entre les genres masculin et féminin.

a). Le masculin *oscus*, *uscus* a subi un double assourdissement, qui l'a réduit à des finales françaises ayant le son *o* :

1° L'assourdissement du *c*, lettre qui dans la graphie est remplacée par *t* ou *d* muet. Le *t* (ou le *d*) peut persister d'une façon définitive, et alors *oscus* en l'absence d'autre altération concomitante, aboutit à *-ost*, comme dans Champlost (Yonne), Niost (Ain), qui sont d'anciens *Cambloscus*, *Noioscus* ; ou bien à *ot*, à *od*, s'il se fait en même temps la chute de l'*s* que nous indiquons plus bas : ex. Blanot (Saône-et-Loire), Sirod (Jura), qui viennent de *Blanuscus*, *Siguroscus*.

2° L'assourdissement de l's précédant une consonne (ce qui s'observe dans *gustus*, *hospitem*, devenus goût, hôte). L's, cessant d'être prononcé, peut persister dans l'orthographe : ex. Champlost, Nioist, cités plus haut, Chanos (partie septentrionale de la Drôme); ou bien disparaître totalement, ce qui se voit dans Blanot, Sirod.

En définitive, nous constatons que le masculin -oscus, -uscus a laissé dans la région précitée les finales françaises suivantes : *ost*, *os*, *ot*, *od*. Ajoutons-y les deux formes *ou*, produite par l'allongement de *o*, et *eu*, par l'allongement de *u* : ex. *Baroscus*, *Hemuscus* qui ont donné Barou, nom porté aujourd'hui par une forêt de Saône-et-Loire, et Eymeux, localité de la partie septentrionale de la Drôme.

b). Le féminin *osca*, *usca* a donné généralement la finale -oche : ex. *Cavarosca*, *Mentusca*, devenus Chevroches (Nièvre), Mantoche (Haute-Saône).

Dans le département de la Côte-d'Or, nous considérons comme étant d'origine ligure les deux vocables suivants : *Bâche* (déterminatif dans Saint-Seine-en-Bâcho), et *Blanot*.

En outre, nous croyons intéressant de rapporter ici un vocable de lieudit, mentionné au territoire de la paroisse de Sussey dans une charte de 1294 figurant au Cartulaire de l'Eglise d'Autun, où on lit : « *in nemore quod vulgariter dicitur Ligureaz* ». Le mot *Ligureaz*, qu'on l'interprète comme étant le nom même des Ligures ou son dérivé immédiat, ou bien comme provenant d'un nom propre d'homme, nous paraît rappeler au premier chef le souvenir des Ligures.

#### **BACHE (SAINT-SEINE-EN) (1), c. de St-Jean-de-Losne.**

FORMES ANCIENNES : *Baascha* (*Sanctus Sequanus in*) (1125-1137, Chron. de Bèze, p. 465). — *Beesca* (même époque, même Chronique, p. 500, 501, 502).

La bonne latinisation de Bâche est *Baascha* ; il ne faut pas tenir compte de l'*h* que nous offre le *Baascha* du XII<sup>e</sup> s. ; il a été introduit sous l'influence de la forme française d'alors qui était déjà Bâche.

D'après M. Longnon, le double *a* de *Baascha* laisse supposer la chute, antérieure au XII<sup>e</sup> s., d'une consonne intervocale préexistante,

(1) D'après M. J. Garnier (Chronique de Bèze, p. 501, en note), Bâche et Saint-Seine auraient été deux agglomérations primitivement distinctes, mais assez voisines pour qu'en se développant elles se soient fondues en un seul village dénommé Saint-Seine-en-Bâche, vocable déjà en usage entre 1125 et 1137. A cette époque, le monastère de Bèze avait un prieuré à Bâche même.

gutturale ou dentale, telle que *c* dur, *g* ou *t* ; on est donc conduit à un thème primitif probable tel que *Bacasca*, *Bagasca* ou *Batasca*.

Bâche procède de *Baasca* par réduction du double *a* en *â* long, et par chuintement du *c* précédant *a*, phénomènes phonétiques normaux tous deux.

**BLANOT**, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES : *Blanou* (1) (1275, Cart. du prieuré de Bar) — *Blaanou* (1296, Cart. de l'évêché d'Autun, p. 342). — *Blasno*l (xiv<sup>e</sup> s., Pouillé du Cart. de l'év. d'Autun, p. 385).

Les formes que nous venons d'énumérer, et qui sont peu anciennes du reste, ne nous permettraient pas d'assigner avec quelque probabilité une origine ligure à ce vocable, si nous n'avions pour nous guider le *Blanot* de Saône-et-Loire (arr. de Mâcon, c. de Cluny), qui est connu sous les formes *Blanuscus* en 930, et *Blanoscus* au xi<sup>e</sup> s. L'identité morphologique actuelle des deux *Blanot* et leur situation dans deux départements voisins nous autorisent jusqu'à un certain point à les considérer comme homonymes, et à attribuer à celui de la Côte-d'Or le thème primitif *Blanuscus* qui est celui de l'autre.

La forme *Blanou*, que nous relevons en 1275, est d'accord avec cette étymologie. Nous avons dit en effet que *-oscus* a pu devenir *-ou* ; nous avons cité l'exemple de *Barou* (Saône-et-Loire), auquel nous pouvons ajouter celui de *Branoux*, ancien *Branoscus*, localité de la partie cévenole du Gard.

Dans la notation *Blaanou* de 1296, le double *a* n'a d'autre but que de marquer l'accentuation et la longueur de la syllabe, encore sensibles aujourd'hui dans la prononciation locale du mot *Blanot*. L'*s* de la forme *Blasno*l du xiv<sup>e</sup> s. joue le même rôle ; quant à *l* final, il est abusif, à moins que ce ne soit une façon de rendre le son *ou* par la graphie *ol*, sous l'influence de mots tels que *col*, *fol*, *mol*, devenus *cou*, *fou*, *mou*, avec la prétention de restituer une orthographe plus ancienne ; quoiqu'il en soit, le vocable se prononçait certainement alors « *Blano* » ou « *Blanou* ».

Quant au sens primitif possible du terme *Blanot*, nous rapporterons l'opinion de M. d'Arbois de Jubainville, qui considère *Blanuscus* comme formé à l'aide du suffixe *uscus* sur le nom d'homme gaulois hypothétique *Blanos*, reproduisant l'adjectif gaulois *blanos*, qui signifie « chassieux ». *Blanot* serait donc le nom, développé au moyen d'un suffixe ligure, de son fondateur gaulois ou celui d'un de ses premiers possesseurs.

(1) Nous rétablissons *Blanou* la forme de 1275 que M. J. Garnier transcrit *Blanon*. Cette dernière leçon ne peut qu'être fautive, d'après M. Longnon, qui explique l'erreur par la confusion facile d'*u* final avec *n* dans la lecture des manuscrits. M. Longnon rejette *Blanon*, parce que la phonétique s'oppose à ce que le *Blanot* actuel ait jamais pu être *Blanon* ; s'il eût été *Blanon* dans le passé, il fût resté tel, le son nasal final ne se perdant jamais, du moins dans nos contrées.



## LIVRE III

---

### NOMS D'ORIGINE CELTIQUE

---

#### GÉNÉRALITÉS

Si nous ne retrouvons dans la Côte-d'Or que de rares exemplaires de noms de lieux habités de source ibère ou de source ligure, la liste des vocables d'origine celtique est par contre assez longue. Ceci ne doit pas nous étonner. Les Gaulois sont, en effet, moins éloignés de nous que les Ligures (pour ne parler que de ceux-ci), puisque les Ligures furent soumis par eux, à une date qu'on place, pour notre région, vers la fin du IV<sup>e</sup> s. avant notre ère. Mais surtout la civilisation des Gaulois atteignit un degré bien plus avancé que celle de leurs prédécesseurs, en particulier dans cette florissante cité éduenne, de bonne heure en relation avec Marseille, puis avec Rome, à laquelle l'unissait dès 123 av. J.-C. un traité qui donnait aux Eduens le titre d' « amis et alliés du peuple romain ». Or, un des fruits de la civilisation est la fondation d'établissements nombreux et durables.....

M. d'Arbois de Jubainville range, d'après les indications fournies par les auteurs anciens, notamment par César, les lieux habités de Gaule en trois catégories : 1<sup>o</sup> les *oppida*, ou villes fortes; 2<sup>o</sup> les *vici*, bourgades ou villages sans défense, sans murailles; 3<sup>o</sup> les *œdificia*, dont le savant celtiste distingue deux genres : les maisons de maître, généralement entourées d'un bois, et les constructions rurales, consacrées à l'exploitation agricole et au logement des cultivateurs.

Conformément au plan suivi par M. Longnon, nous classerons les vocables d'origine celtique en trois groupes, eux-mêmes subdivisés:

- 1<sup>o</sup> Vocables *composés* de deux termes, dont le second est un substantif commun (1).
- 2<sup>o</sup> Vocables simples terminés par un suffixe;
- 3<sup>o</sup> Vocables simples, non suffixés.

(1) Remarquons que lorsqu'on traduit en français actuel l'un de ces noms celtiques composés, dans la traduction l'ordre des termes est renversé, le second terme du mot gaulois apparaissant le premier. Exemple : *Rigomagus* qu'on doit traduire « champ (*magus*) du roi (*rigos*) » et non « roi du champ ».

Nous donnons ci-dessous la liste de ces vocables, où nous n'avons fait figurer que les agglomérations ayant rang de communes. Presque tous peuvent être considérés comme ayant été créés à l'époque gauloise, et les localités qui les portent auraient été fondées avant le premier siècle de notre ère ; quelques-uns sont, ou certainement, ou probablement contemporains de la domination romaine. Ajoutons du reste que certains noms du département de la Côte-d'Or que nous n'étudierons qu'à l'époque romaine sont vraisemblablement d'origine gauloise ; nous le mentionnerons lorsqu'il y aura lieu.

PREMIER GROUPE : NOMS COMPOSÉS

§ I. — Le 2<sup>e</sup> terme est *DUNUM* : **Belan, Broindon, Semond.**

§ II. — Le 2<sup>e</sup> terme est *DURUM* : **Bierre, Izeure, Seurre.**

§ III. — Le 2<sup>e</sup> terme est *BRIGA* : **Beneuvre.**

§ IV. — Le 2<sup>e</sup> terme est *MAGUS* : **Réome.**

§ V. — Le 2<sup>e</sup> terme est *NANTUS* : **Nan-sous-Thil, Arcenant, Echarnant, Grenant, Pernand, Ternant.**

§ VI. — Le 2<sup>e</sup> terme est *LANUM* : **Mâlain.**

§ VII. — Le 2<sup>e</sup> terme est *LOCUS* : **Saulieu.**

§ VIII. — Le 2<sup>e</sup> terme est *BONA* : **Echevronne.**

DEUXIÈME GROUPE : NOMS SIMPLES AVEC SUFFIXE

§ IX. — Le suffixe est *AVUS* : **Belleneuve, Belenod, Belle-not, Renève.**

§ X. — Le suffixe est *ENTUM* : **Nogent.**

§ XI. — Le suffixe est *ISMUS* : **Duême, Louesme, Molesme.**

§ XII. — Le suffixe est *ISSA* : **Santosse, Vandenesse.**

§ XIII. — Le suffixe est *OIALUS* : **Antheuil, Chazeuil, Gergueil, Marandeuil, Mercueil, Nantoux, Orgeux.**

TROISIÈME GROUPE : NOMS SIMPLES SANS SUFFIXE

§ XIV. — PARTICULARITÉS D'ORDRE TOPOGRAPHIQUE : **Bar, Bard, Montbard, Baulme, Braux, Vesvres.**

§ XV. — NOMS DE RIVIÈRES : **Bèze, Bézouotte, Laignes, Norges Til-Châtel, Vougeot.**

§ XVI. — NOMS D'HOMMES : **Is-sur-Tille, Vertault.**

§ XVII. — NOMS DE DIVINITÉS : **Beaune, Beaunotte, Tart.**

§ I. — *DUNUM*.

Le mot gaulois (probablement *dounos*) latinisé *dunum* paraît avoir eu primitivement le sens de « montagne », et plus tard avoir pris secondairement celui de « forteresse ». Cette dernière acception devait avoir prévalu vers la fin de la domination gauloise, à en juger par l'exemple de Tours qui fut fondé au premier siècle de la conquête romaine sous le nom de *Cæsarodunum* : or ici *dunum* ne peut avoir eu le sens de montagne, puisque cette ville est bâtie en plaine. Le terme en question a d'ailleurs gardé, sous la forme *dun* (pron. *dounn*), le sens de forteresse dans l'irlandais, qui est un dialecte néo-celtique.

*Dunum* a été employé isolément comme nom de lieu habité. Il a alors subsisté sous la forme actuelle *Dun*, qui se retrouve généralement accompagné d'un qualificatif, à un certain nombre d'exemples en France. Tels sont : Dun-les-Places (Nièvre), Dun-sur-Meuse (Meuse), Châteaudun (Eure-et-Loir).

Dans les nombreux cas où il est entré en composition (1), *dunum* se retrouve aujourd'hui sous des aspects un peu variés :

1° Il est resté *-dun*. Ex. : Issoudun (Indre), ancien *Exoldunum* ; Loudun (Vienne), anc. *Laucidunum* ; Verdun (Meuse, etc.), anc. *Virodunum*.

2° Il s'est changé en *-don*. Ex. Brandon (Saône-et-Loire), ancien *Branodunum* ; Lourdon (Saône-et-Loire), anc. *Lurdunum* ; Meudon (Seine-et-Oise), anc. *Meldunum*.

3° Dans les exemples suivants, où le radical précédant *dunum* se terminait par une voyelle, le *d* se trouvant être intervocal (2) est tombé, si bien que le groupe restant, en se fondant avec la voyelle finale du radical, n'a laissé que *-un* ou *-on*. Ex. : Achun (Nièvre), ancien *Scadunum* ; Autun (Saône-et-Loire), anc. *Augustodunum* ; Melun (Seine-et-Marne), anc. *Melodunum* ; Brancion (Saône-et-Loire), anc. *Brancedunum* (xiii<sup>e</sup> s., pour un plus anc. *Branciodunum*) ; Cervon (Nièvre), anc. *Cervedunum* ; Lyon (Rhône), anc. *Lugdunum* ; Laon (Aisne), anc. *Lugdunum*, puis *Laudunum* au moyen-âge ; Sion (Suisse, Valais), anc. *Sedunum*.

4° Dans un petit nombre de cas, *-dun* ou *-un* s'est atténué en *-din*

(1) Le premier terme associé à *dunum*, *durum*, *briga*, *magus* dans les noms de lieux habités gaulois de forme composée paraît être dans la majorité des cas un nom d'homme ou de divinité. C'est aussi parfois un adjectif qualificatif (*Noviodunum*, forteresse neuve), un substantif commun (*Brivodurum*, forteresse du pont), ou un nom de rivière (*Mosomagus*, champ de la Meuse).

(2) Intervocal, placé entre deux voyelles.

ou *-in*. Ex. : Ardin (Deux-Sèvres), anc. *Aredunum* ; Suin (Saône-et-Loire), anc. *Seodunum* ou *Sedunum*.

5° Enfin, en certains cas, *-on* a pu s'atténuer en *-an*. On connaît déjà l'exemple du nom de la ville de Laon (Aisne) qu'on prononce « Lan ». Nous en verrons plus loin un second exemple dans Belan-sur-Ource. Dans ce cas, la finale *-an* (venant de la réduction de *-odunum*) a une toute autre origine que dans les vocables Argentan (venu de *Argentomagus*), Rouen (*Rotomagus*), Caen (*Cadomagus*), etc., où elle provient de la finale *-omagus*, ainsi que nous le verrons dans la suite.

**BELAN-SUR-OURCE**, c. de Montigny-sur-Aube.

FORMES ANCIENNES : *Beleon* (vers 1100, Cart. de Molême). — *Beloun*, qu'il faut probablement lire *Beleun* (1147, Titres de l'abbaye de Clairvaux). — *Balaun* ou *Belaun* (1) (1151, Reomaus, p. 206.)

Nous avions soupçonné ce vocable de relever d'un thème primitif en *-dunum*, mais nous étions arrêtés par sa finale actuelle *-an*, à laquelle aucun primitif en *dunum* n'avait, à notre connaissance, abouti en France. M. Longnon a tranché nos hésitations en admettant lui-même comme très probable pour Belan un thème composé ayant *dunum* pour second terme. Il fait valoir en effet que les formes anciennes du vocable sont terminées en *-on* ou en *-un*, ce qui concorde bien avec l'hypothèse présentée. Il considère d'autre part que la finale actuelle *an*, pour insolite qu'elle soit en pareille occurrence, n'est pas une difficulté insurmontable, ce n'est même pas un processus phonétique anormal : car si la finale *-om*, reste de *-omagus*, a pu donner *-an* comme nous le verrons plus tard, si *domnus* (classique *dominus*) a pu laisser *dam*, il n'y a pas de raison majeure pour que *dunum* précédé d'une voyelle, surtout d'un *a* et même d'un *o*, n'ait pas abouti à *-an*.

Quel est alors ce thème primitif en *-dunum* ? Nous avons pensé à *Balodunum*, obtenu en combinant à *dunum* le premier terme contenu dans *Balodurum*, vocable d'origine gauloise qui est devenu Ballore (Allier), Ballore et Balleure (Saône-et-Loire). Nous avons songé également à *Bellodunum* (dont le double *l* du radical se serait réduit à un seul, comme ce fut l'ordinaire, entre le vi<sup>e</sup> et le x<sup>e</sup> s., pour les doubles consonnes médiales), thème qui aurait pu être composé avec le nom d'homme gaulois *Bellos*.

Nous nous rangerons à l'avis de M. Longnon, qui préfère le thème *Baladunum*, qu'il retrouve dans Ballon (Sarthe) noté au

(1) M. J. Garnier donne *Balaun* dans l'article consacré à Belan, et *Belaun* dans la table terminant l'ouvrage. Nous ne savons quelle est des deux la forme authentique.

ix<sup>e</sup> s. *Baladon*, pour un plus antique *Baladunum*, et dans les vocables méridionaux suivants : Balaruc (Hérault), Balazut (Gard) et Balazun (Ardèche).

Au reste, la présence d'un *a* antique dans la seconde syllabe de *Balaun*, de même que celle d'un *e* (équivalent à *a*) dans *Beleon*, prouve l'existence d'un *a* devant *dunum* dans le thème étymologique de *Belan*. C'est donc bien vraisemblablement quelque chose comme *Baladunum*.

#### **BROINDON, c. de Gevrey.**

FORMES ANCIENNES : *Brendum*, *Bredon* (1220, 1245, Cart. de Cîteaux, I).

Ce sont là deux formes françaises. La première doit être prononcée *Brendon*, car, jusqu'au xvi<sup>e</sup> s., *um* s'est prononcé *on*. Quant à la seconde, il faut rétablir *Brendon*, d'après M. Longnon qui pense qu'un copiste aura oublié sur l'*e* ce signe d'abréviation nommé « tilde » et employé dans l'écriture du moyen-âge pour représenter un *n* passé sous silence.

Comme ces deux formes du xiii<sup>e</sup> s. ne sont pas beaucoup plus instructives que le vocable actuel, nous nous appuyons sur la finale *-don* pour le rattacher à un thème primitif en *-dunum* ; voyons quelle pouvait être la structure complète de ce thème.

Il faut rejeter l'hypothèse *Brennodunum*, où le mot *dunum* serait uni au nom d'homme gaulois *Brennos* ; dans une pareille combinaison, en effet, le *d* intervocal serait très probablement tombé pour laisser en français quelque chose comme *Brenon*.

Il ne faut pas non plus songer à *Branodunum*, qui est précisément un nom mentionné à l'époque romaine pour une localité de Grande-Bretagne (auj. Brancaster), en raison de ce que nous voyons au xiii<sup>e</sup> s. *Brendon* écrit par un *e* et non par un *a*. Nous devons considérer cet *e* comme étymologique, et admettre en définitive un thème primitif *Brenodunum* ou *Brinodunum*, comportant un premier élément sur la nature et la signification duquel nous ne nous prononcerons pas.

*Brendon* est devenu *Broindon* par une modification tardive, qui se produisit au xv<sup>e</sup> siècle dans divers mots (avoine, foin, moins, venus de *avena*, *fenum*, *minus*) et dont on n'a pas donné d'explication certaine. Le même changement de *e* en *oi* a frappé *Broin* (canton de Seurre), qui est *Bren* en 1200.

#### **SEMOND, c. de Baigneux.**

FORMES ANCIENNES : *Psedunum*, *Sedunum*, villa gallo-romaine ruinée au v<sup>e</sup> s. par les Vandales qui y martyrisèrent saint Florentin et saint Héliar (Bollandistes, xxvii *junii*).



Ces deux formes anciennes ont donné lieu à des interprétations très diverses et leur attribution à Semond est encore très discutée. Comme il y a une impossibilité phonétique à passer de *Sedunum* à Semond, divers auteurs et en particulier l'abbé Philippe Garnier (*Étymologie des noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or*), supposent qu'à un moment donné on aurait substitué à la finale *dunum* le mot latin *mons* ayant le même sens. Mais une telle sorte de semi-traduction est malheureusement sans exemple dans toute la toponomastique française. D'ailleurs elle n'aurait pu se produire qu'à une époque où le sens du mot *dunum* était encore celui de « montagne ». Or nous avons vu précédemment, en parlant de Tours (*Cesarodunum*), que le mot *dunum* a pris le sens secondaire de « forteresse » dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire bien avant l'époque où *Sedunum* se serait changé en Semond.

Une autre manière de voir a été présentée en 1892 par M. Longnon (Cours professé au Collège de France). M. Longnon, rejetant, pour les raisons que nous venons d'exposer, l'attribution de la forme *Psedunum* ou mieux *Pseudunum* au vocable Semond, a cherché dans la région la localité à laquelle on pourrait vraisemblablement la rapporter. Il a cru, pour des raisons que nous verrons dans la suite, trouver dans le village de Brémur le représentant de l'antique *Sedunum*.

La forme *Psedunum*, à côté de *Sedunum*, est due, selon M. Longnon, à l'influence du grec *pseudos* ; on a de même, pour Suèvre, au Blaisois, *Sadobria* à l'époque carolingienne et *Pseudoforus* au commencement du ix<sup>e</sup> siècle.

S'il nous était permis d'émettre une troisième hypothèse, nous dirions que peut-être *Sedunum* a pu donner *Sen*, puis *Se*, comme *Noviomagus* semble avoir donné, d'après M. Longnon, Noé (Yonne), anciennement *Noen*. Puis, plus tard, la position escarpée du village, à laquelle était due la forme primitive en *-dunum*, continuant à frapper l'imagination du populaire, on aurait ajouté au vocable réduit *Se* le second terme *mons* ou *mont*, synonyme de *dunum*, pour rappeler la même particularité topographique.

HOMONYMES. — Un *Sedunum*, ancienne ville de l'Helvétie, est devenu Sion, dans le Valais. Suin (Saône-et-Loire) est aussi un ancien *Sedunum* ; c'est d'ailleurs à ce dernier *Sedunum* que certains hagiographes ont rapporté le lieu du martyre de saint Florentin et ses compagnons.

REMARQUE. — On se sera aperçu, en lisant l'article consacré à Semond, que nous avons eu plutôt en vue le thème *Sedunum* que

le vocable *Semond*, qui n'apparaît jamais dans les textes anciens et sur lequel nous n'avons aucun renseignement.

## § II. *DURUM*

Un mot gaulois qui était probablement *douros*, et qu'on latinisa *durum* (ou mieux *durus*) était un adjectif au sens de « dur », de « ferme », de « fort » ; il fut pris substantivement avec l'acception de « forteresse », et c'est cette acception qu'il possède dans les noms de lieux habités qu'il a servi à composer ; il est donc, en somme, sensiblement synonyme de *dunum*.

A l'encontre de ce dernier mot, *durus* ou *durum* ne paraît pas avoir été employé isolément comme nom de lieu, du moins nous n'en connaissons pas d'exemple ; nous le rencontrons uniquement dans des vocables composés, où il figure comme dernier élément dans la majorité des cas, parfois aussi comme premier terme. Tandis que *dunum* et ses composés paraissent avoir été usités dans toute la France comme noms de lieux habités, on ne trouve pas de vocables construits avec *durus* dans la partie méridionale de notre pays, bassin de la Garonne et Provence. Ils manquent de même en Espagne, alors qu'ils s'étendent sur les Iles-Britanniques, la Suisse, la Bulgarie.

Lorsque *durus* (ou *durum*) constitue le dernier élément d'un vocable toponomastique (seul cas que nous envisageons), le premier élément auquel il est uni est, dans la forme latine primitive, très généralement terminé par un *o*. Il en résulte un groupe final *-odurus*, sur lequel il faut raisonner pour en suivre l'évolution phonétique. L'accent portant, en effet, sur l'antépénultième, c'est-à-dire sur l'*o*, cette voyelle s'est constamment maintenue ; au contraire, l'*u* du groupe *-dur* (nous négligeons la désinence *us* qui est devenue muette en français) étant bref et non accentué, s'est d'abord changé en *o*, puis est tombé ; il en est donc résulté au début une finale latine *-odorum* qu'on trouve dans Grégoire de Tours (vi<sup>e</sup> siècle), puis *-odrum*, notée au cours des siècles suivants. En passant en français, il y a eu assimilation du *d* à l'*r* suivant, produisant un double *r* comme dans *quadratum*, *quadraria*, *adripare*, devenus carré, carrière, arriver ; et en définitive la finale *-odorum* a laissé en français *-orre*, qui s'est fort souvent modifié en *-eurre*. Ces finales françaises *-orre* et *-eurre* ont revêtu du reste diverses variantes orthographiques et même phonétiques, dont nous allons énumérer les principales :

1° *-orre* ou *-ore*. Ex. : *Ballore* (Saône-et-Loire, Allier), anc. *Balodurum* ; *Izernore* (Ain), anc. *Izarnodurum*.

2° **-eurre ou -eure.** Ex : Aujeures (Haute-Marne), anc. *Albiodurus* ; Balleure (Saône-et-Loire), anc. *Balodurus* (*Balodrum*, VIII<sup>e</sup> s.) ; Izeure (Côte-d'Or), anc. *Iciodurum* (*Iciodorum*, VIII<sup>e</sup> s.) ; Mandeure (Doubs), anc. *Epamanduodurum*.

3° **-oire.** Ex. : Issoire (Puy-de-Dôme), anc. *Itiodurum*.

4° **-ouars.** Ex. : Jouars (Seine-et-Oise), anc. *Diodurum*.

5° **-erre** (par atténuation de *-eurre*, transformation qui s'est produite au XIII<sup>e</sup> s.). Ex. : Auxerre (Yonne), anc. *Autissiodurum* ; Tonnerre (Yonne), anc. *Turnodurum*.

Trois seulement des vocables communaux de la Côte-d'Or se rattachent à un primitif en *-durum*. Ce sont Bierre, Izeure et Seurre.

### **BIERRE-LÈS-SEMUR, c. de Semur.**

FORME ANCIENNE : *Birreia* (1243, Roomaus, p. 270).

Il est douteux que la seule forme ancienne que M. Joseph Garnier rapporte à Bierre-lès-Semur s'applique bien à cette localité, car *Birreia* est accentué sur l'e ; il n'aurait pas donné Bierre, mais quelque chose comme Birrée ou Bierrée. D'ailleurs *Birreia* n'est là qu'une forme basse, ne remontant qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, et dont on ne pourrait rien déduire quant à l'origine du vocable.

D'autre part, des textes carolingiens citent une localité bourguignonne qui pourrait bien être Bierre-lès-Semur. Une charte du Cartulaire de Flavigny (760) mentionne une *villa baiodrensis*, et on trouve dans Pérard l'indication de biens situés « *in pago duismense... in fine baiodrense* ».

M. J. Garnier attribue ces dénominations au village de Barjon, qui est effectivement situé dans le Duesmois ; mais l'impossibilité linguistique qu'il y a à faire dériver Barjon de *Baiodrum* doit faire rejeter cette attribution.

Au contraire, le *Baiodrum* des textes est tout à fait le thème étymologique de Bierre. On aurait eu d'abord *Baïerre*, puis Bierre.

La difficulté qui résulte de ce que Bierre-lès-Semur est dans l'Auxois (et non dans le Duesmois comme l'indique le texte de Pérard) n'est pas, d'après M. Longnon, absolument irréductible. En 878 les deux *pagi* n'étaient peut-être pas complètement distincts et indépendants ; une charte de l'abbaye de Flavigny mentionne, plus tard il est vrai (1013), l'Auxois et le Duesmois comme placés sous l'autorité d'un seul et même comte. S'il en était de même au IX<sup>e</sup> siècle, on conçoit qu'il ait pu y avoir erreur d'un clerc, et dans ce cas le *Baiodrum* en question pourrait s'appliquer à Bierre-lès-Semur.

Le thème primitif serait alors *Baiodurus* ou *Baiodurum*, dont la forme basse *Baiodrum* aurait donné régulièrement *Baierre*, puis *Bierre*.

HOMONYMES : *Bierre* (Eure-et-Loir, Orne, Saône-et-Loire).

On trouve dans la Côte-d'Or deux localités n'ayant pas rang de communes, qui sont peut-être des homonymes de *Bierre-lès-Semur* :

**Bierre-l'Egaré**, ham., com. de La Roche-en-Brenil, c. de Saulieu.

FORME ANCIENNE : *Bières* (1377, Rôle des feux de l'Auxois).

Le déterminatif *l'Egaré* est peut-être une mauvaise graphie de *-les-Guarets*, le mot « *guaret* »,auj. *guéret*, désignant en vieux français une terre laissée en jachère.

*L'Egaré* pourrait aussi s'entendre au sens de localité perdue, éloignée de tout centre important.

**Bière** (ferme de), com. de Savigny-s.-Beaune, c. de Beaune.

FORME ANCIENNE : *Bièrre* (1243, Titres de l'abbaye de Sainte-Mar guerite).

**IZEURE**, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES : *Iciodorum* (763, Pérard, p. 10). — *Izzodora* (830, Pérard, p. 18). — *Yzoire* (1006-1020, dom Plancher, I, pr., p. 26). — *Yzorra* (1220, Cartulaire de Citeaux, I).

*Iciodorum* est la forme basse d'un *Icciodurus* plus ancien, ayant le sens de « forteresse d'*Iccius* » ; *Iccius* est un nom d'homme qu'on trouve dans César (Commentaires, livre III).

*Iciodorum*, accentué sur le premier o, a perdu le second o ; puis il s'est fait une assimilation de d à r, produisant rr, ce qui conduit à la finale *-orre*. On trouve précisément *Yzorra*, forme latinisée d'*Yzorre*, au XIII<sup>e</sup> s.

Un des deux r a disparu dans la graphie moderne.

HOMONYMES. — *Yzeure* (Allier), *Yzeure* (Indre-et-Loire) ; — *Issoire* (Puy-de-Dôme).

**SEURRE**, ch.-l. de canton, arr. de Beaune.

FORMES ANCIENNES : *Saurra* (1208, Cartul. de Citeaux, I). — *Suerre* (1266, Pérard, p. 515). — *Sahurre* (1277, Pérard, p. 540). — *Ceorre* (1277, Pérard p. 540). — *Sehurre* (1278, Pérard, p. 545).

Les différentes formes de ce vocable font penser à un primitif en *-odurum*. D'autre part, la forme de 1208, qui est latine et qu'il faut prononcer *Sa-urra*, et la forme de 1277, *Sahurre*, qui est française, nous fournissent vraisemblablement les deux premières lettres du mot qui était joint à *odurum* : on arrive ainsi au thème *Saodurum*.

Il est probable qu'entre *a* et *o* avait existé une de ces consonnes, gutturales ou surtout dentales, qui tombent habituellement lorsqu'elles sont intervocales.

En cherchant à rétablir la consonne syncopée, nous nous arrêtons de préférence à la consonne *d*, qui nous conduit au thème *Sadodurum*. Ce thème est appuyé, dans une certaine mesure, par l'existence d'un terme ancien analogue, celui de *Sadebria*, qui désigne au *x<sup>e</sup>* siècle Sèvre (Vienne), et qu'il est logique de rétablir *Sadobriga* (puisque, en composition, *briga* se montre toujours, comme nous le verrons, précédé de *o*). Ajoutons aussi le *Sodobria* des textes carolingiens qui est aujourd'hui Suèvres (Loir-et-Cher).

*Sadodurum* aurait donné d'abord *Saurre* ou *Saorre*, qu'on retrouve plus ou moins intacts dans les textes du *xiii<sup>e</sup>* s. cités plus haut. L'*h* intercalé dans les formes françaises est un artifice graphique destiné à faire sentir l'hiatus qui, dans la prononciation, séparait *a* ou *e* de *u* ou *o*. On retrouve précisément cet *h* dans la même charte de 1278 qui donne *Sehurre*, dans le mot « sehurté » pour « sûreté » (*securitas*).

REMARQUE. — La forme *Suerre*, qu'on trouve concurremment avec *Seurre* dans le même acte, n'en est qu'une variante graphique ; la prononciation était la même, car *ue* a le même son que *eu* à cette époque.

La finale *-urre* n'est pas habituelle comme produit d'évolution de *-odurum* ; il y a quelque difficulté à comprendre le changement de *o* en *u* que nous constatons au *xiii<sup>e</sup>* s., à côté d'une forme parfaitement régulière *Ceorre* ; mais un cas analogue s'observe pour Avalleur (Aube), considéré comme un ancien vocable en *-durum* (probablement *Aballodurum*), et que nous voyons noté *Avalorra*, *Avalurra* et même *Avaluria* au Cartulaire de Molême (fin du *xi<sup>e</sup>* s. et commencement du *xii<sup>e</sup>* s.).

### III. BRIGA

Les textes de l'antiquité nous font connaître un certain nombre de noms de lieux habités terminés en *briga*. On regarde ce mot *briga*, constituant le deuxième élément de ces vocables composés, comme étant un substantif commun gaulois, synonyme de *dunum* et de *durus*, c'est-à-dire qu'il aurait signifié « lieu fortifié, forteresse ».

De ces vocables toponomastiques en *-briga* que nous a transmis le monde romain, la grande majorité, soit plus d'une vingtaine, se trouvait dans la péninsule ibérique. Parmi les six situés hors

d'Ibérie, un était placé en Asie mineure, dans la Galatie, un autre dans la Bavière actuelle, les quatre derniers en Gaule, et parmi eux celui qu'on a lu d'abord dans César sous la leçon *Admagetobria*, corrigée depuis en *Magetobria*, et aussi *Mogetobria*.

On a cherché et assigné dans plusieurs départements de l'est l'emplacement de ce lieu aujourd'hui disparu, où le chef germain Arioviste battit les Gaulois, et la Côte-d'Or a eu sa part de ces attributions. Il en est une qui nous paraît assez rationnelle, parce qu'elle est exacte au point de vue phonétique, c'est celle qui reconnaît *Magetobria* dans le lieu-dit « la Moigte-Broye », lieu autrefois habité et situé non loin de Pontailler.

Si l'antiquité ne nous rapporte pour la Gaule qu'un très petit nombre de vocables terminés en *briga*, on s'accorde néanmoins à croire que ces noms y ont été fort répandus, à en juger par les fréquents exemplaires qu'on pense reconnaître pour tels dans les textes du moyen-âge et à l'époque moderne. Cette opinion est basée sur les déductions suivantes :

On a tout lieu de croire que dans les mots composés en *briga*, l'i de cette finale étant bref, l'accent portait sur l'antépénultième, c'est-à-dire sur la deuxième syllabe du premier élément, celle précédant immédiatement *briga*. Or l'examen des noms en *-briga* fournis par l'antiquité montre que ce premier terme uni à *briga* finissait très habituellement par un *o*. C'est donc cet *o* qui était accentué, et c'est une finale *-obriga* que nous devons envisager pour en suivre la destinée phonétique. On voit que nous avons ici un cas analogue à celui que nous a offert *-odurum* pour les noms composés en *durum*, et que nous retrouverons pour les noms dont *magus* constitue le second élément.

Comme on doit s'y attendre avec un groupe final *-obriga* accentué sur *o*, la dernière partie de ce groupe devait tomber, pour aboutir en français à *-obre*. La première réduction, dans les formes latines les moins altérées, porte sur le *g* qui disparaît, et nous en avons déjà un exemple dans César qui écrit *Magetobria* au lieu de *Magetobriga*. C'est cette finale *-obria*, plus souvent *-obrium*, qu'on rencontre dans les textes du moyen-âge ; elle y est concurrencée par une autre un peu plus simplifiée, *-obra* ou *-obrum*, plus fréquente sous la forme adjective *-obrensis*.

En français, le groupe *obriga* a laissé le plus communément les terminaisons suivantes :

1° **-obre**, dans le midi. Ex. : Vezenobros (Gard), qui est *Vedenobrium* en 1100, et paraît être un antique *Vedinobriga* ; Hanobre (Cantal).



2° -**ovre**, caractérisé par la substitution de *v* à *b* (ce qui a eu lieu dans la France de langue d'oïl pour tous les représentants de -*obriga*), Cette terminaison -*ovre*, encore à demi-méridionale, est d'ailleurs rare ; on ne la connaît guère que dans Verosvres (Saône-et-Loire), qui est *Vorovre* au *xiv*<sup>e</sup> siècle.

3° -**ouvre**, dans Courouvre (Meuse), qui est *Corrobrium* en 1207, et peut-être anciennement *Corrobriga* ; et Moussouvre (Rhône), finis de *Mosobro vel Mosovro* en 857, peut-être pour un plus ancien *Mosobriga*.

4° -**euvre**, qui est l'aboutissant normal de -*obriga* dans la France du Nord. Ex. : Denceuvre (Meurthe-et-Moselle) connu sous la forme adjectivale *donobrinis* aux textes carolingiens ; c'est probablement un ancien *Donnobriga*.

5° -**èvre**, variante phonétique de -*euvre*. Ex. : Suèvres (Loir-et-Cher), *Sodobria* du *viii*<sup>e</sup> au *x*<sup>e</sup> siècle, pour quelque antique *Sodobriga* ou *Sotobriga* ; Volesvres (Saône-et-Loire), *villa de Volabro* au *xiii*<sup>e</sup> siècle, *Volovre* au *xiv*<sup>e</sup> s.

On voit que les types -*odurus* et -*obriga* ont évolué de façon analogue : le premier aboutit à -*ore* et -*eure*, le second à -*obre* ou *ovre* et -*euvre*, qui s'en distinguent seulement par la présence de *b* ou *v*. Dans quelques cas même, cette différence disparaît parce que *v* tombe, et alors dans les deux séries le représentant est -*ore* ; c'est ce qui s'est produit pour Solore et Uzore (Loire), qui sont d'antiques composés en *briga*. C'est alors l'examen des formes anciennes qui permet d'élucider l'origine de pareils vocables, et quand ces formes manquent, il devient impossible de décider entre -*odurus* et -*obriga*.

Le mot *briga*, comme le mot *dunum*, a été employé à l'état isolé comme nom de lieu. C'est du moins ce qu'il est permis de croire en présence du vocable toponomastique Broye ou Broie, qu'on rencontre à plusieurs reprises en France ; mais les textes de l'antiquité ne nous ont pas laissé d'exemple de *Briga* pris isolément. Ce mot, dans ce cas, avait l'accent sur l'*i* ; et cet *i* bref accentué est devenu tout naturellement *oi*.

Dans la Côte-d'Or, nous ne voyons qu'un nom de commune qu'on soit autorisé, en raison de sa terminaison -*euvre*, à rattacher à un primitif en -*obriga* : c'est Beneuvre.

#### **BENEUVRE**, c. de Recy-sur-Ource.

FORMES ANCIENNES : *Benouvra* (vers 1170, Titres du grand Prieur de Champagne). -*Bonum opus* (Guy de Bono Opere) (1160, Courtépée).

L'analogie avec Deneuvre nous conduit à proposer le thème étymologique *Bonobriga*, qui aurait donné Beneuvre, comme le *Dono-*

*briga* (*donobrinsis* des textes carolingiens) a donné le Deneuvre de Châtel-de-Neuvre (Allier).

L'o accentué est devenu *eu* et le *b* s'est changé en *v*, comme dans *proba* devenu *preuve*, *aboclus* (pour *aboculus*, privé d'yeux) qui a donné *aveugle*. L'adoucissement du *b* latin en *v*, au milieu d'un mot, est d'ailleurs constant et très ancien : on trouve dans les plus vieux monuments *acervus*, *devitum* pour *acerbus*, *debitum*, et dans des textes du *vi*<sup>e</sup> siècle *deliverationem* pour *deliberationem*, etc.

HOMONYMES : Beneuvre n'a pas, en France, d'homonyme identique à lui. Mais on a Bonnœuvre (Loire-Inf.), pour lequel M. d'Arbois de Jubainville admet comme probable un primitif *Bonobriga*, au sens de « forteresse de *Bonus* », ce dernier mot étant un cognomen latin. Toutefois il est permis de penser que le vocable *Bonos* existait chez les Gaulois, puisque ceux-ci changèrent en *Bononia* le nom de *Felsina*, capitale des Etrusques qu'ils venaient de vaincre à Melpum (d'Arb. de Jub. *Les premiers habitants de l'Europe*, t. II, p. 272). D'ailleurs Holder admet que *Bonos* a été un nom d'homme celtique ; enfin ce nom de *Bonos* suffixé n'est pas un fait isolé dans la toponomastique gauloise : on connaît un *Bonomagus*, « champ de Bonos ».

Dans un acte de 1189, Othon de Saux donne à l'abbaye de Saint-Seine tout ce qu'il possède à Léry et tout le fief que tient de lui son gendre *Gualterius de Bannovre* (dom Plancher, I, pr., p. 63). Il semble bien que ce Bannovre doive se rapporter à Beneuvre. Si cette forme a quelque autorité, il faudrait, en raison de l'a que comporte sa première syllabe, songer à un thème un peu différent de *Bonobriga*, soit à *Bannobriga*.

#### § IV. MAGUS

*Magos* est un substantif gaulois, latinisé *magus*, synonyme du latin *campus* « champ, plaine ». Il subsiste avec le même sens sous la forme *mag* en irlandais, sous la forme *maez* en breton.

C'est surtout l'époque romaine qui nous fournit les vocables présentant intégralement la terminaison *-magus*. On les trouve encore de même dans Grégoire de Tours, au *vi*<sup>e</sup> siècle ; mais dès le siècle suivant, cette terminaison se réduit. L'a du deuxième terme *magus* étant bref, et l'accent portant sur l'antépénultième, caractérisée généralement par un *o* final du premier terme du mot composé, le groupe *-omagus* s'est réduit à *-omus*. C'est ce qu'on constate dans la Chronique de Frédégaire (*vii*<sup>e</sup> s.), et sur les monnaies mérovingiennes, où le vocable est au cas oblique : *Noviomo* (pour *Novio-*

*magus*, Noyon), *Rotomo* (pour *Rotomagus*, Rouen). Dans la langue vulgaire, *-omus* faisait *-om* (pouvant être noté *-um*, avec la même prononciation), qui est devenu *-on* à partir du XII<sup>e</sup> siècle.

En définitive, c'est aujourd'hui la finale *-on* qui partoute la France représente habituellement le groupe latin *-omagus* dans les vocables toponomastiques. Comme c'est également l'aboutissant assez fréquent de *dunum*, comme c'est de plus le témoin de ces nombreux noms propres d'homme imparisyllabiques terminés en latin par *-o*, *-onis*, il devient difficile, dans bien des cas, de préciser l'origine de cette terminaison française *-on* dans les noms de lieux actuels. Le caractère suivant peut heureusement aider à retrouver le primitif en *-omagus* : il réside en ce fait que les vocables issus d'un tel primitif conservent assez communément jusqu'au XIII<sup>e</sup> s. une finale française *-om* ou *-um*, et une finale latine *-omus*, *-omum*, *-omium*. Lorsqu'on est en présence d'une pareille finale, on peut supposer avec grande probabilité un vocable primitif composé ayant *magus* pour second terme.

A côté de la finale actuelle *-on* remplaçant le plus communément l'ancien groupe *-omagus*, il convient de citer la variante phonétique notée *-an* ou *-en*, qui se rencontre de préférence en Normandie, où Rouen, Caen, Argentan sont d'antiques noms en *-omagus*, et aussi de place en place en Touraine (Ciran, Monthélan), et accidentellement ailleurs (Noé, plus anciennement *Noen*, dans l'Yonne).

Pour la Côte-d'Or, nous croyons devoir rapporter à la série de noms composés dont le second élément est *magus* l'ancien vocable Réôme, et celui du hameau de Bâlon.

#### **RÉÔME ou MOUTIER-SAINT-JEAN**, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES : *Reomaus* (482 (?) Pérard, p. 1). — *Reomaus* (VI<sup>e</sup> s. dans Grégoire de Tours). — *Reomacensem (abbatiam)* (Chronique de Saint-Bénigne, éd. Bougaud, p. 81).

RÉÔME, sous la première République.

Bien que *Réôme* ne figure plus depuis longtemps au vocabulaire topographique de la Bourgogne, la localité qui le portait ayant depuis de longs siècles changé ce nom pour celui de *Moutier-Saint-Jean*, nous avons cru devoir ne pas passer sous silence ce vocable des temps anciens, intéressant à plus d'un titre.

Ce serait à la fin du V<sup>e</sup> siècle que le fils d'Hilarius et de Quieta, honoré par l'Eglise catholique sous le nom de Saint Jean-de-Réôme, aurait fondé le monastère qui fut plus tard l'abbaye de Moutier-Saint-Jean, et qui porta au début le nom de *Reomaus* (en latin). Le monastère aurait, d'après divers auteurs, pris son nom de celui

même du ruisseau sur les bords duquel il fut édifié, et qui s'appelle encore actuellement *le Réome*. Cette opinion n'est guère admissible, en raison de la signification du mot Réome, que nous donnerons tout à l'heure, et qui n'est pas applicable à un cours d'eau. Il est beaucoup plus probable que, à défaut d'un lieu habité préexistant et prénommé, le territoire où fut fondé le monastère portait le nom de *Reomaus* ; le ruisseau a pu partager antérieurement ce nom, où même ne l'emprunter que plus tard à l'abbaye, soit qu'il fût resté innommé jusque-là, soit qu'il eût changé alors de vocable. En tout cas, le mot *Reomaus* lui-même n'a certainement pas été créé en même temps que le monastère, car à la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle notre pays complètement romanisé ne savait plus construire de noms de lieux habités en *-magus*.

La tradition constante fut de noter en latin *Reomaus*, et, pour l'adjectif, *reomaensis*, parfois atténué en *reomensis* ; c'est ainsi que nous trouvons en 1228 et en 1257, dans Pérard, *ab bas reomaensis*, en 1230 *abbas reomensis*. La Chronique de Hugues de Flavigny nous donne toutefois une forme plus complète de l'adjectif dans la mention *abbatiam reomacensem* (citée par M. Bougaud, note de la page 81 de son édition de la Chronique de Saint-Bénigne).

Raisonnons donc sur *Reomaus*, qui fut la forme consacrée pour désigner le monastère fondé par saint Jean, et que Petrus Roverius prit pour titre de son histoire de cette abbaye, rédigée en 1638 sur des documents anciens (*Reomaus, seu historia monasterii sancti Johannis Reomaensis*). Que représente le vocable *Reomaus* ? Nous y voyons un composé de *magus*, composé qui, sous son thème complet, pourrait être quelque chose comme *Rigomagus* ; cette opinion est également présentée par Holder. *Rigomagus* signifie *champ du roi*, ou *champ de Rigos*, selon que l'on considère le premier terme comme étant le substantif commun gaulois *rix*, *rigos*, correspondant au latin *rex*, *regis*, ou comme étant un nom propre d'homme.

Le premier terme *ri-* de ce composé s'est réduit à *reo*. Cela n'a rien qui doive nous étonner, car on connaît un exemple authentique d'une telle transformation, celui de *civitas Rigomagensium* qui existait au département actuel des Alpes-Maritimes, et qui avait laissé son nom à une vallée dite *vallis reumagensis* au temps de Louis-le-Pieux. Ici donc *ri-* est devenu *reu-* ; or *reo-* et *reu-* sont équivalents, puisqu'au moyen-âge *o* et *u* se prennent constamment l'un pour l'autre.

Toutefois M. Longnon fait remarquer que *Reomaus* se trouvant dans un texte du <sup>vi</sup><sup>e</sup> s., il y a lieu de le distinguer du *Ricomagus* ou *Rigomagus* qui existe sous ces deux formes, dans Grégoire de Tours lui-même, pour désigner Riom (Puy-de-Dôme). La consonne intervocale tombée serait différente, serait par exemple une dentale ; sa

chute aurait été plus précoce, et on s'expliquerait ainsi que dès le vi<sup>e</sup> s. on soit déjà en présence d'une forme basse *Reo-*, alors que pour Riom les formes contemporaines gardent encore intact ou à peu près intact le thème primitif, *Rigo-* ou *Rico-*.

Le second terme *maus* du vocable *Reomaus* est fort intéressant, car on n'a que de très rares exemples du premier stade de la contraction de *magus*, correspondant à la chute de la gutturale intervocale seulement. Holder, dans son *Trésor de la Langue cellique*, n'en cite que trois exemples connus. *Mantalomaus*, *Latiomaus*, *Reomaus* ; et comme le premier est noté d'autre part *Mantalomagus*, le passage de *magus* à *maus* ne peut laisser place à aucun doute. La forme *reomacensem* de la Chronique de Saint-Bénigne garde d'ailleurs une trace non équivoque du *g* de *magus*.

Le vocable latin *Reomaus* n'a jamais été francisé dans la langue populaire ; il avait disparu, remplacé par la forme latine de Moutier-Saint Jean, avant que le latin populaire fût devenu la langue romane. Mais le mot *Reomaus* n'ayant pas cessé d'être employé, dans les documents écrits en latin, pour désigner l'abbaye, les clercs ou les savants imaginèrent, à une époque plus récente, de traduire ce vocable en français par le mot « Réome ». C'est là, à n'en pas douter, une forme savante ; elle n'est nullement le produit de l'évolution phonétique régulière de *Reomaus* évolution qui l'eût amené à la forme Réon ou Rion.

C'est ce vocable de forme savante Réome que la Révolution reprit lorsqu'elle voulut faire disparaître le nom de Moutier-Saint-Jean. Au xix<sup>e</sup> s., Réome a continué à figurer, mais facultativement, comme complément déterminatif dans le vocable de la commune d'**Athie-sous-Réome**, écrit tel par M. Joseph Garnier en 1869, mais devenu maintenant Athie-sous-Moutier.

HOMONYMES. — Réome n'a pas d'homonyme, littéralement parlant, puisque c'est une forme savante. Mais si l'on admet le thème *Rigomagus*, la ville de Riom (pron. Rion) (Puy-de-Dôme), laquelle est un ancien *Rigomagus* authentique, est en quelque sorte un homonyme. Il en est peut-être de même pour quelques-unes des localités suivantes : Riom (Cantal), Rion (Ain, Landes, Saône-et-Loire, Yonne).

**Bâlon**, com. de Gerland, c. de Nuits.

Nous ne connaissons aucune forme ancienne de ce vocable. Mais l'accent circonflexe et la nasale finale le rapprochent nettement de Baulon (Allier) pour lequel on a au xiii<sup>e</sup> s. *Baalom* (Cartul. de l'église d'Autun, I, p. 298) ; Baulon pouvant être rattaché à un primitif en *-omagus*, il nous paraît indiqué d'y rattacher aussi Bâlon. On pour-

rait songer à y voir quelque antique *Balomagus*, par analogie avec *Balodurum* devenu Balleure (S.-et-L.)

HOMONYMES. — Baulon (Allier, Ille-et-Vilaine), Baalon (Meuse), Baalons (Ardennes).

### § V. — NANTUS

Le mot *nant* est considéré comme étant d'origine celtique. Latinisé *nantus* ou *nantum*, il devait être en langue gauloise *nantos*. On lui attribue le sens de « vallée » ; c'est la signification qu'en donne le *Glossaire gaulois* d'Endlicher, qui traduit *nantos* par le latin *valle* (cas oblique), et *trinantos* par *tres valles*.

Dans le seul dialecte celtique où d'après Holder, *nant* ait subsisté, le kymrique, ce mot a bien le sens de « vallée », mais aussi celui de « ruisseau ». Ce sens de ruisseau est le seul que ce terme possède dans le parler local de la Savoie, où le mot *nant* existe encore, couramment usité aujourd'hui pour désigner ces ruisseaux à eaux rapides qui occupent le fond de vallées encaissées, et qui, à sec l'été, deviennent torrentueux lors de la fonte des neiges. On dit en Savoie : le « nant du mont », le « nant de Lignièrès », comme nous dirions en Bourgogne le « rû du mont », le « rû de Lignièrès. »

Il est fort probable que le gaulois *nantos* a eu tout d'abord le sens de ruisseau, et que plus tard il prit par extension celui de vallée, en raison du lien qui unit la vallée au ruisseau qui en sillonne le fond. D'ailleurs ce procédé de rhétorique qui consiste à étendre au tout ou au contenant le sens d'abord réservé à la partie ou au contenu est bien connu et d'une application assez fréquente.

Quoi qu'il en soit, nous prendrons le mot *nant* comme synonyme de *vallée*. La synonymie est-elle absolument exacte ? et *nant* avait-il une acception aussi large que celle que nous accordons au mot *vallée* ? C'est une question sur laquelle il n'est guère possible de se prononcer aujourd'hui. Toutefois lorsqu'on réfléchit que nous avons encore actuellement dans la région bourguignonne et les régions avoisinantes trois termes, *nant*, *braux*, *combe*, qui nous ont été légués par les populations antérieures romaines, et auxquels nous attribuons également et indifféremment la signification de « vallée », on est conduit, selon nous, à chercher la raison de cette riche synonymie, peu compatible avec l'état encore assez primitif de ces langues antiques, dans l'une des deux explications suivantes :

Ou bien ces mots n'ont pas leur origine dans une seule et même langue, leur paternité remonte au moins à deux peuples, par exemple les Ligures et les Gaulois ;

Ou bien ils ont réellement leur source dans une seule langue, la

celtique par exemple, mais ils n'étaient pas complètement synonymes, ils exprimaient des nuances variées du sens que nous rendons en français par le mot « vallée », lequel englobe indistinctement ces nuances. De cette deuxième hypothèse il résulterait que la langue de nos pères d'il y a vingt ou vingt-cinq siècles aurait été plus riche que ne l'est la nôtre, au moins en ce qui concerne les moyens de rendre l'idée de vallée.

Sans vouloir trancher le débat, ce que nous croyons pouvoir dire, d'après l'application faite en Savoie du mot *nant*, et d'après l'examen du relief du sol dans les localités de la Côte-d'Or dont le vocable nous offre le mot (employé seul ou en composition), c'est que ce terme *nant* paraît s'adapter à ces petites vallées profondes et resserrées, assez habituellement peu longues, qui entrecourent en rangs pressés les plateaux des régions montagneuses.

Le mot *nant* est resté comme nom de lieu habité en France, soit employé seul, soit en composition. La majorité de ces vocables appartient au bassin du Rhône; une partie des autres se rencontre dans les départements voisins ou presque voisins de l'arête montagneuse qui limite ce bassin à l'ouest: Aveyron, Puy-de-Dôme, Haute-Loire, Loire, Nièvre, Yonne, Haute-Marne. Quelques-uns enfin sont épars dans l'Indre, l'Orne, l'Aisne, la Somme, et même en Belgique, où il faut citer Dinant.

Dans la Côte-d'Or, nous avons une commune dont le nom est le mot *nant*, employé isolément, c'est Nan-sous-Thil, et cinq communes dont le vocable composé contient *nant* comme second terme; ce sont: Arcenant, Echarnant, Grenant, Pernand, Ternant.

Ajoutons-y les vocables Nantoux, nom d'une commune, et Nanteux, écart de la com. de Maligny, c. d'Arnay; ce sont des noms apparentés aux précédents; ils seront étudiés ultérieurement.

En outre, le mot *nant* figure aussi dans le nom d'un ruisseau, affluent de l'Armançon, le rû de **Cernant**, né sur le finage de Vic-de-Chassenay, c. de Semur; et dans le nom de la ferme de **Bornant**, com. de Quincy-le-Vicomte, c. de Montbard.

Ajoutons encore une réflexion à propos du premier terme combiné à *nant* dans les composés. Ce premier terme n'a nulle part (en laissant de côté bien entendu les vocables modernes de la Savoie) une physionomie latine; c'est du moins l'impression qui ressort pour nous de l'examen des noms en *-nant* de la Côte-d'Or, et de ceux que nous avons relevés au Dictionnaire des Postes pour les autres départements et que nous croyons pouvoir rattacher à *nant*. Voici ces noms, et la liste en est certainement incomplète: Bornant (Savoie); — Cernant (Indre); — Cernans (Jura); — Cornant (Ain,



Yonne) ; — Dornand (Saône et-Loire) ; — Dornant (Nièvre) ; — Lournant (Saône-et-Loire) ; — Marnand (Rhône, Saône-et-Loire) ; — Marnans, (Isère) ; — Marnant (Saône-et-Loire) ; — Mornand (Loire) ; — Mornans (Drôme) ; — Sonnant (Isère) ; — Tornant (Savoie) ; — Ver-nant (Ain).

Donc le premier terme, qui n'est pas latin, doit être considéré d'une façon générale comme étant celtique, de même que son associé *nant*. Il en résulte pour ces vocables une origine gauloise pure ; on peut donc les envisager comme ayant été créés à l'époque gauloise, et vraisemblablement aussi les lieux habités qui les portent ont été fondés antérieurement à la période romaine ; toutefois cette dernière proposition est moins sûre, le village ayant pu être établi, à une époque plus tardive, dans un lieu-dit en *-nant* dont il aurait pris le nom.

Cela posé, pouvons-nous interpréter le premier élément des mots dont le second est *nant* ? Non, le sens de ces mots celtiques nous échappe ; il ne nous est connu pour aucun des cinq vocables de la Côte-d'Or que nous aurons à examiner. Cons'tons toutefois que le premier terme combiné à *nant* est toujours très simple et presque toujours monosyllabique ; nous avons donc là des racines élémentaires, sur lesquelles on arriverait peut-être à jeter quelque jour en recourant aux sources celtiques. D'autre part si nous voulons réunir quelques données sur les idées qui ont guidé nos ancêtres gaulois dans la formation de ces mots, il faut peut-être prendre en considération le mode de composition des vocables modernes savoyards qui nous offrent le mot *nant*. Car, en cette matière, l'esprit humain a sensiblement opéré de même jusqu'à présent, et les hommes d'il y a deux mille ans ont, dans la genèse des noms de lieux, obéi à peu près aux mêmes préoccupations, aux mêmes sentiments que les hommes de nos jours. Quand donc nous voyons en Savoie le mot *nant* uni à un nom d'homme, comme dans *le Nant-Richard*, ou à un adjectif qualificatif, comme dans *le Nantsec*, nous pouvons nous dire avec une assez grande probabilité, que les Gaulois ont employé les mêmes procédés, et que sous ce premier terme dont nous cherchons en vain le sens se cachent vraisemblablement tantôt des noms d'hommes gaulois, tantôt des adjectifs celtiques. Si en outre nous examinons, dans le même ordre d'idées, comment a été traité le mot *val*, *vallée*, équivalent du *nant* gaulois, nous constatons également qu'il a été associé à des noms d'homme et à des adjectifs qualificatifs, et de plus qu'il l'a été à des noms d'arbre (chêne, saule, verne) et à des noms de ruisseau, le nom même du ruisseau coulant dans le vallon. Nous sommes donc amenés à classer sous quatre chefs

principaux les combinaisons auxquelles a dû se plier le mot *nant* :

1° Avec un nom d'homme, combinaison qui aurait été la plus fréquente, si nous en jugeons d'après ce qui s'est passé pour le mot *val*, et aussi, jusqu'à un certain point, pour *nant* en Savoie à une époque récente :

2° Avec un adjectif qualificatif, tel que : clair, grand, petit, froid, chaud.

3° Avec le nom d'une essence végétale, dominante dans le vallon ou seulement sur les bords du ruisseau du fond.

4° Avec le nom du ruisseau lui-même.

### **NAN-SOUS-THIL, c. de Précy.**

FORMES ANCIENNES : *Nam Suptilio* (pour *sub Tilio*) (1253, Cart. de l'Eglise d'Autun, p. 177). — *Nantum sub Tilio* (1328, Chambre des Comptes, B, 200). — *Nam subtus Thillium* (xiv<sup>e</sup> s., pouillé du Cart. de l'Évêché d'Autun, p. 281).

**Pâtis de Nant**, h. n., com. de Lucenay-le-Duc, c. de Montbard.

FORME ANCIENNE : *Pasquis de Nantz* (1666, Déclaration des Communautés).

Ces deux vocables *Nan* et *Nant* représentent, employé isolément, le mot gaulois *nantos*, latinisé *nantus*, et ayant le nom de « vallée ». La situation de ces deux localités n'est pas en désaccord avec cette étymologie.

REMARQUE. — Il est curieux de rappeler que le vocable *Nan-sous-Thil* a pu revêtir la graphie *Nansouty*, conservée jusqu'à nos jours dans un nom de famille. D'ailleurs Courtépée écrit « *Nan-sous-Thil* ou *Nansouty* » en tête de l'article consacré à ce village. L'hôtel construit au xviii<sup>e</sup> s. à Dijon, rue Vannerie n° 39, est appelé hôtel de *Nansoutil*. Ces formes proviennent sans doute de ce que, dans la région, on énonce toujours le nom du village d'un seul bloc, comme s'il s'agissait d'un mot simple ; on ne dit jamais « *Nan* » tout court. L'on sait, d'autre part, qu'avant le xvi<sup>e</sup> siècle l'orthographe en France n'était pas fixée ; c'était d'ailleurs si bien l'habitude de considérer comme simples ces vocables composés quand ils étaient paucisyllabiques, que Courtépée écrit encore « *Issurtille* » le nom de la commune d'Is-sur-Tille.

Remarquons que *Nan* a perdu le *t* final qui fait partie intégrante du radical de l'ancien thème, ce qui s'explique facilement puisque ce *t* est muet.

HOMONYMES. — Le mot *Nant* revêt en France des graphies variées, comme le montre la liste suivante des homonymes probables : *Nant* (Ain, Aveyron, Haute-Loire) ; *Nans* (Alpes-Maritimes, Var, Bouches-

du-Rhône, Jura, Doubs); — Les Nans (Jura); — Namps (Somme).

Enfin, en Savoie et Haute-Savoie, le vocable est répandu à de nombreux exemplaires, sous les formes : *le Nant*, *les Nants*, *le Nand*, *les Nands*, *le Nand-Pollet*, *le Nand-Richard*, *le Nand-Robert*, *le Nantsec*, *le Nandrion*. C'est là qu'il offre son plus haut degré d'épanouissement, dans cette contrée rapprochée du pays qui, situé à l'extrémité orientale du lac Léman, était au temps de César occupé par les *Nantuates*, peuple dont le nom est évidemment formé sur le radical *nant*.

#### **ARCENANT, c. de Nuits.**

FORMES ANCIENNES : *Arcegnanum* (870, Histoire de Saint-Martin d'Autun, II, 10). — *Arcenans* (xiv<sup>e</sup> s. pouillé du Cart. de l'Evêché d'Autun, p. 378.)

A n'envisager que cette forme, et elle mérite considération en raison de son ancienneté, on devrait rattacher le vocable *Arcenant* à un thème primitif *Arsenianus*, formé du gentilice *Arsenius*, développé au moyen du suffixe latin *-anus*. On sait combien était fréquent dans l'Italie romaine l'emploi de ce suffixe pour créer des noms de lieux habités au moyen des noms propres de personnes. Il le fut également, de ce côté-ci des Alpes, dans la Province romaine et dans la Novempopulanie, qui furent plus tôt et plus complètement romanisées que le reste de la Gaule. Mais l'usage de ce suffixe dans la Transalpine resta presque localisé à ces provinces méridionales; plus au nord il fut remplacé par le suffixe gaulois *acos*, latinisé *acus*, si bien que les vocables ayant eu un thème primitif en *-anus* se raréfient à mesure qu'on s'élève vers le nord dans le bassin du Rhône, où ils ne dépassent pas le département de l'Ain, s'y montrant même déjà très rares.

En outre, dans la partie septentrionale de son aire de distribution géographique (Isère, Rhône, Ain), le suffixe *-anus* toujours précédé de l'*i* (*i-anus*) a donné une finale *-i-ins* qui, dans la suite, s'est réduite à *-in* ou *-ins*. Ex. : Poncin (Ain), Valencin, Tullins (Isère). La forme *-ian* ne s'observe pas.

A ce fait, qui est la règle, de l'absence de vocables topographiques en *-anus* dans la moitié septentrionale de la Gaule, il y a pourtant une exception remarquable : c'est celle de *Aureliani*, la ville d'Orléans, qui après avoir été entre temps *Orliens*, a bien conservé la finale primitive *-ian* sous la variante *-éans*.

*Arcenant*, *Arsenianus*, serait-il une exception de même ordre ? M. Longnon, respectant la forme *Arcegnanus* de 870, a tendance à le croire, et préfère s'en tenir au thème *Arsenianus*. Toutefois, cer-

taines circonstances plaident contre *Arsenianus*. C'est d'abord le caractère tout exceptionnel d'un nom de lieu en *-anus* dans la Côte-d'Or ; c'est ensuite ce fait que si nous avons une forme fort ancienne en *-anus*, nous n'en avons qu'une, par conséquent la possibilité de contrôle nous fait défaut, ce qui autorise le doute. D'autre part, la situation du village dans une gorge qui forme le sommet d'une vallée s'accorde suffisamment avec l'idée qu'évoque le mot *nant*, d'autant plus qu'Arcenant se trouve là au voisinage d'Echarnant, Grenant, Pernand, Ternant, Nanteux, Nantoux, qui sont tous vocables de même famille, et semblent caractériser une région naturelle de la Côte-d'Or que nous appellerions volontiers la région des nants. Dans cette manière d'envisager Arcenant, comme un vocable composé dont le second terme est *nant*, quel sens pourrait-on lui attribuer ? Il faut, selon nous, se dispenser de songer, comme premier terme, au mot latin *arx*, *arcis*, d'abord parce que la traduction serait alors *la vallée du faite, du sommet*, ce qui est peu satisfaisant pour l'esprit ; ensuite, parce que le mot *nant* ne paraît pas, comme nous l'avons déjà fait remarquer, avoir été associé à des mots latins pour former des vocables composés. Cette solution rejetée, nous n'en avons pas d'autre à présenter que la suivante, en faveur de laquelle nous n'avons d'ailleurs aucun argument probant à apporter. Il existe au territoire de Bure-les-Templiers un lieu-dit appelé le *Val d'Arce* ; à première vue, cette appellation paraît bien l'analogue de *Arcenant*. Ce *Val d'Arce* doit son dénominateur au ruisseau qui le parcourt, l'*Arce*, qu'on trouve latinisé *Arsia*. L'*Arce* est aussi le nom d'un affluent de la Seine dans le département de l'Aube (*Archia*, *Arcia* en 1147, *Artia* en 1263, *Arsia* en 1610). Bref, nous serions assez disposés à croire qu'*Arce* fut le premier nom du ruisseau qui descend d'Arcenant et qu'on appelle aujourd'hui le *Raccordon*.

#### **ECHARNANT (MONTCEAU-ET-), c. de Bligny-s.-O.**

FORMES ANCIENNES : *Escareta* (878, Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, 10). — *Escharnant* (1204, Titres de la Commanderie de Beaune et 1290, Cartul. de l'Evêché d'Autun, p. 327). — *Charnant* (1253, Cartul. de l'Eglise d'Autun, I, p. 183).

La forme de 878, *Escareta*, attribuée par M. J. Garnier au village qui nous occupe, est à rejeter, car elle n'a pu dans la suite devenir Echarnant.

Nous voyons dans ce nom le mot *nantos* associé à un premier terme sur lequel on ne peut guère faire que des hypothèses. Le radical *Echar-*, antérieurement *Eschar-*, et sans doute à l'origine

*Scar-*, semble bien être le même que celui qu'on retrouve dans la forme ancienne d'Echevronne, *Scrabona* pour *Scarbona*. Dans l'un et l'autre vocable, le radical *Scar-* est sans doute pour un mot *Scara* dont nous ignorons totalement le sens, mais qui a dû appartenir à la langue celtique.

Il sera parlé plus en détail de ce radical à l'occasion du vocable Echevronne (voy. plus loin).

**GRENAND**, c. de Sombornon ; écrit **GRENANT** par M. J. Garnier dans sa *Nomenclature historique*.

FORMES ANCIENNES : *Granant* (1205, Titres de la Commanderie de Beaune ; 1225, Archives de la Bussière).

On trouve la mention *graunanto vico* sur des tiers de sou d'or, on croit devoir la rapporter à une des localités du nom de Grenand ou Grenant.

**Grenant**, écart, com. de Cressey-s.-Tille, c. d'Is-s.-Tille.

Nous ne savons rien du terme associé à *nant* dans ces deux vocables ; la forme la plus ancienne nous le donne sous la graphie *grau* ; nous ne connaissons pas d'autre nom de lieu qui le présente ; il est très probablement gaulois.

HOMONYMES. — Grenant (Haute-Marne, Nièvre).

**PERNAND**, c. de Beaune,

FORME ANCIENNE : *Perhant* (1154, Titres de l'abbaye de Maizières).

Comme dans Grenand, la finale *nant*, vallée, est associée à un premier terme dont le sens et la forme même nous sont inconnus. M. Longnon pense à une combinaison telle que *Parronantos* par analogie avec *Parrodunum*, localité mentionnée par Ptolémée.

HOMONYMES. — Pernant (Aisne, Orne).

**TERNANT**, c. de Gevrey.

FORME ANCIENNE : *Tarnantum* (1023, Histoire de la maison de Vergy, Preuves, p. 64).

*Nantos* nous apparaît ici combiné à un premier terme *tar*. C'est apparemment lui qui se retrouve dans un certain nombre de vocables géographiques antéromains, dont nous empruntons la liste à M. d'Arbois de Jubainville (1) :

*Tara*, orthographié *Thara* à l'époque carolingienne, nom ancien

(1) *Les premiers habitants de l'Europe*, II, p. 151.

d'une rivière qui est aujourd'hui le Thérain, affluent de l'Oise, passant à Beauvais ;

*Tarus*, cours d'eau qui est aujourd'hui le Taro, affluent de droite du Pô, en Italie ;

*Taravus*, rivière qui est le Taravo, en Corse ;

*Tarantasia*, aujourd'hui Moutiers-Tarentaise (Savoie) ;

*Tarusco*, *onis*, forme ancienne de Tarascon (Bouches-du-Rhône, Ariège) ;

*Tarodunum*, localité citée par Ptolémée, et qui est aujourd'hui Zarten (duché de Bade). Un *Tarodunum* devait être aussi le chef-lieu du *pagus tardunensis*, devenu le Tardenois, pays du département de l'Aisne ;

*Brogitaros*, *Dejitaros*, noms d'hommes galates, où *tar* figure comme second terme.

Nous pouvons proposer pour Ternant le thème primitif *Taronantos*, dont la première partie serait le nom d'homme gaulois *Taros*, comme on le suppose dans *Tarodunum*. Ce thème nous paraît plus probable que celui qui verrait dans la première partie du mot *Tarnantum* un nom de cours d'eau *Taros* ou *Tara*, homonyme de l'un de ceux que nous avons cités plus haut, et qui aurait été autrefois le vocable supposé du ruisseau de la vallée de Ternant.

Le nom de Ternant est encore représenté au département de la Côte-d'Or dans le vocable de la commune de **LA MOTTE-TERNANT**, c. de Saulieu, sur lequel nous reviendrons dans la suite. — Le vocable *la Motte* étant de création médiévale (à partir du <sup>x</sup><sup>e</sup> s.), il est évident que le nom de Ternant existait antérieurement, sur cet emplacement ou à son voisinage, pour désigner une agglomération ou tout au moins un lieu-dit.

HOMONYMES. — Ternand (Rhône), Ternant (Ain, Charente-Inférieure, Nièvre, Orne, Puy-de-Dôme). Il convient de citer ici le nom de lieu Ternanteuil (Deux-Sèvres), apparenté à Ternant.

## § VI. — LANUM

**MALAIN**, c. de Sombernon.

FORMES ANCIENNES : *Mediolanum* (1075, Histoire de Vergy, Preuves, p. 80). — *Meilanum* (1131, Gallia Christ., IV, pr. col. p. 89). — *Maaulain* (1272, Cartul. de l'Evêché d'Autun, p. 19.)

Le nom de *Mediolanum* était très répandu en Gaule. La ville actuelle de Milan (Italie) fut un *Mediolanum* fondé par les Gaulois ; il y en avait cinq dans la Gaule transalpine, un en Germanie, un dans l'île de Bretagne.

Les noms actuels de localités qui en dérivent appartiennent à deux séries :

1° L'une dérivant de la graphie *Mediolanium*, qu'on trouve désignant Milan sur les monuments épigraphiques, et qui est en outre adoptée par les auteurs grecs, Strabon, Ptolémée, qui parlent de cette ville.

2° L'autre dérivant de *Mediolanum*, qui est la forme fournie pour Milan par les auteurs latins.

Chacun de ces deux types a donné lieu à une série de dérivés qu'on distingue par ce fait que les dérivés de *Mediolanium* offrent la mouillure de l'l, par suite de l'i de la finale *ium*, qui a passé dans la syllabe accentuée (-*lianum*). Cette mouillure se traduit graphiquement dans la France méridionale par le groupe *lh* et dans la France du Nord par *ll* précédé de *i* (ex. : Château-Meillant, Cher) ou suivi de *i* (Melliens, Somme), ou à la fois précédé et suivi de *i* (Montmeillien, Côte-d'Or), ou enfin par un seul *l* suivi de *i* (Moliens, Oise).

Dans la seconde série se rangent des vocables où la mouillure de l'l n'existe pas. Ex : Mâlain (Côte-d'Or) ; Meulin (Saône-et-Loire) autrefois *vicaria Mediolanensis* (époque carolingienne) ; Mioland (Saône-et-Loire), Moëlain (Haute-Marne) ancien *Mediolanum castrum* (1163), etc.

Quel sens attribuer à ce vocable *Mediolanum* ? Henri Martin le traduisait par « terre sainte du milieu », *lanum* ou *lanium* étant un mot celtique rappelant le mot germanique *land*, terre (avec le sens particulier de *lann*, sanctuaire, en breton), et *medio*, également terme celtique, équivalant au mot latin *medium*, milieu. Il attribuait un *Mediolanum* central à chaque nation celtique.

Cette hypothèse a été combattue par M. Longnon (*in Revue celtique*, VIII), qui remarque que les Eduens auraient eu dans ce cas trois de ces « terre sainte du milieu », ce qui est topographiquement inadmissible, et que d'autre part ces *Mediolanum* sont parfois aux confins des anciennes cités gauloises.

Holder rapporte une autre interprétation du mot *lanum* : ce serait la forme neutre d'un adjectif celtique offrant le même sens que le latin *planus*, plan. Cette manière de voir s'accorde bien avec la situation topographique du village de Mâlain, qui est bâti sur une large plaine située à mi-hauteur entre le fond de la vallée de l'Ouche et le plateau de Langres.

Le sens du vocable est donc encore incertain, mais sa celticité ne fait au contraire aucun doute.

**Montmeillien** ou **Montmillien**, com. de La-Roche-en-Brenil, c. de Saulieu.

FORME ANCIENNE : *Montmelien* (1377, Rôle des feux de l'Auxois).  
Ce vocable se rapporte à un *mons mediolanum* ancien (Voy. plus haut MALAIN).

### § VII. — LOCUS

**SAULIEU**, ch. 1. de canton, arr. de Semur.

FORMES ANCIENNES : *Sidolocum* (Itinéraire d'Antonin). — *Sidotocum* (Table de Peutinger). — *Sedelaucum* (dans Ammien Marcellin). — *Sidilocum* (Saint Loup de Ferrières). — *Sedelocus* (723, dom Plancher, I, pr., p. 1). — *Sidilocum* (Chron. de St-Bénigne). — A partir du VIII<sup>e</sup> s. c'est la forme *Sedelocus* ou *Sedelocum* qui est adoptée.

Selon M. d'Arbois de Jubainville, le mot qui est entré en combinaison dans le vocable ancien de Saulieu sous la forme latine *locus* serait un mot gaulois *locos* ayant même sens que le latin *locus*, lieu.

La première partie du nom composé dériverait d'un nom d'homme, *Sedios* : Saulieu voudrait dire « le lieu de séjour de *Sedios* ». Le composé *Sedegenos* ou *Sediogenos* est un nom d'homme gaulois qui, dans l'hypothèse de M. d'Arbois de Jubainville, aurait le sens de « fils de *Sedios* ». Or ce nom d'homme est le thème primitif du nom ancien d'une localité, la Touche, com. de Cherve (Vienne), qu'on trouve latinisé à l'époque carolingienne *Sedegenacus* (929) ou *Sedegenagus* (893). Ces deux étymologies s'appuient l'une l'autre dans une certaine mesure.

### § VIII. — BONA

*Bona* semble avoir été un substantif commun anté-romain, dont la signification ne nous a pas été conservée, bien qu'il fût encore en usage à l'époque romaine comme *durum* et *magus*. Certains savants, d'Arbois de Jubainville, Ernault, Stokes ont voulu lui attribuer comme source un mot celtique supposé, *baunos*, qui aurait eu la même racine que les mots allemands *bauen*, construire, *bau*, construction, et qui aurait été proprement un participe passé signifiant « chose construite », puis « bâtiment, maison, demeure ». Ils sont arrivés à cette opinion par la comparaison avec certains termes plus ou moins approchants empruntés à quelques langues indo-européennes, savoir : en irlandais, *both* ou *buta*, qui signifie « hutte » ; en vieil haut-allemand *bûau*, en gothique *bauan*, en vieil indou *blavana*, qui veulent dire « demeure » (1). Disons que cette tentative d'in-

(1) M. d'Arbois de Jubainville étend encore ce sens de *bona* (maison, demeure) jusqu'à celui de lieu habité, car il écrit que « le mot *bona* signifiait probablement ville ». (*Recherches sur l'origine de la propriété foncière*, p. 584).



interprétation du mot *bona* ne séduit point M. Longnon, qui lui reproche notamment de ne pas tenir compte de la dissemblance existant entre une racine *bau* par *au*, et le mot *bona* où l'*o* existe dès l'antiquité, et par conséquent peut être considéré comme primitif. Il vaut mieux avouer, selon lui, qu'on ne sait rien du sens qu'exprimait *bona*.

On ne connaît que quelques noms de lieux en *-bona*, transmis par les textes de l'antiquité. Les deux plus classiques sont :

1° *Augustobona*, ville fondée au premier siècle de la domination romaine et qui fut la capitale du peuple des *Tricasses*. Au III<sup>e</sup> siècle, cette ville perdit ce nom pour prendre celui même de son peuple, *Tricasses* ; c'est aujourd'hui Troyes (Aube).

2° *Juliobona*, fondée aussi au 1<sup>er</sup> siècle, au pays des *Caletes* (maintenant pays de Caux). C'est aujourd'hui Lillebonne (Seine-Inférieure).

Les noms de quatre autres vocables anciens en *-bona* nous sont parvenus. Ce sont : *Arrabona*, *Colobona*, *Equabona*, *Vindobona* ; cette dernière ville était située près de l'emplacement, sinon sur l'emplacement même, de Vienne, capitale de l'Autriche.

Il en a certainement existé d'autres à travers les pays celtiques ; les uns ont disparu à jamais, les autres pourront être retrouvés dans de modestes localités, à mesure qu'on étudiera plus complètement les noms de lieux anciens et modernes. Nous en avons un exemple dans Serbonnes (Yonne), ancien *Silbona*, que M. Longnon croit pouvoir rattacher à cette série.

Il nous semble, en outre, que c'est le cas pour Echevronne.

#### **ECHEVRONNE, c. de Nuits.**

FORMES ANCIENNES : *Scrabona* (878, Hist. de Saint-Martin d'Autun, II). — *Eschevrone* (1281, Pérard, p. 475).

Par sa forme la plus anciennement connue, Echevronne semble se rattacher à la série des noms de localités d'origine celtique composés de deux termes dont le second est *bona*.

Dans ce composé *Scrabona*, quel peut être le premier terme ? Il nous paraît être un mot tel que *Scara*.

Ce mot *Scara* appartient en effet au domaine des langues indo-européennes. Il a été employé par Ammien Marcellin, avec une acception particulière, comme synonyme de *turma*, compagnie de cavalerie. On le retrouve encore aujourd'hui entrant en composition dans quelques mots italiens : *scaramuccia*, escarmouche, *Scaramella*, nom d'homme. Enfin, fait plus important au point de vue qui nous occupe, c'est ce même mot qui paraît constituer la première partie du nom d'Echarnant, comme nous l'avons expliqué précédemment.

Pas plus que pour *bona*, nous ne savons d'ailleurs quel sens attribuer à *Scara* (1).

Le thème hypothétique *Scarabona* aurait donné d'abord *Scarbona* par chute du deuxième *a*, bref et atone, qui devait tomber en sa qualité de prétonique, le premier *a*, bref aussi mais marqué de l'accent second, devant au contraire persister. *Scarbona* se serait transformé en *Scrabona* par une simple métathèse de l'*r*, phénomène des plus fréquents dans l'onomastique du moyen-âge, et nous arriverions ainsi à la forme de 878 qu'on relève dans l'Histoire de Saint-Martin d'Autun.

Comment Echevronne est-il sorti de *Scrabona*? Ce thème donnait d'abord (au moins théoriquement) en français la forme *Escravone* :

1° Par prosthèse d'un *e* initial, phénomène qui s'observe toutes les fois qu'un mot latin commençant par *s* suivi de *c*, *p*, *t*, *m* passe en français (exemples : *scribere*, *sperare*, *stabula*, *smaragdum* devenus écrire, espérer, étable, émeraude ;

2° Par substitution de *v* à *b*, la substitution étant très-fréquente et réciproque entre ces deux labiales lorsqu'elles précèdent une voyelle, comme cela se voit dans *habere*, *probare*, *roborem* qui ont donné « avoir, prouver, rouvre ». Puis, la consonnance de ce mot ayant paru sans doute peu euphonique, il se fit une nouvelle métathèse de l'*r*, différente de celle qui avait déjà transformé *Scarbona* en *Scrabona*, et grâce à laquelle l'*r* fut reportée de la deuxième syllabe dans la troisième. Cela donnait *Escravone* ; mais en même temps le *c* se trouvant en contact avec *a* fut destiné à chuintier et l'*a* devenant normalement *e* on eut *Eschevrone*, comme nous le voyons en 1231 ; il ne restait plus qu'à réaliser le redoublement de l'*n* et la suppression de l'*s* pour avoir la forme actuelle. C'est la métathèse de l'*r* qui a imprimé à Echevronne une physionomie au premier abord peu compatible avec un primitif *Scrabona* ; sans cette métathèse, le dérivé eût été *Ecrevonne*, beaucoup plus normal. Et le changement de l'*a* libre en *e* ayant eu lieu vers le ix<sup>e</sup> siècle dans notre langue, il faut que la métathèse de l'*r* fût alors déjà effectuée, sans quoi *c* se serait trouvé devant *e* et n'aurait pas chuinté.

Dans la contrée d'Echevronne, ce village est appelé en patois « Echavarne » ; le parler local en est donc resté au point où la métathèse de l'*r* était chose faite, sans que le fût le changement de *a* en *e* ; on voit de plus que dans sa métathèse l'*r* est ici repoussé plus loin que dans la forme française. Il est curieux d'observer chez un même vocable, dans la suite des temps, deux et peut-être jusqu'à trois métathèses différentes de l'*r* étymologique : 1° dans *Scarbona* devenant *Scrabona* (métathèse probable mais hypothétique) ; 2° dans *Scrabona* devenant quelque chose comme *Escravone*, puis *Eschevrone* 3° enfin dans la formation du patois *Echavarne*.

## § IX. — SUFFIXE *AVUS*

Le suffixe latin *avus* (ava au féminin), que l'on rencontre fréquemment dans l'onomastique de l'antiquité, et à travers l'Europe actuelle comme finale de noms géographiques (noms de cours d'eau, de

(1) Dans le Lyonnais, on trouve *Scarabeus*, *Scaravacas*, *Scaravagius*, *Scaraveus*, comme formes anciennes d'un nom de ruisseau ; elles sont devenues en français *Escharavay*, d'où est sorti le nom propre *Chavaray* (par aphérèse, comme dans *Escharnant* devenant *Charnant*).

peuples, de lieux habités) appartenait incontestablement à la langue celtique sous la forme *avos*. C'est ce suffixe qui termine le nom de divers peuples de la Gaule, tels que les Andécaves (*Andecavi*), les Ségusiaves (*Segusiavi*), les Vellaves (*Vellavi* ou *Vellavi*) ; il terminait également certains noms d'homme, tel le nom *Iccavos*, gravé sur une inscription en langue gauloise découverte à Auxey (Côte-d'Or) et où nous surprenons le suffixe *avos* dans sa pureté primitive.

D'autre part, ce suffixe paraît avoir quelque peu retenti en Germanie ; nous le rencontrons en effet dans le nom des Bataves (*Batavi*) qui étaient vraisemblablement germains, et dans celui des Chamaves (*Chamavi*) qui l'étaient sûrement.

Enfin M. d'Arbois de Jubainville, constatant en Corse (où les Gaulois sont censés n'avoir pas pénétré) deux vocables suffixés en *-arus*, à savoir celui d'un cours d'eau, *Taravo*, et celui d'une localité, *Zicavo*, et trouvant en Ligurie le vocable *Varavo*, pense que le suffixe *avos* était également employé par les Ligures. Si la chose a eu lieu effectivement, nous remarquerons cependant que ce suffixe n'a laissé, dans l'ancien domaine vraiment ligure, que bien peu de traces, comparativement au suffixe bien ligure *ascos* ou *uscos* ; et nous en concluons que si le suffixe *avos* a existé dans plusieurs langues indo-européennes, il a eu son plein épanouissement chez les Gaulois.

Sa trace peut être retrouvée dans un certain nombre de vocables de la toponomastique française, où il est combiné à des noms d'hommes ; et comme ces noms d'hommes apparaissent dans la plupart des cas comme gaulois, il y a tout lieu de croire que lesdits vocables sont antérieurs à la période romaine (1).

(1) Notons toutefois qu'il est quelques noms de localité suffixés en *avus* qui ne sont pas antérieurs à la période romaine. Le fait ne semble pas douteux pour *Ameliavus* qui est au <sup>x</sup><sup>e</sup> s. la forme latine de Milbau (Aveyron) ; on a là vraisemblablement un dérivé du bas-latin *Amelius* représentant le gentilice classique *Æmilius* (d'Arbois de Jubainville). Cela nous montre que l'emploi du suffixe *avos* pour la formation des noms de lieu ne s'est éteint qu'au cours de la domination romaine ; mais il y a d'ailleurs été fort restreint.

On relève aussi quelques *pagi*, constitués à l'époque mérovingienne et à l'époque carolingienne, dont le vocable est formé par un nom de rivière suffixé en *aus* (pour *avus*). Ainsi on a : le *pagus masaus* (pour *mosavus*) dérivé de la Meuse, *Mosa* ; le *pagus tellaus* (pour *tellavus*), du nom de la Telle, et qui est auj. le Talou (Seine-Inférieure) ; le *pagus viminaus* (pour *viminavus*), du nom de la rivière la Visme (*Vimina*), et qui est auj. le Vimeu (Somme). On y peut joindre le Hainaut (*pagus hainaus* pour *hainavus*). Mais il est à remarquer que tous ces *pagi* sont dans des régions qui, au <sup>vii</sup><sup>e</sup> et <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècles, étaient de population germanique. Le fait est d'ailleurs très général, dans la Gaule franque et en Germanie, de voir des noms de régions formés sur les noms des cours d'eau qui les arrosent.

Mais à part les deux exceptions qui viennent d'être signalées dans cette note, les noms suffixés en *avus* doivent être considérés comme remontant par leur origine à l'époque celtique ; il en est ainsi en particulier des vocables en *-avus* du département de la Côte-d'Or.

Voyons maintenant quelles formes a revêtues le suffixe *avos*. En latin, quand il apparaît complètement, le suffixe est *avus* ou sa forme fémin. *ava*. Mais au moyen-âge, on ne trouve souvent que *aus*, forme basse de *avus*. Ainsi Grégoire de Tours donne au *vi*<sup>e</sup> s. *Andelaus* pour Andelot (Haute-Marne). On trouve de même *Merlaus* (878) pour Merlau (Marne), *Merlaus* (x<sup>e</sup> s.) pour Merloux (S.-et-L.), si bien qu'on s'accorde généralement à considérer la finale *-aus* comme équivalant à *-avus*.

En français, le suffixe qui nous occupe a laissé des finales variées :

1° *-ave*, dans Antonaves (Hautes-Alpes) ;

*-ève*, dans Renève (Côte-d'Or) ;

*-euve*, dans Belleneuve (Côte-d'Or)

Ces trois formes féminines représentent le féminin *ava*.

2° *-au*, dans Milhau (Aveyron), Merlau (Marne), Tharaux (Gard) (au *xi*<sup>e</sup> s., *Taravus*) ;

*-ou*, dans le nom du pays de Talou (S.-Inf.), l'Arroux, riv. (*Aturavus*) ;

*-eu*, dans le nom du pays de Vimeu (Somme) ;

*-ot* ou *od*, dans Andelot (Haute-Marne), Bellenot (Côte-d'Or), Bellenod (Côte-d'Or).

Ces formes assourdies représentent le masculin *avus*.

Dans la Côte-d'Or, deux vocables de communes sont cités par M. d'Arbois de Jubainville comme relevant du suffixe *avos* ; ce sont Belleneuve et Chenôve. Nous croyons d'une part pouvoir y joindre Renève et, à la suite de M. Longnon, Bellenot et Bellenod. Nous pensons, d'autre part, et pour des raisons que nous développerons dans la suite, devoir en distraire Chenôve.

### **BELLENEUVE**, c. de Mirebeau

FORMES ANCIENNES : Le nom de cette localité revient souvent dans la Chronique de Bèze, qui nous fournit les formes suivantes (1) :

*Bellenavus* (830, p. 255 et 258). — *Belanava* (1008, p. 292 et 293 ; 1115-1120, p. 430). — *Balenavus*, *Balanava* (vers 1100, p. 398). — *Balenavus* (1105, p. 420). — *Balanava* (1109, p. 418 ; 1125-1137, p. 502). —

(1) Toutes ces formes puisées dans la Chronique de Bèze sont empruntées à des chartes, comme il s'en trouve en grand nombre dans ce recueil ; ces formes appartiennent donc bien à l'époque dont la date les accompagne.

*Belenava* (vers 1115-1120, p. 430). — *Balenava* (vers 1130, p. 464). — *Belenavia* (vers 1130-1137, p. 476. — *Bellanava* (p. 481), *Baleneva* (p. 482, vers 1137-1140).

D'autre part, on a : *Bellanova* (1244, Cart. de Saint-Etienne, II). — *Beleneve* (1244, p. 458, et 1260, p. 500, Pérard). — *Bellenevre* (sic) (1283-1294, Pérard, p. 572).

Le vocable *Bellcneuve*, classé dans la famille du suffixe *avos*, paraît formé sur le nom d'homme gaulois écrit *Bellinus* sur plusieurs inscriptions (d'Arbois de Jubainville, *Origine de la propriété foncière*, p. 563).

La forme la plus ancienne, *Bellenavus*, caractérisée dans son radical par le double *l* et la persistance de la voyelle suivante, qui pourtant est atone, prouve que le double *l* est étymologique ; il a sauvé la voyelle qui le suit. Cela s'explique bien avec un radical tel que *Bellinus*, mot où d'ailleurs l'accent était sur l'*i*. Toute autre eut été l'évolution avec le nom divin *Belenus*, dont *Bellinus* n'est peut-être qu'une variante. *Belenus*, employé seul, est devenu Beaune, parce que le second *e*, atone, est tombé de très bonne heure, laissant *Belnus*, où le groupe *el* se trouvant placé devant une consonne s'est changé en *eau*. La combinaison du suffixe *ava* avec le nom *Belenus* aurait donc donné quelque chose comme Beauneuve, mais n'aurait pu produire *Belleneuve*.

Le thème primitif est-il réellement masculin ? M. Longnon n'est pas disposé à l'admettre, la terminaison *ève* ou *euve* du vocable français étant féminine, et ne pouvant dans le cas présent provenir, selon lui, que d'une finale primitive au féminin. On s'aperçoit du reste, en parcourant la liste des formes anciennes dressée plus haut, qu'il paraît y avoir eu un certain flottement sur le genre du vocable : si la forme de 830 est masculine, celle de 1008, qui nous offre un âge encore très respectable, est féminine, et l'alternance se maintient jusque dans le même acte (témoin celui cité vers 1100), au commencement du *xii<sup>e</sup>* siècle, dans le cours duquel le féminin triomphe définitivement. Devant cette hésitation qui semble indiquer un manque de tradition ferme, et qui tient peut-être à ce que les scribes étaient embarrassés pour distinguer le genre du vocable vulgaire de leur époque, il ne faut attacher qu'une importance médiocre à ce fait que la forme la plus ancienne parvenue jusqu'à nous se trouve être masculine, et il convient de suivre bien plutôt ici les exigences de la phonétique qui réclame un thème féminin : nous adopterons donc non pas *Bellinavus*, mais *Bellinava*.

Nous observons que le double *l* du thème primitif, conservé par la forme de 830, se réduit à un seul dans les formes du *xi<sup>e</sup>*, *xii<sup>e</sup>* et *xiii<sup>e</sup>* s. C'est là pour ces époques un fait normal : les consonnes doubles, qui sont toujours

médiales, perdent leur premier élément, et c'est ainsi que *bellam* fait alors « belle ». Plus tard le : écrivains font réparaître, par souci d'étymologie, la consonne tombée (Darmesteter).

Il est assez étonnant de voir la finale latine *ava* devenue en dernier lieu *euve* en français. Ce sont en effet les voyelles *o* et *u* qui deviennent *eu*, mais non pas l'*a*. Cet *a*, accentué et libre comme c'est le cas ici dans *av-*, devait régulièrement se changer en *e* français, comme nous le voyons dans *faba* devenu fève, dans *Rionava* devenu Renève, et dans la forme française *Beleneve* donnée au *xiii<sup>e</sup> s.* par Pérard pour Belleneuve. C'est sans doute par corruption que *eve* a donné *-euve*, car grammaticalement la chose s'explique difficilement.

Peut-être pourrait-on dire, avec M. Longnon, que *Beleneve* a été transitionnellement *Belenove* sous l'influence du dialecte bourguignon, qui change fréquemment *e* en *o*; ultérieurement *Belenove* serait devenu normalement Belleneuve, comme le v.-fr. *nove* (*nova* en latin) est devenu *auj.* « neuve » (la *nove* ville de Clux, in Pérard, p. 541, année 1277).

HOMONYME. — Bellenaves (Allier).

### **BELLENOD-SUR-SEINE** (1) c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES : *Baleno* (1295, Titres de l'abbaye de Quincy). — *Balenou* (Pouillé du *xiv<sup>e</sup> s.*, in Cartulaire de l'Eglise d'Autun, p. 382).

### **BELLENOT**, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES : *Baleno* (1150, Titres de l'abbaye de La Bus-sière). — *Balenou* (291, Cart. de l'Eglise d'Autun, II, p. 154). — *Bellenoul* (1396, Rôle des feux de l'Auxois). — *Baleno* (Pouillé du *xiv<sup>e</sup> s.*, in Cartul. de l'Eglise d'Autun, p. 380).

Aux formes précédentes, il faut joindre *Ballenoul*, *Balenou* (1332, Pérard, p. 351) qui ne s'appliquent pas avec certitude à l'un plutôt qu'à l'autre des deux vocables précédents.

M. Longnon voit dans ces deux noms de localité, du reste identiques, d'anciens *Bellinavus* qui seraient des homonymes de Bello-neuve, à cette différence près qu'ils proviennent du thème masculin, dont le suffixe devient également en français *au* par vocalisation en *u* du *v* de *av-us*. Ce son *au* peut revêtir des graphies diverses, entre autres celles (*ot* et *od*) qu'il affecte dans les vocables qui nous occupent, et aussi, par développement, la notation *ou* que nous constatons aux *xiii<sup>e</sup>* et *xiv<sup>e</sup>* siècles; quant à l'*l* terminal de *Ballenoul*, *Bellenoul* (*xiv<sup>e</sup> s.*), il est arbitraire, et apparaît d'ailleurs pour d'autres vocables de la Côte-d'Or *auj.* urd'hui terminés en *ot* (*Avot*, qui est *Avoul* en 1246; *Cormot*, qui est *Cormoul* en 1391).

Si les formes anciennes de Ballenot et Bellonod offrent un *a* dans

(1) BELLENOT-SUR-SEINE, au Dictionnaire des Postes.

leur première syllabe, il ne faut pas dire pour cela qu'il est étymologique, et que le thème primitif de ces vocables différerait dans son radical de celui de Belleneuve; nous avons vu, en effet, que les formes anciennes de Belleneuve présentent fréquemment cet accident du remplacement de *e* par *a*.

HOMONYMES. — Le département de l'Aube a deux communes du nom de Balnot, qui sont homonymes de nos Bellenot, comme le montrent leurs formes anciennes qui sont :

1° Pour Balnot-la-Grange : *Balenum*, 1147; *Baleno*, 1167; *Belono* (pour *Baleno*), 1198; *Baleno*, 1202, 1214; *Beleno*, 1210; *Balnot*, 1379; *Ballenod*, 1547; *Ballenau*, 1679; *Balnot*, XVIII<sup>e</sup> s. (carte de Cassini); 2° pour Balnot-sur-Laignes : *Balenou*, 1068; *Baleno*, 1144-1153; *Beleno*, 1388; *Balleno*, 1391; *Balenot*, 1679; *Balnot*, XVIII<sup>e</sup> s. (Carte de Cassini).

On voit la concordance qu'il y a entre ces formes anciennes et celles des Bellenot de la Côte-d'Or. Si les Balnot du département voisin ont, dans la graphie, perdu une syllabe très tardivement, l'analogie entre les vocables actuels n'en persiste pas moins dans la prononciation, puisque dans *Be'llenot* l'*e* de la syllabe médiale est absolument aloné, et passé sous silence; on prononce « Belnot ».

Il y a lieu de remarquer enfin que les quatre localités homonymes de l'Aube et de la Côte-d'Or sont les seules en France de cette sorte et se trouvent réparties dans une aire peu étendue.

#### RENÈVE, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES : *Rionava vicus* (VII<sup>e</sup> s., Chronique de Frédégaire). — *Renavis* (XI<sup>e</sup> s., Chronique de Bèze). — *Renaves* (1391, Rôle des feux du Dijonnais).

La forme la plus ancienne est au singulier et au féminin; la seconde est une forme oblique plurielle et féminine. On observe les mêmes variations pour Autonaves (Hautes-Alpes), noté *Autonnava* et *Autonavi*; il n'y a pas lieu d'y attacher d'importance. Ici toutefois le pluriel du XI<sup>e</sup> s. s'explique par ce fait que Renève comprenait trois agglomérations avant 1636 (Courtépée). Il y en a encore deux aujourd'hui : Renève-l'Eglise, ancien chef-lieu de la paroisse, maintenant celui de la commune, et Renève-le-Château, hameau. Il est possible que les diverses parties ne soient pas contemporaines, que l'une d'elles ait seule existé au début, ce qui justifierait le singulier *Rionava* du VII<sup>e</sup> s.

Le nom d'homme sur lequel, probablement, a été formé Renève, est un nom gaulois tel que *Rigonus*, apparenté au mot gaulois *rix*.

*rigos*, chef, roi ; la forme du radical, déjà simplifiée au VII<sup>e</sup> s., fait en effet penser à une gutturale disparue, la chute des gutturales ayant eu lieu plus tôt que celle des dentales. Le thème primitif serait donc *Rigonava*.

*Rigonava* a laissé *Rionava* puis Renève par une transformation du radical analogue à celle qui de *Rigomagus* a conduit à Riom (Puy-de-D.).

REMARQUE. Courtépée rapporte que c'est à Renève que la reine Brunehaut fut mise à mort en 614, et c'est précisément à ce propos que la Chronique de Frédégaire mentionne cette localité.

HOMONYMES : Renève (Gironde), Reneuve (E.-et-L.).

#### § X. — SUFFIXE *ENTUM*

On croit voir dans le thème primitif du nom de lieu habité Nogent, qui aurait été *Novientos* en gaulois, un suffixe celtique *entos*, latinisé *entus* ou *entum*, qui serait comparable au suffixe breton *entez*, lequel dans ce dialecte sert à former des substantifs aux dépens des adjectifs ; ex. : *Nevezentez*, « nouveauté ». On admet du reste que le mot *Novientos*, devenu Nogent, aurait précisément eu ce sens de « chose nouvelle », de « village nouveau » ; il serait donc l'équivalent de ces vocables Neuville, Villeneuve qu'ont portés depuis lors un grand nombre de localités, d'ailleurs créées à des âges postérieurs.

On ne connaît pas, en dehors de Nogent, d'autre exemple certain de vocable toponomastique dans lequel figure le suffixe *entos* combiné.

#### **NOGENT-LES-MONTBARD**, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES: *Nogentum* (vers 1157, Cart. de Saint-Etienne de Dijon ; 1186, Titres de l'abbaye de Fontenay.) — *Noiant* (1276, Cart. de l'évêché d'Autun, p. 31.)

Le vocable Nogent (ou ses variantes) est très répandu dans la moitié septentrionale de la France, mais il n'apparaît pas dans le Midi ; il ne se trouve pas au sud du département de l'Allier.

Le thème primitif, qui n'a d'ailleurs pas été relevé à l'époque romaine, est latinisé *Novientum* ou *Novigentum* à l'époque mérovingienne. C'est *Novigentum* qui nous est transmis le premier par Grégoire de Tours, au VI<sup>e</sup> s. ; puis on lit *Novientum* dans un diplôme de 692.

Il paraît répondre à un thème gaulois *Novientos*, formé de la combinaison d'un suffixe *entos* avec l'adjectif gaulois *novios*, connu ailleurs en combinaison avec *dunum* et avec *magus* (*noviodunum*,



*noviomagus*), et qui a le même sens que l'adjectif français « nouveau », le latin *novus*, le grec *neos*, et le breton *nevez*.

*Novientum* a produit Nogent par consonnification de l'i qui suit la labiale et qui devient *g* doux, phénomène phonétique qu'on retrouve dans *diluvium*, *cambiare*, devenus déluge, changer. Cette consonnification a entraîné la chute du *v*, d'où la forme actuelle Nogent.

HOXONYMES. — Nogent (une vingtaine dans la moitié septentrionale de la France); — Noviant (M.-et-M.), Novéant (Alsace-Lorraine). Noviant était autrefois le nom de quatre communes du département de l'Aisne, appelées auj. Nouvion. On trouve enfin Noyant (Ain, Allier, Indre-et-Loire, Maine-et-Loire).

Les vocables Noviant, Novéant ont gardé une physionomie bien voisine du thème primitif *Novientos*; ils n'ont pas subi la consonnification de l'i.

#### § XI. — SUFFIXE *ISMUS*

Un certain nombre de vocables topographiques de la France offrent la terminaison *esme*, qui procède directement d'une finale latine *ismus*, fournie par les formes anciennes de ces vocables. Ces finales *esme* et *ismus* représentent, selon toute apparence, un suffixe gaulois *ismos*, que M. Holder considère comme une désinence superlative, ayant dans la langue celtique la même valeur que *issimus* dans le latin. C'est cette finale qui apparaît dans le nom des *Osismi* ou *Osismi'*, peuple de l'Armorique combattu par Jules César et cité bien avant lui par le voyageur grec Pythéas, qui parle d'*s Ossismi* au IV<sup>e</sup> s. avant J.-C. La même finale paraît se retrouver au féminin dans le nom de la déesse gauloise *Sulisma*, livré par une inscription.

Une des hypothèses qu'on peut faire au sujet des noms de lieux habités répondant à un primitif en *-ismos*, c'est qu'ils représentent des noms d'hommes gaulois, ou parfois de divinités.

Trois noms de communes de la Côte d'Or ont en français la finale *esme* (ou *ême*) et pour leur forme latine la finale *ismus*; ce sont : Duême, Louesme, Molême. Louesme offre encore l's étymologique de *ismus*, alors qu'il a disparu dans Duême et Molême, en laissant comme trace l'accent circonflexe. Au reste, l'orthographe de ces vocables n'est pas bien fixée, car si M. J. Garnier écrit « Duême », le Dictionnaire des Postes adopte « Ducsmes ».

Du radical des trois vocables : Duême, Louesme, Molême. disons de suite que nous ne savons rien, pour ne pas avoir à y revenir.

**DUÊME** c. d'Aignay-le-Duc.

FORMES ANCIENNES : *Duismum* ; *Duismense castrum* (723, dom. Plancher, I, pr. p. 1). — *Pagus dumsensis* (878, Pérard, p. 156.) *Comitatus dumensis* (1005, Pérard). — *Duisme* (1262, Pérard), forme française.

On retrouve *Duismus* (ou *Duismum*) et l'adjectif *duismensis* ou *dumsensis* à diverses époques ; on a, par exemple, (au cas oblique) *Duismo* et *duismensi*, dans une charte du Cartulaire de Saint-Etienne de Dijon, citée par Pérard, charte dont la rédaction se place entre les années 1098 et 1113.

Holder donne *Duisma* comme titre du court article qu'il consacre à ce nom ; il n'indique pas s'il a rencontré cette forme féminine quelque part (1).

Nous ignorons quelle est la graphie complète, ainsi que le sens du radical uni au suffixe *ismus*, dans Duême. Peut-être comprenait-il une consonne, tombée de très bonne heure, entre l'u et l'i, consonne qui pouvait être une gutturale ou une dentale, bien plutôt qu'une labiale, ce qui conduirait à quelque thème comme *Dugismos* ou *Dubismos*.

On trouve à la date de 783 dans une charte de St-Bénigne (rapportée par Pérard, p. 12), une *dumsensis villa in pago Divionensi* mention que M. J. Garnier attribue à **Domois**, hameau de la commune de Fénay, au canton de Gevrey. La même localité est appelée *Dumes* («*apud Dumes*», porte le texte ; c'est sans doute la forme française), et *Dumea villa* dans une charte de Saint-Etienne de Dijon rapportée par Pérard, dans un acte non daté, mais qui se place entre les années 1059 et 1098. Ainsi, au XI<sup>e</sup> s., ce village est appelé *Dume*, il aurait dû faire *Dome* en français actuel ; il est *Domois*, parce que le vocable définitif s'est formé aux dépens de l'adjectif *dumsensis* ou *dumensis* ; nous savons, en effet, que la finale adjective latine *-ensis*, se réduisant à *-esis*, donne *-ois* en français. La notation de 783, *Dumsensis villa*, donnerait à penser que ce vocable était homonyme de Duême ; toutefois la forme *Dumea villa* du XI<sup>e</sup> s. autorise un doute, qui se trouve d'ailleurs fortifié par les autres formes suivantes : *in fine Domiso*, 842-850 ; *in Dicmensi*, 870 ; *in Dumiso*, vers 902 ; *Dusmisus*, 1015 (Chronique de Saint-Bénigne, p. 95, 100, 119, 180).

**LOUESME**, c. de Montigny sur-Aube.

FORMES ANCIENNES : *Legismus* (1082, Cartulaire de Molême). — *Leesmum* (1083, Cartulaire de Molême). — *Leesma* (1140-1148, Car-

(1) Il l'a probablement puisée dans A. Longnon, *Atlas historique de la France*, où figure la forme *Duisma*.

tulaire de Molême). — *Laesme* (1209, Titres du grand Prieuré de Champagne).

La forme de 1082 doit être bien rapprochée du thème primitif, si elle ne lui est pas identique. Elle nous a conservé la gutturale qui n'existe plus dans le nom actuel Louesme, et qui était certainement déjà tombée, probablement depuis plusieurs siècles, dans la forme vulgaire d'alors ; cette chute amène un hiatus, qui, si nous n'avions pas sous les yeux la forme *Legismus*, évidemment fort ancienne, que nous a conservée le texte de 1082, nous eût induit à supposer la disparition d'une consonne à cette place.

La disparition de la gutturale, accompagnée sinon précédée de celle de la sifflante dans la prononciation, laissait *Leime* ; c'est à peu près ce que traduit le *Leesmun* de 1083, si on fait abstraction de l's ; la forme *Laesme* se comprend plus difficilement en raison de l'introduction d'un *a* remplaçant un *e*, ce qui ne peut guère s'expliquer que par le désir de la part du scribe de conserver au vocable ses trois syllabes originelles.

Quoi qu'il en soit, *Léime* devint *Loime*, soit par l'influence bourguignonne qui change *e* en *o*, soit par suite du changement en *oi* de la diphtongue *éi*, transformation qui dans la France du nord, frappa la diphtongue *éi* en syllabe atone vers le x.<sup>e</sup> siècle, et en syllabe accentuée (ce qui est le cas ici), vers le xiii.<sup>e</sup> siècle.

C'est ce stade *Loime* que traduisent les formes suivantes relevées pour le Louesme du département de l'Yonne : *Loima* (xiii.<sup>e</sup> s.) ; *Loesme* (1483) ; *Loesma* (1486). Au xv.<sup>e</sup> et au xvi.<sup>e</sup> siècles, la diphtongue *oi*, après avoir passé par l'intermédiaire *oè* (*Loesme*, 1483) se prononce « ouè ». C'est ce son que rend la graphie *Louesme* qui a persisté jusqu'à nos jours. Le parler local a conservé la forme médiévale : « *Loime* » est encore l'appellation patoise qui désigne cette localité.

HOMONYMES. Nous relevons pour le département de la Côte-d'Or, dans la *Nomenclature historique* de M. Joseph Garnier, deux autres exemplaires du mot Louesme :

1<sup>o</sup> Combe de **Louesme**, com. de Vauvey, c. de Châtillon ;

2<sup>o</sup> Ruisseau de **Louême**, com. d'Athie-sous-Moutiers, c. de Montbard.

Hors du département, un seul lieu habité figure sous ce vocable au Dictionnaire des Postes : c'est Louesme (Yonne).

**MOLÊME**, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES : *Molismum* (1075, Cart. de Molême, I). — *Mo-loimes*, *Moloïsmes* (1261, Pérard, p. 502).

La forme *Molismum* nous montre le suffixe *ismum* combiné à un radical sur lequel nous n'avons aucun renseignement.

La forme *Moloime* correspond à la forme *Loima* (XIII<sup>e</sup> s.) que nous avons signalée pour Louesme à l'article précédent.

HOMONYMES. — Molesmes (Yonne) (*Molimæ*, en 1283), Molosmes (Yonne) (*Moloisme*, 1315).

REMARQUE. — Le Molème de la Côte-d'Or est écrit Molesme au Dictionnaire des Postes (1).

## § XII. — SUFFIXE ISSA

Les Gaulois ont appliqué un suffixe *issa* à la formation des noms de lieux habités. Dans les exemples que nous en connaissons, le mot suffixé en *-issa* paraît être un nom propre de personne, et le vocable ainsi formé est, à proprement parler, un adjectif féminin, qui en fait est pris substantivement; ainsi le nom de lieu *Villonissa* signifie « la chose du nommé Villon », ou, si l'on veut, la terre de Villon, en sous-entendant le mot gaulois équivalant au latin *terra*. C'est en somme un suffixe d'un emploi analogue au suffixe *acus* si généralement usité à l'époque romaine, et dont nous parlerons plus loin.

Pour M. d'Arbois de Jubainville, le suffixe serait seulement *-ssa* (au masculin *-ssos*) comme on le rencontre dans des noms d'hommes gaulois, où il peut être précédé d'une des voyelles *a, e, i, u*. Dans les noms de lieux où apparaît une finale *issa*, la voyelle *i* ne ferait pas en réalité partie du suffixe, mais serait le débris de la terminaison *ius* des gentiles, parce que, dit-il, ces noms de lieux ont été formés sur des gentiles. Il en résulterait que la création de ces noms ne remonterait forcément qu'à l'époque romaine, puisque c'est avec la domination romaine seulement qu'ont pris pied en Gaule les gentiles, c'est-à-dire ces noms propres de personnes qui étaient à Rome caractéristiques de ce grand groupement familial appelé la *gens*. C'est une opinion que M. Longnon ne par-

(1) On remarquera que les trois villages de Duème, Louesme, Molème appartiennent au Châtillonnais.

M. J. Laurent a attiré notre attention sur une ancienne localité, aujourd'hui disparue, dont le vocable se rattache à la même famille onomastique, et qui était probablement située au canton de Grancey-le-Château, canton limitrophe du Châtillonnais. Cette localité (dont le souvenir a peut-être laissé quelque trace au plan cadastral de la contrée) est mentionnée sous le nom de *Burismus* au Cartulaire de Molème, dans un acte de donation rédigé entre les années 1075 et 1110. Les donations y sont énumérées dans l'ordre suivant pour les territoires qu'elles concernent : *Solongeius*, *Granceius*, *Burismus*, *Novavilla*. Ce dernier village, aujourd'hui Neuvelle, étant voisin de Grancey, il est à présumer que *Burismus* était dans les mêmes parages.

tage pas ; pour lui les vocables en *-issa* qu'on rencontre en Gaule sont antérieurs à la conquête romaine, ou tout au moins s'il y en a parmi eux qui lui sont quelque peu postérieurs, ils n'ont pas été formés sur des gentilices, mais sur des noms d'hommes gaulois. Même en admettant qu'ils soient justifiables de noms d'hommes en *-ius*, ces noms ne sont pas forcément des gentilices, puisqu'il y avait, comme César en cite, des noms d'hommes gaulois en *-ius*. Mais nous ne voyons pas la nécessité d'une finale *ius* pour les noms d'hommes qui ont servi à former les noms de lieu en *-issa* ; et ce qui sert de base à nos déductions, c'est la comparaison avec le mode d'emploi du suffixe *issa* dans le latin de la décadence, où il servit à créer des noms qualificatifs de femmes, tels que *abbatissa*, *comitissa*, *diaconissa*, formés sur les masculins (pris à l'accusatif) *abbatem*, *comitem*, *diaconum*. Il est assez logique de supposer que ce procédé de formation de noms féminins qualificatifs d'emplois a été emprunté par le bas-latin aux habitudes de la langue gauloise, et que le vocable *Villonissa* (pris comme exemple) a été constitué par l'adjonction du suffixe *issa* au radical soit du nom d'homme *Villo*, *-onis*, soit de *Villonus*, comme *comitissa* et *diaconissa* l'ont été par l'adjonction de ce même suffixe au radical des mots *comes*, *-itis*, *diaconus*.

Et d'ailleurs pourquoi les Gaulois auraient-ils attendu les Romains et leurs gentilices pour avoir l'idée de créer des noms de lieux habités en *-issa*, alors que ce suffixe était depuis longtemps usité dans les noms propres de personnes ? Le suffixe est gaulois ; les noms d'homme auxquels il est combiné sont gaulois, à tel point que M. d'Arbois de Jubainville est obligé d'admettre que les vocables qu'il qualifie de gentilices dans le cas présent sont des noms d'hommes gaulois gentilicés.

Enfin ce sont les pays celtiques, en particulier la Gaule, qui fournissent ces vocables toponomastiques en *-issa*. Il est donc bien plus naturel, bien plus simple de croire qu'ils sont purement gaulois et d'époque gauloise. Certainement la Gaule a produit à l'époque romaine des noms de lieux habités formés sur des noms d'hommes devenus gentilices, mais le suffixe qui servit alors fut *acus*, comme il sera dit plus loin.

Ce qui vient encore à l'appui de l'antiquité de l'usage du suffixe *issa*, c'est que ce suffixe qui n'est pas spécial à la langue celtique, est entré en jeu en des temps très anciens chez des nations diverses. Il était notamment connu dans le monde grec dès l'aurore des temps historiques, car Homère mentionne déjà dans l'Iliade la ville d'*Argissa* situé en Thessalie, province où nous trouvons encore aujour-

d'hui l'ancienne ville de *Larissa*. D'autre part, au nombre des villes que Ptolémée mentionne dans la contrée située au sud du Caucase, qu'il appelle l'hébie d'Asie, on rencontre *Artanissa* et *Zalissa*.

Deux noms de communes de la Côte-d'Or rentrent dans la famille des noms suffixés en *-issa* : ce sont *Santosse* et *Vandenesse*.

Le suffixe *issa* donne régulièrement en français *esse*. Mais un caractère du dialecte bourguignon est d'avoir changé l'e en o. Il en résulte que les noms en *-esse* se présentent parfois à nous, dans les départements soumis à l'influence bourguignonne, avec la finale *osse*, comme c'est le cas pour *Santosse*, cette finale pouvant aussi offrir une graphie un peu différente gardant sensiblement le même son : c'est ainsi qu'on écrit aujourd'hui *Villenauxe* (prononcez *Villenausse*) le nom d'une localité du département de l'Aube qui est notée *Villenossa* en 1107 (Cart. de Molême, II), et qui provient d'un primitif *Villonissa*.

#### **SANTOSSE, c. de Nolay.**

FORMES ANCIENNES : *Centissa* (954, Cartulaire de l'Eglise d'Autun, I, p. 60) ; *Centesses* (1239, Cartulaire de l'Eglise d'Autun, p. 158) ; *Centosses* (1275, Cartulaire de l'Eglise d'Autun, p. 328) ; *Santosses* (1290, Cartulaire de l'église d'Autun, p. 289) ; *Santhosses* (1391, Rôle des feux du Beaunois).

Cette succession de formes est des plus instructives ; elle nous fait assister aux étapes par lesquelles passa le vocable qui de *Centissa* comme point de départ aboutit à *Santosse*. *Centissa* donne d'abord *Centesse*, que nous constatons en 1239, orné d'ailleurs d'un s pluriel qui n'a rien d'étymologique ; puis vers le milieu du XII<sup>e</sup> s. *Centesse* devient *Centosse*, sous l'influence du dialecte bourguignon. En 1290 apparaît la forme *Santosse* qui devait prévaloir, caractérisée par une orthographe différente de la première syllabe, et qui ne fait d'ailleurs que traduire le son que le langage parlé donnait à cette syllabe depuis près de deux siècles. C'est en effet vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle que le groupe nasal *en* (et à l'occasion *em*), qui jusqu'alors se prononçait comme nous prononçons actuellement *in*, *ain*, *ein*, commença à prendre le son *an*. La transformation était opérée au XII<sup>e</sup> siècle, mais ce ne fut qu'au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> qu'elle fut consacrée par l'orthographe (pas dans tous les cas cependant : ainsi *cent*, *centaine* ont conservé l'ancienne graphie). Lorsque le groupe *an* provenant de *en* était précédé de la consonne *c*, pour lui conserver le son doux que nous traduisons aujourd'hui dans l'écriture en lui adjoignant une cédille, on le remplaça par *s*, qui a la même valeur pho-

nétiqne. C'est pour cela que le dérivé du mot latin *cingula* s'écrivit *sangle*, après avoir été *cengle* (1).

Le vocable *Centissa* a été formé en combinant le suffixe *issa* au radical du nom d'homme gaulois *Centos*, ou plus exactement *Cintos*, car le premier est une variante du second. *Cintos* doit en effet être considéré comme la souche pure de toute une famille de noms celtiques de personnes, écrits tantôt par *Cint-*, tantôt par *Cent-*, et dont voici les principaux : *Centius* ; *Cinto*, -onis ; *Centullus* et *Centullius* ; *Centugenos* et *Centigenos* ; *Cintucalus* ; *Cintugnatus* ; *Cintumarus*, *Cintusmus*, *Cintusmina* (celui-ci nom de femme) ; ces trois derniers appartiennent à des inscriptions trouvées dans le département de la Côte-d'Or.

Le thème primitif pur de Santosse est donc *Cintissa*, venu du nom d'homme gaulois *Cintos*, qui lui-même a été obtenu en partant de l'adjectif celtique *cinto-* et *cintu-*, qui a le sens des termes latins *primus*, *præcipuus*, *præstans* et qui signifie proprement : « le premier », et par extension : « celui qui l'emporte sur tous » (Holder).

Il est intéressant de rapprocher de Santosse, venu de *Cintissa*, la localité du département du Doubs qui a nom Santoche, sorti de *Centusca*. Nous sommes bien tentés de voir là, deux quasi-homonymes, dérivés du même nom d'homme *Centos* (ou mieux *Cintos*), mais l'un avec un suffixe gaulois, *issa*, l'autre avec un suffixe ligure, *usca* : le premier est donc purement celtique, le second est celto-ligure. On voit que leur radical primitif *Cint-* a été traité de façon identique en passant en français ; dans les deux cas, il a revêtu la graphie *Sant-*.

Enfin il peut être utile de rappeler qu'une localité de l'Isère porte un nom peu éloigné de celui qui nous occupe : c'est *Chantesse*, ancien *Cantissa*. Mais ici le nom d'homme gaulois qui sert de base est *Cantos*, avec *c* dur et *a* primitif ; d'où le dérivé français *Chantesse*, où *c* dur a chuinté devant *a*.

#### **VANDENESSE**, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES : *Vandenause* (1229, Titres de l'abbaye de la Bussière). — *Vandenissa* (xiv<sup>e</sup> s., pouillé du Cartulaire de l'Eglise d'Autun).

Le thème primitif de ce vocable est, d'après M. Longnon, bien connu : c'est *Vindonissa*, qui nous est donné dès l'antiquité pour une localité homonyme, aujourd'hui nommée Windisch, en Suisse, où le vocable a pris une physionomie germanique. C'est Tacite qui

(1) Darmesteter. *Grammaire historique*, 1<sup>re</sup> partie, *Phonétique*, p. 146.

nous signale ce *Vindonissa*, en rapportant qu'un camp romain y existait en l'an 71.

En 977, nous retrouvons le mot *Vindonissa*, bien conservé, pour désigner une localité qui est aujourd'hui Vendresse (Ardennes) (1).

Au XI<sup>e</sup> s., on a *Vindenissa*, puis *Vendonessa* pour *Vendenesse-sur-Arroux* (Saône-et Loire).

*Vindonissa* a été formé en ajoutant le suffixe *issa* au nom d'homme gaulois *Vindonus*, nom propre qui figure même comme épithète d'Apollon dans une inscription de la région transalpine.

L'o bref situé entre deux consonnes aurait dû tomber dans *Vindonissa*; c'est ce qu'il a fait dans Vendresse (Ardennes). Dans les *Vandenesses* bourguignons, c'est à peu près comme s'il était tombé. car l'e atone qui le représente ne paraît avoir été conservé dans la graphie que pour permettre de faire sonner le *d* qui sans cela aurait fini par ne plus être prononcé et par disparaître totalement. Nous voyons qu'ici le groupe latin *in* de la première syllabe est devenue *an*, comme dans *Santosse*.

La forme *Vandenause* de 1229 est une forme bourguignonne, qui se rapproche comme graphie de celle actuellement adoptée pour *Villenauxe* dans l'Aube. Régulièrement il eût fallu écrire *Vandenosse*. Au reste, la finale bourguignonne n'a pas prévalu; il y a eu retour à la forme française.

HOMONYMES. — Nous en avons déjà cité deux sur le sol français : Vendresse (Ardennes), et *Vendenesse-sur-Arroux* (Saône-et-Loire). Ajoutons-y : Vendresse (Aisne); *Vendenesse-les-Charolles* (Saône-et-Loire); *Vendenesse* (Nièvre).

On voit que dans la distribution de ces six *Vindonissa*, le pays éduen en comptait quatre.

### § XIII. — SUFFIXE *OIALUM*

Un grand nombre de localités françaises ont eu leur vocable formé au moyen du suffixe gaulois *oialos*, latinisé *oialus* ou *oialum*.

Ce suffixe a pris dans la suite des temps, les formes principales suivantes :

1<sup>o</sup> Aux époques anciennes, du IV<sup>e</sup> s. au VII<sup>e</sup> s., on trouve *-oialum*. Ex. : *Maroialica thermæ* (Lettre de saint Paulin de Nole, IV<sup>e</sup> s.); *Maroialum* (Grégoire de Tours, VI<sup>e</sup> s.) pour Mareuil (Loir-et-Cher).

2<sup>o</sup> Dès l'époque mérovingienne, on trouve *-oilum*. Ex. : *Rioilum*

(1) *Vindonissa* est devenu Vendresse par substitution de *r* à *n* après chute de la voyelle atone précédente, comme on l'observe dans nombre de cas, par exemple : *Lingones*, *diaconus*, *coffinus*. devenu « Langres, diacre, coffre ».



(640, Chronique de Frédégaire) pour *Rigotalum*, auj. Rueil (Seine).

3° Dans la deuxième moitié de l'époque carolingienne, vers le milieu du ix<sup>e</sup> s., *-ogelum* puis *-ogilum* se substituent à *-oilum*. Ex. : *Bonogelum*, auj. Bonneuil, *Allogilum*, auj. Auteuil (Seine).

4° Enfin *-oilum* s'est transformé parfois en *-olium*. Ex. : *Radolium* (vii<sup>e</sup> s.) pour *Radoilum*, auj. Reuil (S.-et-M.)

Ces diverses formes latines ont engendré la terminaison *-euil* (et sa variété *-eil*) si fréquente dans la toponomastique française (Limeuil, Limeil, Verneuil, Vernuil, Buxeuil, Busseuil, Epineuil, Nanteuil).

Dans le Parisis, ancien diocèse de Paris, il a pris la forme *-eil* (Corbeil, Rueil, Créteil, Mareil, Epinay-s.-Seine et Epinay-s.-Orge pour *Epineil*) ; il en est de même dans la région du Maine (Mareil, Vernuil, *Sableil* devenu auj. Sablé).

Dans quelques départements situés au sud du Parisis, *-euil* s'est assourdi en *-eau*. Ex. : Nanteau (Loiret), Mareau (Seine-et-Marne). Bléneau, Epineau (Yonne).

Enfin, en pays de langue d'oc, on a la forme *-uéjols* où l'o est atone, et qui doit se prononcer à peu près comme *-uège*. Ex. : Maruéjols, Marvéjols qui sont les équivalents de Mareuil.

*Oialum* a donné *euil* par chute de l'a bref qui suit la tonique, et par le changement de o accentué et bref en *eu*, comme dans *dolium*, *folium*, *solea*, devenus *deuil*, *feuille*, *seuil*.

Les anciennes formes françaises, en langue d'oïl, intermédiaires entre *-oilum* et *-euil*, sont :

1° *-oil*, qui provient directement de *-oilum* par chute de la désinence latine ; ainsi *Caisoil* est une forme médiévale de Chazeuil (Côte-d'Or).

2° *-oi*, par assourdissement de la précédente ;

3° *-eul*, qui paraît procéder de *-olum* (avec o long), par changement de o en eu ; Chazeuil-Lavault (Nièvre) était en 1484, *Chaseul* ; de même pour *Chaseul* (xiv<sup>e</sup> s.), auj. St-Firmin (S.-et-L.) ;

4° *-eu* (ou *-eux*) par assourdissement de *-eul* : Luxeuil (Haute-Saône) et la forme médiévale *Luceux* sont le même mot. Orgeux (Côte-d'Or) a conservé cette forme ; on trouve parfois la graphie erronée *-oul* (*Antoul* pour *Anteul*, auj. Antheuil (Côte d'Or).

5° *-uil* (i étant ici un i consonne se prononçant comme y dans le mot *yeux*) ; c'est au xii<sup>e</sup>, xiii<sup>e</sup>, xiv<sup>e</sup> s., une forme très répandue dans la région bourguignonne. Ex. : *Antuil* (1262), *Anthuil* (xiv<sup>e</sup> s.), auj. Antheuil (Côte-d'Or) ; *Argentuil* (1186), auj. Argenteuil (Yonne) ; *Chasuil* (1209, 1262), auj. Chazeux (S.-et-L.) ; *Chazuil* (1231) auj. Chazeuil-Lavault (Nièvre) ; *Chasuil* (1356), auj. Chazué (Nièvre) ; *Marsuil* (xiii<sup>e</sup> s.), auj. Merceuil (Côte-d'Or) ; *Orguil* (1147), auj. Orgeux (Côte-d'Or).

Quelle est la valeur du suffixe *oialos* ? M. Longnon a fait remarquer (*Revue celtique*, 1892) qu'il est souvent combiné à des substantifs communs désignant des espèces empruntées aux trois règnes,

des végétaux surtout, parfois des minéraux, plus rarement des animaux. Ces substantifs communs, qu'il est facile de reconnaître associés à *oialos*, sont : 1° tantôt gaulois, comme dans *Cassanoialum* (*cassanos*, chêne), auj. Chasseneuil ; *Vernoialum* (*vernus*, aune) auj. Verneuil ; 2° tantôt latins, comme dans *Buxoialum* (*buxus*, buis) auj. Buxeuil ; *Spinoialum* (*spina*, épine) auj. Epineuil, etc.

M. Longnon a considéré qu'on est là en présence de vocables analogues à *Casnetum*, *Alnetum*, *Buxetum*, *Spinetum* (auj. Chesnay, Aunay, Bussy, Epinay), et quo par conséquent *oialos* était un suffixe gaulois faisant le pendant du suffixe latin *etum*, c'est-à-dire un suffixe fréquentatif, destiné à former des vocables rappelant une idée collective. — *Cassanoialos* signifierait donc, comme *Casnetum* et comme le français Chênaie, un lieu où les chênes croissent en abondance. *Vernoialos* serait de même un endroit planté d'aunes, etc., etc.

Outre cet usage du suffixe *oialos* entrant en combinaison avec des substantifs communs désignant des êtres d'ordre naturel, M. Longnon admet parfaitement que, dans d'autres cas, dans d'autres composés en *-oialos*, ce suffixe existe associé à des substantifs désignant des sites géographiques, ainsi dans Nanteuil (formé sur *nantos*, vallée), et aussi à des noms de personnes, comme le fait a eu lieu pour le suffixe *aria* (Voy. plus loin), qui, combiné d'abord comme *etum* à des noms empruntés à la nature, finit par l'être à des noms propres de propriétaires.

Dans ces dernières combinaisons *oialum* sert donc à former des adjectifs. Nanteuil ou son homonyme Nanteux (Côte-d'Or) aurait donc un sens tel que celui de lieu « vallonneux », situé dans un « vallon ».

REMARQUE. — Le suffixe *oialum* n'est pas le seul qui ait en français abouti à *-euil* ; en d'autres termes, tous les vocables toponomastiques aujourd'hui terminées en *-euil* ne sont pas forcément d'anciens thèmes en *-oialum*. Le suffixe diminutif *-olus* a subi une évolution analogue dans certaines régions. Comme *oialus*, il est devenu le plus communément *-euil* dans la France de langue d'oïl, et il y offre les mêmes variations locales : c'est ainsi que *Monasteriolum*, signifiant « petit monastère », qui fait ordinairement Montreuil, donne Montereau dans la région où *-oialus* est représenté par *-eau*, donne Ménétreux dans la Côte-d'Or, où d'anciens vocables en *-oialos* sont maintenant Nanteux, Orgeux ; c'est ainsi même que dans le pays bourguignon, le suffixe *-olus* peut comme *oialus* revêtir du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> s. la forme *-uil*, comme nous le voyons pour Marcheseuil, dont le primitif est *Marcasiolus*, signifiant « petit marécage »,

et qui est noté *Marchesuil* au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> s., et aussi *Marchisoil* en 1200, *Marchiseul* en 1272.

Dans la Côte-d'Or, six vocables communaux nous semblent reconnaître un thème primitif en *-oialos*. Ce sont Antheuil, Chazeuil, Gergueil, Marandeuil, Morceuil et Orgeux. Nous y joindrons le hameau de Nanteux, dont le nom offre un intérêt particulier.

**ANTHEUIL**, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES : *Antoul* (1220, Cartul. de Citeaux, II). — *Antuel* (1220, Titres de l'abb. de la Bussière). — *Antolio* (*prioratu de*) (1249, Cartul. de l'église d'Autun, II, p. 138). — *Antuil* (1262, *id.* I, p. 338). — *Anthuil* (XIV<sup>e</sup> s., Pouillé du diocèse d'Autun, Cartul. de l'Evêché d'Autun, II, p. 378).

La forme *Antoul* est sans doute une mauvaise lecture pour *Anteul* : au XIII<sup>e</sup> s. les *o* et *e* se confondent facilement dans l'écriture.

La forme la plus ancienne ainsi rétablie *Anteul*, ainsi que les formes en *-olium* et en *-uil* nous conduisent tout naturellement à voir ici un nom originairement en *-oialum*. D'ailleurs son homonyme Anteul (Doubs) a des formes anciennes *Antogilus*, *Antoilum* qui ne laissent aucun doute à ce sujet. Le thème primitif serait donc *Antoialos*.

Mais quel est le radical qui s'y trouve combiné à *oialos*, et quel sens possède-t-il ? A dire vrai, nous ne savons rien là-dessus. C'est avec les plus grandes réserves que nous risquerons des hypothèses telles que les suivantes :

1<sup>o</sup> Le radical peut être un nom d'homme gaulois, *Antus*, connu pour tel, et qu'on peut regarder comme le terme le plus simple d'une famille de noms d'hommes celtiques tels que *Antelus*, *Antillus*, *Antullius*, *Antunus*, *Antedus*, etc.

2<sup>o</sup> Le territoire d'Antheuil possède une caverne très vaste, composée de plusieurs salles. Cet accident du sol a bien pu inviter à donner au village bâti à proximité un nom qui le rappelât ; on pourrait dès lors supposer dans Antheuil un radical *antos*, qui serait un mot celtique signifiant « grotte, caverne », et *Antoialus* voudrait dire « lieu caverneux ». Mais c'est là, ajoutons-le, une pure hypothèse de notre part.

*Oialum* s'appliquerait ici à une particularité géographique, comme c'est le cas pour Marcuil (même radical que *mare*, marais, masse d'eau), Nanteuil (rad. *nantos*, vallée) et surtout pour Arcueil, près Paris, où le radical *arcus*, arc, rappelle la série des arches de l'aqueduc construit en ce point par les Romains pour l'adduction des eaux à Lutèce.

REMARQUE. — Le patron du prieuré était saint Anthide.

HOMONYMES. — Anteuil (Doubs), Antheuil (Oise).

**CHAZEUIL**, c. de Selongey.

FORMES ANCIENNES : *Chasuit* (883, Chron. de Bèze, p. 270). — *Casotum* (xii<sup>e</sup> s., *id.*, p. 420, 428, 448, 468, 488). — *Casatum* (xii<sup>e</sup> s., *id.*, p. 379 et 437). — *Chasotum* (xii<sup>e</sup> s., *id.*, p. 478). — *Caisoil* (1133, Titres du grand Priouré de Champagne).

Les formes *Casotum*, *Casatum*, *Chasotum*, sont des formes latines de conventions imaginées par le chroniqueur. Au contraire, les formes *Chasuit* et *Caisoil* sont rapportées par lui dans des chartes reproduites en entier; ce sont donc des formes authentiques et exactement datées.

Jointes au vocable actuel Chazeuil, ces deux formes nous suffisent pour envisager Chazeuil comme sorti d'un primitif en *-oialos*.

Quant au radical du vocable, nous y voyons le mot latin *casa*, chaumière; le thème serait *Casoialos* devenu *Caisoilum*, Chazeuil, et ayant le sens d'« agglomération de chaumières ».

Le mot *casa* appartenait en effet, ainsi que l'a remarqué M. Longnon, à la langue courante et dès l'époque impériale entrain dans la formation des noms de lieu : les *casa bastanensis*, *casa candida*, de divers textes, et le *casa romuli* d'une inscription du Capitole en font foi.

Le mot *casa* au sens de « maison rustique faite de poteaux et de branchages » fut très usité dans la suite, particulièrement à l'époque franque; mais le vocable Chazeuil n'est pas pour cela forcément contemporain de l'invasion germanique; il a vraisemblablement dû être formé à l'époque romaine, à l'aide du suffixe d'origine gauloise latinisé alors *oialum*.

En Bourgogne, l'a étymologique de *casa* s'est conservé; avec le chuintement normal du *c*, le mot est devenu « chas », aujourd'hui encore employé dans la langue populaire pour désigner un corps de bâtiment.

De même les dérivés de *casa* : *casale*, emplacement d'une casa, et *casella*, petite cabane, ont donné en Bourgogne, non pas Chaizal, Chaizel, Chazeau comme dans d'autres régions de langue d'oïl, mais bien Chazeau (Jura, Nièvre, Saône-et-Loire), Chazelles (Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Haute-Saône, Jura), Chazeleau (Doubs).

De même encore pour les homonymes bourguignons ou subbourguignons de Chazeuil : Chazeuil (Nièvre, Allier), Chazeux (Saône-et-Loire), Chazeuil-Lavault (Yonne), Chazué (Yonne).

**GERGUEIL**, c. de Sombernon.

FORME ANCIENNE : *Gergullium* (xii<sup>e</sup> s. Cartul. de Citeaux, I) (1).

(1) Ce village fut bâti au xii<sup>e</sup> s. sur l'emplacement occupé par les hameaux de *Nerrals* et de *Civeri*; mais cette fondation assez récente ne prouve rien contre l'antiquité du mot Gergueil, qui pouvait être le nom du lieu-dit sur lequel s'éleva le village.

M. Longnon est porté à voir dans Gergueil un vocable homonyme de Jargeau (Loiret), avec cette double différence que le *g* dur *y* est remplacé par un *g* doux, ce qui n'est pas sans présenter une difficulté, et que la terminaison n'est pas la même. Cette dernière anomalie s'explique parfaitement, Jargeau étant dans cette région au sud de Paris où les Montreuil, Nanteuil, etc. ont pris la forme Montereau, Nanteau.

Si l'on admet l'identité des deux vocables, notre Gergueil doit prendre place dans la série en *-oialum*, car on a pour Jargeau une forme ancienne *Jargogilum* tout à fait caractéristique. La terminaison latine *-ogilum* ou plus exactement en l'espèce *-gogilum* eût dû devenir *-gueil* ou *-gueau* et non *-geau* : à ce point de vue Gergueil est donc une forme étymologiquement plus correcte que Jargeau.

HOMONYMES. — Dans le Cantal, pays où la finale *-euil* prend parfois la forme *-ols* (Vernols pour Verneuil), on a un Girgols (*Gergols* en 1269) qui semble être un homonyme de Gergueil.

#### **MARANDEUIL**, c. de Pontailier.

FORME ANCIENNE : *Marandelium* (1310, Cartulaire de Saint-Léger).

La forme relativement très récente *Marandelium* est évidemment pour *Marandolium* ; on est en droit d'y voir un vocable en *-oialum*.

Quant au radical *Marand-* il est très répandu dans la toponomastique française du centre et du nord de la France : Marand, Marande Marandat, Les Marandes, La Marandière, etc. ; on trouve aussi la série parallèle : Mérand, Mérande, Mérandière, La Mérandoire. Le sens de ce radical, qui n'est pas forcément le même que celui de la racine celtique et germanique *mar*, masse d'eau (d'où sont venus *mare*, *marais*, *marécage*), nous est inconnu.

#### **MERCEUIL**, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES : *Matronecum* (723, Dom Plancher, pr. p. 1). — *Maissolium* (868, Dom Bouquet, VIII, 555). — *Mercuel*, (1253, Cartul. de l'Eglise d'Autun). — *Marsolium* (1289, *id.*, p. 274). — *Marsuil* (XIV<sup>e</sup> s. Pouillé du diocèse d'Autun, in Cartul. de l'Evêché d'Autun).

Il nous paraît évident que *Matronecum* ne s'applique pas à Merceuil. Les quatre autres formes permettent de voir dans ce vocable un nom suffixé en *-oialum*, mais où le suffixe aurait pris, comme cela se voit dans maints autres exemples (Voy. précédemment) la forme *-olium*.

Dans le passage de *Maissolium* aux formes suivantes, il s'est produit un changement de *s* en *r* par dissimilation ; c'est là un phénomène phonétique fréquent à diverses époques ; ainsi *Massalia* ou *Massilia* est devenu Mar-

seille. La forme *Maissolium* en français Masseuil, est donc la forme primitive; *Mercuel*, qu'on doit prononcer Mersu-ye (où l'y a la même valeur phonétique que dans le mot *yeux*) ou Merseuil, et *Marsuil* sont les formes dérivées.

Etant donnée la forme primitive *Maissolium*, le nom de Merceuil nous paraît se rattacher au radical du bas-latin *mansus*, en français *mes*, au sens de maison, habitation rurale, qu'on retrouve dans le *meix* bourguignon, dans les *mas* provençaux, dans les mots français *Mézières*, *masure*, *maison*, etc.

Merceuil aurait donc comme Chazeuil le sens d'« agglomération de maisons »; mais spécifions que c'est là une manière de voir toute hypothétique.

HOMONYMES. — Merceuil n'a pas d'homonyme. Il n'y a pas non plus de Maisseuil, mais on a Masseuil (Vienne).

La rente de **Masse**, commune de Brognon, est en 1376 *Maisses* (Rôle des feux du Dijonnais).

**Nanteux**, com. de Maligny, c. d'Arnay-le-Duc.

FORMES ANCIENNES : *Finis nantuasensis* (877, Munier, Recherches servant à l'Histoire de l'ancienne cité d'Autun, 2<sup>e</sup> p., p. 93). — *Nantotium* (1290, Cart. de l'Evêché d'Autun, p. 329). — *Nantuil*, 1306, Cart. de l'Egl. d'Autun, p. 124 et 1396, Rôle des feux de l'Auxois).

L'adjectif *nantuasensis*, dont l'orthographe correcte est *nantuasensis*, conduirait à un vocable primitif *Nantuacus*. Mais cette conséquence est loin d'être forcée, car les scribes d'autrefois ont souvent appliqué, par une analogie erronée, la finale adjective *-acensis* ou *-iacensis* à des noms de lieu habité pour lesquels elle était absolument injustifiée. Nous en citerons les exemples suivants : les adjectifs *Seduniacensis* (966) et *Gordoniacensis* figurent dans des chartes de Cluny pour Suin et Gourdon, dont les anciens vocables sont en *-dunum* et non en *-iacus*; de même on lit dans une charte de la Chronique de Bèze l'épithète *Iciacensis* qualifiant un certain Eudes qui, quelques pages plus loin, est nommé *Oddo de Iccio*, c'est-à-dire Eudes d'Is-sur-Tille (en latin *Hiccius* sous son thème plein). Donc une forme adjective en *-acensis* ne prouve pas forcément un substantif en *-acus*, n'en a pas la valeur, et nous avons le droit de ne pas nous arrêter à la forme *nantuasensis*, vraisemblablement imaginée par le scribe sous l'influence des deux vocables qui la précèdent (1).

Reste donc, pour nous éclairer sur l'étymologie de Nanteux, le

(1) Le texte est ainsi conçu : « *In pago Belnensi, in fine Noviliacense et in fine Mascliniasense et in fine Nantuasense* ». Neuilly, *Noviliacus*, est, comme Nanteux, un hameau de Maligny, *Mascliniasus*.

*Nantuil* de 1206 et 1396 ; joint au vocable actuel, il suffit pour nous édifier. Nous savons en effet que, dans la région, la finale *-uil* représente du <sup>xii</sup><sup>e</sup> au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle l'*oialos* celtique ; *Nantuil* nous conduit donc à un antique *Nantoialos*, sorte de fréquentatif formé sur le substantif commun gaulois *nantos*, en français « nant », et ce collectif signifie à peu près « endroit vallonueux ». Le vocable *Nantoialos* fut très répandu en Gaule ; il est devenu régulièrement Nanteuil, dont les exemplaires sont nombreux sur notre sol. Notre Nanteux bourguignon résulte de l'assourdissement de la terminaison, d'où disparition de la mouillure finale ; nous constaterons aussi le fait pour Orgeux : il se retrouve encore dans divers vocables dont le thème primitif était terminé en *-olus* ; ce dernier suffixe diminutif a généralement subi, en passant en français, le même sort que *-oialus* c'est-à-dire est le plus souvent devenu *-euil*, mais a donné fréquemment *-eux* en Bourgogne (*Ménetreux*, *Baigneux*, venus de *Monasteriolum*, *Balneolum*). Dans la région au sud de Paris où les suffixes *o'alus* et *olus* ont aussi éprouvé un assourdissement de la finale ayant abouti à *-eau*, *Nantoialus* est devenu Nanteau, comme *Monasteriolum* et *Balneolum* ont fait Montereau et Bagneau.

HOMONYMES. — Nanteuil (Ardennes, Aisne, Charente, Dordogne, Jura, Loir-et-Cher, Marne, Nièvre, Oise, Seine-et-Marne, Deux-Sèvres, Vienne) ; Nanteuil (Aisne) ; Nanteau (Seine-et-Marne).

### ORGEUX, c. de Dijon.

FORMES ANCIENNES : *Urgeolum* (2<sup>e</sup> moitié du <sup>x</sup><sup>e</sup> s., Cartul. de Saint-Etienne). — *Orguil* (1147, Cart. de Saint-Etienne, I). — *Orgeolo* (*Guillermus de*) (1171, Cartul. de l'Eglise d'Autun I, p. 106. — *Orgeolo* (*Vuillermus de*) (1175, Pérard, p. 248, d'après le Cartul. de Saint-Bénigne). — *Orgeolo* (*Ecclesiam de*) (1193, Pérard p. 268).

Vers le milieu du <sup>xii</sup><sup>e</sup> s., on voit figurer comme témoin, dans diverses pièces du Cartulaire de Saint-Etienne de Dijon, ce même *Guillermus* ou *Vuillermus de Orguil*, dont le nom est orthographié de plusieurs façons différentes : *Orguil*, *Orgiul*, *Orgeuil*, *Orgoïl*, *Oriul*, *Orgialum*, etc.

Toutes ces formes nous paraissent se rattacher fort bien à un thème *Orgoialum* pour un primitif *Hordeoialos*. De même qu'on a formé sur le nom latin du buis, *Buxus*, des dérivés suffixés en *-aria* (*Buxaria*), et antérieurement des dérivés en *-o'alum* (*Buxoialum*, <sup>auj.</sup> Busseuil), de même on aurait formé sur le nom latin de l'orge *Hordeum*, non seulement des dérivés en *-aria* (Orgères est connu en France à de nombreux exemplaires), mais aussi des dérivés en *-oialum* ; *Hordeoialum* serait devenu successivement *Orgoialum*,

*Orgeolum*, *Orguil* et enfin *Orgeux* ; ce dernier nous paraît d'ailleurs être le seul exemple connu d'un collectif en *-oialum* formé sur le nom latin de l'orge.

*Hordeoialum* a donné *Orgeux* comme *hordeum* a donné *orge*. La finale *-oialum*, au lieu de donner *-euil* comme dans la plupart des cas, s'est assourdie en *-eux*, comme on en a de nombreux exemples dans la toponomastique française : *Montreux* pour *Montreuil*, *Nanteux* pour *Nanteuil*, etc.

#### § XIV. — PARTICULARITÉS D'ORDRE TOPOGRAPHIQUE

##### BAR

Les vocables de trois communes de la Côte-d'Or se rattachent à ce mot, dont nous allons d'abord parler à un point de vue général.

Le mot *bar*, latinisé *barrus* ou *barrum*, est regardé comme étant d'origine celtique, et comme signifiant « lieu élevé, sommet ». Il est donc à peu près synonyme de *briga* et de *dunum* pris dans leur acception première ; mais nous n'avons pas d'indice probant qu'il ait, comme eux, vu son sens primitif se doubler du sens secondaire de « lieu fortifié, forteresse ». Bornons-nous donc à l'envisager comme adéquat à l'idée d'endroit élevé, culminant. Cela n'implique nullement, d'ailleurs, que les lieux ayant conservé jusqu'à nous le nom de *Bar* n'aient jamais été fortifiés dans les temps reculés, et nous aurons un exemple du contraire à propos de *Bar-le-Régulier*. Il n'y a là rien qui doive étonner, puisque les anciennes populations recherchaient pour établir leurs enceintes fortifiées les sites déjà naturellement défendus par leur élévation et leurs abords difficiles.

En dépit de leur nom, les localités dénommées *Bar* ne couronnent pas forcément une montagne ou une colline ; elles peuvent être situées en coteau, il en est même qui sont en plaine, par exemple les trois villes de *Bar-le-Duc*, *Bar-sur-Aube* et *Bar-sur-Seine*, dont la première a valu à la contrée qui l'environne le nom de *Barrois*. Cette apparente contradiction s'explique par la raison que le lieu habité a tiré son nom d'une éminence voisine comme c'est le cas pour *Bar-le-Régulier* (1), ou bien que la localité primitivement habitée, après avoir été établie sur la montagne, s'est déplacée postérieurement, en conservant son nom.

HOMONYMES. — *Bar* (Alp.-Marit., Ardennes, Aube, Cher, Corrèze, Landes, Meuse) ; *Barr* (Alsace) ; *Bard* (Jura, Haute-Loire, Loire,

(1) De même pour *Bar-sur-Aube*, d'après ce passage de la Chronique de Bèze : «..... Ecclesia in honore B. Stephani dedicata, in eminenti quodam monte, qui Barrus dicitur, decentissime fundata » (p. 380).



Puy-de Dôme, Haute-Saône, Haute-Savoie, Seine, Haute-Vienne).

Les localités du nom de Bardeau, Bardel, sont des diminutifs probables du vocable Bard.

On remarquera dans la distribution géographique des Bar ou Bard, que l'extrême Nord (Flandre, Picardie) et l'Ouest (en particulier la Bretagne) en sont totalement dépourvus. En ce qui concerne la péninsule armoricaine, le fait n'a rien de surprenant pour qui sait que les noms de lieux gaulois les plus authentiques, tels que les composés en *-dunum*, *-durum*, *-briga*, *-magus*, etc., ne se rencontrent pas dans cette contrée, qui a si longtemps été regardée comme la terre celtique par excellence.

Notons enfin que le mot *bar* a toujours été employé isolément comme nom de lieu, sans entrer en combinaison à la façon des mots *dunum* et *briga* qui lui sont, dans une certaine mesure, comparables.

#### **BAR-LE-RÉGULIER**, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES : *Barrum regulare*, fondé au *x<sup>e</sup> s.*, (d'après J. Garnier). — *Barrum* (fin du *xi<sup>e</sup> s.*, Cart. de l'Eglise d'Autun, I, p. 29). — *Barro Regulari (conventus de)* (1277, Cart. d'Autun, p. 222).

Bar-le-Régulier est situé en vallée, au pied d'une montagne conique complètement isolée dans une plaine assez étendue, et qu'on appelle « montagne de Bar ». Son nom est certainement très ancien, et il ne nous paraît pas douteux qu'il ait passé de la montagne au village bâti à sa base. Le sommet de ce mont a d'ailleurs été habité à une époque bien lointaine, car il montre encore actuellement une enceinte fortifiée assez bien conservée, composée d'un double rempart en terre avec fossés. On sait aujourd'hui que ces fortifications, qualifiées, il y a cinquante ans, de « camps romains », ont une antiquité beaucoup plus reculée ; on les fait remonter jusqu'à l'âge de la pierre polie, ou tout au moins jusqu'à l'âge du bronze.

L'épithète *le-Régulier*, qui sert de complément déterminatif à Bar, lui vient du Prieuré fondé au *x<sup>e</sup> siècle* dans cette localité. Rappelons qu'on désigne sous le nom de *réguliers*, les religieux qui vivent en commun dans les monastères, astreints à une discipline, à une règle particulière, tandis que les ministres du culte qui vivent dans le monde constituent le clergé *séculier*.

REMARQUE. — Le Dictionnaire des Postes écrit Bard-le-Régulier.

#### **BARD-LES-EPOISSES**, c. de Semur.

FORME ANCIENNE : *Barrum* (1147, Reomaus, p. 201).

Cette localité est située sur le plateau d'une montagne. Sa position

concorde donc avec son nom. Celui-ci se retrouve comme épithète dans le vocable d'une commune voisine, **Jeux-les-Bard**.

**MONTBARD**, ch. l. de canton, arr. de Semur.

FORMES ANCIENNES : *Mons Barrum* (1129, Gall. Christ. IV, pr., col. 161). — *Montbar* (1209, Pérard). — *Castrum Montis Barri* (1228, Pérard) *Montbart* (1334, 1376, Pérard).

La petite ville de Montbard est bâtie sur une colline isolée, dont elle couvre de nos jours un des flancs en s'étagant pittoresquement de la base au sommet.

Nous avons dit que le mot *bar* n'était pas entré en composition, n'avait pas donné de vocables composés à l'époque gauloise ou à la haute époque romaine, ou tout au moins qu'il n'en est pas parvenu de tels jusqu'à nous. Le mot Montbard ne contredit pas cette remarque. Ce n'est pas en réalité un mot composé, et il ne remonte probablement pas plus loin que le début du moyen-âge, temps où le mot *mont* fut surtout en faveur dans la formation des noms de lieux. Montbard résulte de la juxtaposition de deux termes qui s'écrivirent sans doute séparément à l'origine, au lieu d'être soudés comme nous le voyons depuis le XII<sup>e</sup> siècle, et qui auraient pu sans inconvénient garder leur individualité comme ils le faisaient du reste en latin, ou les mots *Mons* et *Barrum* restaient isolés et se déclinaient chacun pour son compte.

HOMONYME. — Montbar (Aisne).

---

**BAULME-LA-ROCHE**, c. de Sombornon.

FORME ANCIENNE : *Balma* (1147, Cart. de Saint-Etienne de Dijon).

Le vocable latinisé *Balma* et habituellement devenu en français Baume, avec des graphies variées, a son origine dans un mot ayant appartenu à la langue d'une des populations qui ont occupé notre sol avant les Romains, soit les Gaulois, soit les Ligures. La signification en est connue, parce que le mot s'est conservé assez tardivement, comme substantif commun féminin, dans les parlers locaux de certaines régions de notre pays ; aussi le vocable Baume est-il fréquemment accompagné de l'article. Il servait à désigner ces excavations des rochers que nous appelons communément grottes ou cavernes. Il en existe en effet une très belle au territoire de Baulme-la-Roché.

Un hameau de la commune de Créancey, canton de Pouilly, porte aussi ce vocable ; il est écrit **Baume** par M. J. Garnier, et **Beaume** par le Dictionnaire des Postes. Nous avons pour lui la forme française *Balmet* en 1164 (Titres de l'abbaye

de Sainte-Marguerite). C'était donc alors un diminutif de *Bálma*, formé à l'aide de la terminaison habituelle en pareil cas, qui est *-ittus*, *-illa* en bas-latin, *-et*, *-ette* en français, et *-ot*, *-otte* en dialecte bourguignon. La vocalisation qui change le groupe *al* en *au*, phénomène phonétique qui date de la fin du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, n'est pas encore opérée ici; mais il est assez surprenant de constater que le diminutif est masculin, tandis que son générateur est féminin, et qu'il n'est pas doté de la finale diminutive bourguignonne *-ot*. Celle-ci était partout déjà usitée à cette époque, car nous trouvons dans Pérard (1148) un *Balmota* qui paraît s'appliquer à **Beaumotte**, com. d'Agey, c. de Sombornon. *Balmota* est une forme correcte, qui n'encourt pas les mêmes reproches que le *Balmet* de 1164.

HOMONYMES. — Le thème *Balma* a laissé, sous des graphies variées, une nombreuse postérité sur le sol français. Il y a de nombreux Baume, Baulme, Beaume, Balme, Barme, avec leurs diminutifs Baumolle, Baumette, Balmette, etc.

On trouve, en outre, ces mêmes vocables associés à l'article singulier ou pluriel (La Baume, Les Baumes, etc.), ce qui montre bien que le substantif Baume et ses variantes sont restés en usage, dans les parlers locaux, au moins jusque vers la fin du moyen-âge.

Il convient d'observer que le vocable Baume, sous ses diverses formes graphiques, se rencontre surtout dans le bassin du Rhône, de préférence dans des contrées montagneuses et calcaires, et aussi, quoique moins abondamment, dans la région montagneuse du plateau central. Mais le Dictionnaire des Postes n'en mentionne pas au voisinage de la chaîne pyrénéenne.

---

#### **BRAUX**, c. de Précy-sous-Thil.

FORMES ANCIENNES : *Brecas* (1256, Titres du Chapitre de Semur). — *Brecas* (1258, Cart. d'Autun, II). — *Broyes* (1269, Ch. des Comptes, B, 199). — *Broies* (Pouillé du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> s., in Cart. d'Autun).

Le vocable Braux, dont il existe un certain nombre d'exemplaires en France, est bien connu pour descendre d'un thème primitif *Bra-cus*, latinisation d'un substantif commun emprunté à la langue gauloise où il avait le sens de *vallée*. Il est donc, comme synonymie, très proche parent de *nantos*, et comme celui-ci il a dû servir à désigner d'abord le cours d'eau de la vallée, avant de s'appliquer par extension à cette dernière. Le cas de la commune de Braux (Aube) vient à l'appui de cette manière de voir : ce village est en effet situé sur un ruisseau, qui est mentionné au <sup>x</sup><sup>e</sup> s. sous le nom de *fluvius Brah* et *fluvius Brau*, et c'est évidemment de lui que le lieu habité a tiré sa dénomination. Quant au sens de « vallée », il

est attesté dans ce passage « *Bracus sive vallis, qua dicitur Dirginis* » qu'on lit dans *Gesta abb. Fontan. 6, aux Monumenta Germaniae Scriptores, II, 279.*

*Bracus* a, par vocalisation du *c* final du radical, donné normalement *Bray*, qui est son dérivé le plus fréquent; nous en avons un représentant dans **Bray**, écart du territoire de Dijon, latinisé *Brachum* au *xii<sup>e</sup> s.* Mais *Bracus* a aussi donné *Braux* (avec un *x* abusif), qui est moins facile à expliquer : on peut toutefois penser que le *c* final est tombé de fort bonne heure, et que la voyelle *a* s'est alors développée en *au*. Un phénomène comparable s'observe pour *focus, jocus, locus* devenus « feu, jeu, lieu », et pour *fagus* (le hêtre) devenu « fay », mais aussi « *fau* » et « *fou* ».

Maintenant que nous avons résumé l'histoire du mot *Braux*, il nous faut aborder un problème qui concerne le *Braux* de la Côte-d'Or : c'est la question de savoir si c'est bien là un *Braux* primitif, en d'autres termes si ce village a toujours, dès l'origine, répondu au vocable qu'il porte aujourd'hui. Nous ne le croyons pas, en raison des formes anciennes *Brecas* et *Broyes*, qui ne s'accordent pas avec *Braux*.

Constatons d'abord que ces formes anciennes s'appliquent bien à la localité actuellement dénommée *Braux* : le *Brecas* de 1288 est en effet spécifié ainsi : *ecclesia de Brecis versus sanctum Theobaldum*; or ce complément désigne évidemment le village de Saint-Thibault, situé à quelques kilomètres de *Braux*. D'autre part, le *Broies* du Pouillé du *xiv<sup>e</sup> s.* figure dans le *Ministerium Sinemuri in Auxelo* où sa position est fixée par la nomenclature des paroisses voisines. Donc topographiquement l'attribution peut être considérée comme certaine. Mais philologiquement, nous le répétons, l'identification n'est guère admissible, ou plutôt elle ne l'est pas du tout. L'origine du mot *Broye* est bien connue : il descend en droite ligne de *briga* (avec *i* bref accentué) qui, nous l'avons dit antérieurement, signifie « colline, forteresse », et dont *Brecas* est une forme basse; il en descend comme *Troyes* (Aube) provient de *Trecas*, forme basse de *Tricasses*.

*Briga* a donné *Broie*, comme *frigida, rigida, corrigia* ont donné *froide, roide, courroie*. Le *g* intervocal tombe, ce qui laisse *Bria*, modification qu'opère déjà César dans le nom *Magetobria* (pour *Magetobriga*, auj. La Moigte-Broyes, près Pontailler); puis l'*i* bref accentué devient *oi*, d'où *Broie* ou sa variante *Broye*.

Ainsi *Broyes* et *Braux* sont deux vocables étymologiquement différents, le second n'est nullement le stade évolutif ultime du premier, et si *Braux* a usurpé la place de *Broyes*, c'est par une confusion qui reste pour nous parfaitement inexpliquée.

HOMONYMES. — Braux (Ardennes, Aube, Basses-Alpes, Marne Haute-Marne, Meuse); Bray (vocable très répandu dans les pays de langue d'oïl); Brach (Gironde).

**VESVRES**, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES : *Vaverensis finis* (748, Cart. de Flavigny). — *Vabra* (841, dom Bouquet, VIII, 376). — *Vuabra* ou *Wabra* (1154, Pérard). — En outre un *Warra* du Pouillé du XI<sup>e</sup> s. du Cartulaire d'Autun semble s'appliquer à notre Vesvres.

Le mot latinisé *Vabra* au thème primitif était un substantif commun venu peut-être du celtique, à coup sûr anté-romain, qui avait continué à être employé dans le langage populaire à l'époque romane; la preuve découle de ce fait qu'il est fréquemment accompagné de l'article dans les noms de lieu; ce qui le prouve encore, ce sont certains textes du moyen-âge, tel celui qui nous donne justement le sens du mot, et où il s'agit d'un certain *Guarulfus* qui offre au monastère de Fleury-sur-Loire « *alodum unum Boscum scilicet Vevram vocatum* » (Cartulaire de Perrecy, second quart du X<sup>e</sup> s.). Vèvre était donc synonyme de « bois »; on retrouve d'ailleurs assez fréquemment en France aux plans cadastraux, l'expression *bois de Vèvre* ou *bois de la Vèvre*; nous citerons dans notre département, par exemple, le **bois de Vesvres**, au voisinage du hameau de Mouillon, com. de Châtellenot.

Vèvre avait-il le sens général que nous attribuons au mot « bois » ou bien un sens plus restreint, soit au point de vue de l'étendue, soit au point de vue de l'usage qui en était fait, soit sous tout autre rapport? Nous n'en savons rien. En ce qui concerne l'étendue, on pourrait penser que la « vèvre » était un bois de surface plutôt médiocre, d'après la donnée suivante que nous empruntons à M. de Charmasse (*Introduction au Cartulaire de l'Eglise d'Autun*, p. 73): le Manse était un domaine habité par une seule famille, comprenant la maison et des dépendances variées pour subvenir aux besoins des habitants et de leurs animaux: terres cultivées, friches, prés, vignes, et une certaine étendue de bois, ordinairement appelée vèvre, où paissaient de nombreux porcs. Mais d'autre part, il existe dans le Verdunois (Meuse) une grande région forestière appelée Woèvre, ce qui nous prouve que le nom de Vèvre pouvait s'appliquer aussi à de vastes surfaces boisées. Contentons-nous donc de considérer le vocable Vèvre comme rappelant un lieu boisé, ayant tout au moins été tel à une époque ancienne, s'il ne l'est plus maintenant.

HOMONYMES : Le thème *Vabra* a donné lieu dans notre pays à de nombreux dérivés, diversement orthographiés :

1<sup>o</sup> *Vabre*, qui a gardé la forme originelle, dans la France méridionale (Aveyron, Cantal, Tarn) ; on a aussi le même mot joint à l'article roman, le *Vabre*, la *Vabre*, les *Vabres*, dans les mêmes régions.

2<sup>o</sup> *Vavre* ou *Vavres* (Ain, Loire, Rhône), avec parfois l'article roman : le *Vavre*, la *Vavre*, les *Vavres*, dans la partie moyenne du bassin du Rhône.

3<sup>o</sup> *Vaivre*, dans la partie septentrionale du bassin du Rhône (Doubs, Jura, Haute-Saône, Saône-et-Loire).

4<sup>o</sup> *Vèvre*, dans La *Vèvre* (Cher, Haute-Marne, Nièvre, Saône-et-Loire, Yonne) et Les *Vèvres* (Allier).

5<sup>o</sup> *Vesvres* (Cher, Nièvre, Haute-Marne) ; la *Vesvre* (Saône-et-Loire) ; les *Vesvres* (Allier, Saône-et-Loire).

6<sup>o</sup> *Voivres* (Aube, Sarthe) ; la *Voivre* (Haute-Marne, Meuse, Haute-Saône, Vosges) ; les *Voivres* (Haute-Saône, Vosges).

Citons enfin les diminutifs correspondants *Vabrottes* (Aveyron, Haute-Loire) ; — la *Vavrette* (Ain).

Dans la Côte-d'Or, nous retrouvons **Vesvres**, ham. de la com. de Liernais ; les diminutifs **Vesvrotte**, ham. de la com. de Fraignot, c. de Grancey ; **Vesvrottes**, château du territoire de Beire-le-Châtel, c. de Mirebeau, dont le nom est écrit *Vaivrottes* en 1311. En outre nous relevons dans la *Nomenclature historique* de M. J. Garnier :

Le **ruisseau de la Vèvre**, affluent de la Laignes ; la **fontaine des Vèvres**, com. de Magny-Lambert ; la **ferme du bois de Vèvre**, com. de Pothières ; la **fontaine des Pâtis de la Grande Vesvre**, com. de Sacquenay.

En résumé, les lieux habités qui sont nés duthème primitif *Vabra* se rencontrent presque exclusivement dans l'est de la France (du nord au sud), et dans le Plateau central ou à son pourtour, s'étendant là jusqu'au Tarn et au Tarn-et-Garonne. C'est à peu près la même distribution géographique que pour le vocable *Baume*. Comme pour *Baume* aussi, les localités portant le nom de *Vèvre* ou ses variantes sont pour la plupart très peu importantes : il n'y en a pas plus d'une sur dix qui ait rang de commune. Nous rappellerons enfin, pour *Vesvres* comme pour *Baume*, comme pour tous les vocables qui peuvent se montrer d'autre part avec l'article (preuve commun de la persistance de leur emploi comme substantif dans la langue romane) que les lieux habités ainsi dénommés ne sont pas forcément de fondation anté-romaine ou même romaine, et peuvent parfaitement être des établissements du moyen âge ou même des temps modernes.

---

Aux noms des communes qui précèdent, nous joindrons le vocable *le Breuil* qui est le nom de plusieurs écarts et de nombreux lieux-dits du département de la Côte-d'Or.

« *Le Breuil* » est un nom très répandu en France ; la signification du mot *breuil* est bien connue, c'est celle de « bois taillis ou buissons fermés de haies » (Littré), « bois clos spécialement affecté à la chasse » (Du Cange).

Le thème primitif du mot est anté-romain ; on trouve à l'époque carolingienne les formes *brogilus* et *broilus*.

**Le Breuil**, com. de Thoisy-la-Berchère, c. de Saulieu.

FORMES ANCIENNES : *Brullium* (1128, Tit. de l'abb. du Puits d'Orbe). — *Breul* (1202, Cartul. du Prieuré). — *Brolium* (1290, 1292, Cartul. d'Autun, II, p. 53 et 60). — *Brolio* (*Prioratus de*) (Pouillé du xiv<sup>e</sup> s. in Cart. d'Autun, p. 386).

**Le Breuil**, com. de Sussey, c. de Liernais.

FORME ANCIENNE : *Brolium* (1294, Cartul. d'Autun, I, p. 290).

**Le Breuil**, com. d'Allerey, c. d'Arnay-le-Duc.

FORME ANCIENNE : *Brolium de Alereio* (Cartul. d'Autun, I, p. 375).

Mentionnons encore le lieu-dit **au Breuil**, com. d'Aubigny-la-Ronce, c. de Nolay, qui est in *Broillio* (1289, Cart. d'Autun, I, p. 276).

On trouve enfin, dans une charte en français de l'époque (1285, Cart. d'Autun, II, p. 51) : « *au bois de Bruil* », com. de Sussey et à la même époque (1286, *id.* p. 44) : « *grangia dou Bruil* », com. de Thoisy-la-B.

## § XV. — RIVIÈRES

Nous rattacherons aux origines anté-romaines les vocables qui reproduisent un nom de rivière. Les noms des cours d'eau sont ordinairement très anciens. Ils sont pour la plupart anté-romains ; certains savants les regardent même comme anté-gaulois. On pourrait dire d'une façon générale que ces noms remontent à une antiquité d'autant plus haute que les cours d'eau qui les portent sont eux-mêmes plus importants.

Pour ce qui a trait aux rivières qui nous intéressent dans ce chapitre, la Bèze, la Laignes, la Norges, le Suzon, la Tille, la Vouge, leurs vocables sont très vraisemblablement anté-romains. Mais il faut bien se garder d'adopter la même conclusion pour les localités qui en tirent leur nom. S'il est possible que certaines d'entre elles soient antérieures à la domination romaine en Gaule, il est probable que la plupart d'entre elles sont au contraire contemporaines de l'Empire ou même postérieures.

**BÈZE**, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES : *Bezua*, *Bezuense monasterium* (630, *Chronique de Bèze*). — *Fons Besua* (657, 663, 664, in *Pardessus : Diplomata*). — *Fons Besuæ* (675, in *Pertz : Diplomata*).

Cette localité tire son nom de la rivière la Bèze, qui y prend sa source et émerge d'un rocher au village même.

Ce vocable se retrouve en divers points du département, appliqué à une fontaine (**Fontaine de Bèze**, com. de Lucenay-le-Duc), à un ruisseau (**ruisseau de la Bèze-Courtavaux**, com. de Preneaux) et à un moulin (**Moulin de Bèze**, Baisa (1199), com. d'Alise-Sainte-Reine).

La présence de l'article dans le vocable la Bèze Courtavaux montre que le mot de *bèze* était encore employé, dans le langage roman, comme substantif commun. On peut supposer que ce mot avait le sens de fontaine ou de ruisseau, comme c'est le cas pour les mots Dive, en Poitou, Douée, Douaix et Douix dans différentes régions de la France et particulièrement dans la Côte-d'Or.

HOMONYMES. — Il n'y a pas, en France, d'homonyme à Bèze. Mais le vocable Bize, que nous y rattachons, très hypothétiquement il est vrai, se trouve à quelques exemplaires dans divers départements (Ardèche, Aude, Haute-Marne, Mayenne, Nièvre, Hautes-Pyrénées). Dans la Côte-d'Or nous trouvons : un **ruisseau de Bize**, au territoire de Culètre, un **ruisseau de la Bize** et un **étang de la Bize**, au territoire de Villargoix. C'est ce fait de trouver le mot *bize* attaché à des noms de cours d'eau qui nous porte à le rapprocher du mot *bèze*.

Il convient de citer aussi, comme apparentés, les deux vocables : Bézonne (Aveyron) et Bizones (Isère), dont la terminaison *onne* peut être considérée comme le mot gaulois *onnos* ou *onna*, au sens de cours d'eau ou de fontaine, qui constitue l'élément final d'un grand nombre de fleuves ou de rivières.

**BÉZOUOTTE**, c. de Mirebeau.

FORME ANCIENNE — *Bezuuncula* (1008, *Chron. de Bèze*, p. 293). — *Besueta* (1034, *id.*, p. 322). — *Bezoeta* (2<sup>e</sup> moitié du XI<sup>e</sup> s., *id.*, p. 365).

Il est à peine besoin de faire remarquer que *Bezuuncula* n'est pas le thème primitif de Bézuotte ; ce vocable a été créé à peu près tel qu'il est aujourd'hui, aux dépens du mot Bèze à l'aide de la terminaison diminutive bourguignonne *otte*. *Bezuuncula* n'est que la latinisation, faite par un clerc, du vocable d'alors, qui était déjà Bézuotte.



Nous constatons dans Bézouotte la présence de l'u étymologique de *Bezua*, qui a disparu dans Bèze, ce qui tend à prouver que Bézouotte a été formé antérieurement au XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle, car à cette époque on disait déjà Bèze et on aurait dit Bézotte.

Notons que Courtépée, qui écrivait dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> s., écrit *Bezeuotte*.

**LAIGNES**, ch. l. de canton, arr. de Châtillon.

FORME ANCIENNES : *Fons Lagnis* (632, Pérard, p. 7). — *Lannia* (1083-1096 et 1107. Cartul. de Molême). — *Lainia* (1083-1096, Cart. de Molême I). — *Lagnia* (vers 1102, même recueil). — *Lamnia* (1198, Titres de l'abbaye de Quincy).

Laignes tire son nom de la rivière la Laignes (*Lamnia*), qui y prend sa source.

La forme *Fons Lagnis* n'a peut-être qu'une apparence d'ancienneté. Le document qui la fournit, bien que relatant des faits passés en 632, a peut-être été rédigé beaucoup plus tard. *Lagnis*, en effet, aurait donné « *Lain* » ; ce n'est donc pas un thème primitif, mais une simple latinisation du vocable tel qu'il était à l'époque du clerc qui l'a transcrit. Le thème originel est plutôt *Lannia* ou quelque chose d'approchant, par ex. *Lamnia*.

*Lannia* a donné Laigne par suite de l'attraction de l'i par la tonique et de sa diphtongaison avec elle, comme dans *campania* devenu campagne (puis campagne), *Marmania* devenu Marmaine (puis Marmagne). L's terminal est un s parasite ajouté, comme il est fréquent, à une terminaison muette.

Il y a lieu de remarquer, avec M. Longnon, l'analogie des modes de formation de *Fons Bezua*, *Fons Lagnis* avec les vocables de Fonsommes (Aisne, à la source de la Somme), de Fontvannes (Aube), de Fouvent (Haute-Saône), etc ; mais, dans notre région, le mot *fons* a disparu des vocables modernes en question.

HOMONYMES, ou du moins apparentés : La Laigne (Ch.-Inf.), Laigneville (Oise) ; la Lagne (B.-Alp.)

**NORGES**, c. de Dijon-Nord.

FORMES ANCIENNES : *Finis norviensis* (775, Pérard, p. 11). — *Norvia* (VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> s., Chron. de Saint-Bénigne, p. 79, 96, 112 et 113). — *Norgis* (in) (869, Pérard.) — *Norgia* (870, 1015, Chron. de Saint-Bénigne, p. 100, 180). — *Norga* (881, Pérard). — *Norgias* (1124, 1177, 1193, Pérard). — *Norges* (1177, id.).

Cette localité emprunte son nom à la rivière la Norge, en latin *Norvia*, affluent de droite de la Saône par l'intermédiaire de la Tille ; la Norge est déjà *Norgia fluvius* en 867 (Chartes bourguignonnes).

*Norvia*, qui est peut-être pour un plus ancien *Norbia* (voy. plus loin, à l'art. VOUGEOT, les noms de cours d'eau en *-bia*), a donné Norge par consonnification de l'i qui suit un v, phénomène très fréquent, et par chute ultérieure du v. L's terminal de Norges est l's parasite dont on a orné si souvent les terminaisons muettes.

HOMONYMES. — Le Dictionnaire des Postes mentionne, dans la même région de la Côte-d'Or, trois agglomérations du même nom : Norges-la-Ville, ch. l. de la commune ; **Norges-le-Pont**, ham. de Norges-la-Ville ; **Norges-le-Bas**, ham. de Brétigny-les-Norges.

REMARQUE. — Norges est situé à la source de la rivière du même nom ; à Norges-le-Pont passait l'ancienne voie romaine de Châlon à Langres par Dijon ; on y a trouvé, sur le bord de la voie romaine, une borne milliaire.

#### **SUZON (VAL-DE-), c. de Saint-Seine.**

FORMES ANCIENNES : *Sisunnus* 836, *Susciones* 837, *Suzio* 1066 (Pérard, p. 18, 20, 191), pour la riv. le Suzon. — *Vallis Suzionis* (1275, Dom Plancher, II, pr., p. 41), pour le village.

Nous sommes ici en présence d'un de ces noms de rivière en *-o*, *-onis*, comme il y en a plusieurs dans la région. Ex : l'Armançon, (*Hormentio*, avant 800) ; l'Ignon (*Angio*) ; l'Ognon (*Ligno*, avant 700), le Brevon, le Revinson, etc.

#### **TIL-CHATEL, c. d'Is-sur-Tille.**

FORMES ANCIENNES : *Filena* (Carte théodosienne). — *Tile Castellum* (801, Pérard, p. 47). — *Tillensis finis* (815, Chronique de Bèze). — *Tylecastrum* 1124 et 1139, *Tilecastrum* 1133, *Tricastellum* 1196, *Tit-chatel* 1246, *Trichastel* 1246 et 1254, *Tirechastel* 1262, *Trichasteal* 1273 (Pérard).

MONT-SUR-TILLE, sous la première République.

On a pensé que la station romaine de *Filena* devait coïncider avec l'emplacement actuel de Til-Châtel. Le fait est que cette localité est située sur l'ancienne voie romaine de Lyon à Langres par Mâcon, Chalon, Dijon, au passage de la Tille ; la voie romaine est encore reconnaissable dans le bourg, où elle est appelée « la levée » et où elle est croisée par une autre voie romaine ; on y a en outre retrouvé beaucoup d'objets romains, bas-reliefs, colonnes, monnaies. Mais même en admettant comme exacte l'opinion que Til-Châtel occupe l'emplacement de *Filena*, il est presque inutile de faire observer que les deux vocables sont entièrement dissemblables.

Til-Châtel doit son nom à la rivière la Tille, sur les bords de

laquelle il est bâti. Cette rivière, affluent de droite de la Saône, nous offre les formes anciennes suivantes : *Tila* (830, Pérard, p. 18). — *Thila* (870, Chron. de Bèze). — *Tile* (1266, Pérard, dans un acte en français). — *Tilia* (1267, Pérard).

Nous voyons ainsi, tant par les formes anciennes de Til-Châtel que par celles du nom de la rivière, que le vocable ne comportait autrefois qu'un *l* ; la forme *Tillensis* finis de 815 fait seule exception, mais il ne faut pas oublier que la Chronique de Bèze fut en réalité écrite au commencement du XII<sup>e</sup> s. En somme, la mouillure de l' semble s'être produite assez tard.

On remarquera l'altération qui apparaît à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, transformant *Tilchâtel* en *Trichâtel*. La forme *Tirechastel* du siècle suivant nous donne sans doute le mécanisme de cette altération : *Tilechastel* a produit *Tirechastel* par substitution de liquides, puis la métathèse de l'*r* conduit à *Trichastel*. Cette erreur n'a pas prévalu définitivement, puisqu'on est revenu à Til-Châtel, conformément à l'étymologie.

Nous ne connaissons pas de vocable de lieu habité ou de cours d'eau à rapprocher de Til. Quant au sens caché sous le vocable latinisé *Tila*, nous l'ignorons complètement.

#### **VOUGEOT, c. de Nuits.**

FORMES ANCIENNES : *Vooget* (vers 1100, Cartul. de Cîteaux, I), qu'on prononçait « Vouget ». — *Vougetum* (XIII<sup>e</sup> s., d'après Courtépée).

Vougeot est un diminutif bourguignon de Vouge, nom de la rivière (affluent de droite de la Saône) qui passe à Vougeot.

Le village tire peut-être son nom directement du nom du *petit Vougeot*, ruisseau qui a tout son parcours sur le territoire de la commune et qui est une des deux branches originelles de la Vouge.

Mais peut-être aussi Vougeot est-il un diminutif créé par comparaison avec une autre localité, aujourd'hui disparue, qui aurait existé en même temps que Vougeot et se serait appelée *Vouge*. Cette seconde hypothèse mérite d'être produite, car nous savons précisément qu'un lieu habité, désigné par le nom même de la rivière appelée auj. la Vouge, a existé à l'époque romaine. Nous trouvons en effet mentionné aux Itinéraires un relai du nom de *Vidubia* (nom latin ancien de la Vouge), relai qui était situé à l'endroit où la voie romaine traversait cette rivière.

La finale *-bia* s'observe dans plusieurs noms anciens de rivières de la Gaule transalpine ou cisalpine : à notre *Vidubia*, il faut joindre la Vésubie, affluent du Var ; la Trébie, affluent du Pô ; la Dourbie, affluent du Tarn ; enfin la Norges (*Norbis*) est de la même famille,

les deux labiales *v* et *b* se remplaçant fréquemment l'une l'autre, comme on sait.

*Vidubia* a donné Vouge 1° par consonnification de *i* final, consécutif d'une labiale, et devenant *g* doux ; 2° par chute du *d* intervocal comme dans *videre* devenu *voir* puis *voir*.

On a dû dire, sans doute, au moyen-âge quelque chose comme *Veouge*, avec une syllabe de plus que dans Vouge ; et *Vooget* est peut-être pour *Veogét*.

On trouve un *Molendinum supra la Doiz de Vohege* (1277, Cartul. de Cîteaux II) pour le moulin de la Douaix, com. de Chambolle, c. de Gevrey ; c'est bien là une forme intermédiaire à trois syllabes.

#### § XVI. — NOMS D'HOMMES

**IS-SUR-TILLE**, ch. l. de canton, arr. de Dijon.

FORMES ANCIENNES : *Hiccium* (1) (723, dom Plancher, I, pr., p. 1). *Itztum* (1037, Gall. Christ. IV, pr., col. 553). — *Icium*, *Ycium*, *Itium*, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s., Chron. de Saint-Bénigne, p. 165 et 203, et Chronique de Bèze, p. 321, 351, 369, 399, 402, 412). — *Iz* (1092, Pérard, p. 197). — *Iciacensis* (*miles*) (1100, Chr. de Bèze, p. 399). — *Idz* (1113, Pérard, p. 88). — *Hisiun* (1186, dom Plancher, I, preuves, p. 60). — *Ys* (1254, Pérard). — *Ysiun* (1279, dom Plancher, I, preuves, p. 109).

Ce vocable a très vraisemblablement pour thème primitif le nom d'homme *Iccius*. Ce nom figure dans les Commentaires de César, où il désigne un chef gaulois de la nation des Rèmes, qui lui fut envoyé en ambassade l'an 57 av. J. C. Plus tard, sous l'empire, *Iccius* est gentilice, comme le prouve une inscription de Nîmes. Il n'en est pas moins évident que c'est là un nom propre gaulois, qui sous sa forme originelle devait être *Iccios*.

L'h initial n'est pas une difficulté pour homologuer le vocable à sa forme la plus ancienne, car cet *h* tombe fréquemment en passant du latin au français, ex. : *habere*, *hordeum*, *horridus* devenus avoir, orge, ordure.

La succession des formes *Hiccium*, *Itztium*, *Icium*, *Idz* et *Iz* nous donne, sans qu'il soit besoin de commentaires, les phases de la réduction aboutissant à la forme actuelle *Is*.

**HOMONYMES.** — Le nom d'*Iccios* devait être assez fréquemment employé comme nom d'homme dans la cité des Lingons, car, outre *Is-sur-Tille*, on le retrouve dans les vocables d'*Is-en-Bassigny* (Haute-Marne) et d'*Izeure* (Côte-d'Or).

(1) L'édition de dom Plancher, *Histoire de Bourgogne*, que nous avons eue entre les mains porte *Hicium* (ou plus rigoureusement *Hicio*, au cas oblique).

Dans le reste de la Gaule romane, on note encore Hyds (Allier), qui nous semble relever de la même étymologie.

**Notre-Dame d'Y**, com. de Massingy-les-Vitteaux, c. de Vitteaux.

FORME ANCIENNE : *Ys les Viteal* (1396, Rôle des feux de l'Auxois).

C'est probablement un homonyme d'Is-sur-Tille.

REMARQUE. — De ce qu'*Iccius* est un nom d'homme dont l'origine gauloise est bien établie, il ne s'en suit nullement que les localités telles qu'Is-sur-Tille, dont le nom procède de celui-là, aient été fondées avant la conquête romaine. Le nom *Iccius* a persisté durant l'époque romaine, et il est assez probable que c'est à cette époque qu'il a servi à dénommer des lieux habités. M. d'Arbois de Jubainville est exclusivement partisan de cette dernière opinion, qu'il étend même aux vocables composés formés sur *Iccius*, tels que *Icciomagus*, *Icciodurum*.

**VERTAULT**, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES : *Vertillenses (vicani)* (inscription de l'époque romaine, trouvée à Vertault). — *Verteolum* (1081, Cartul. de Molême, 1). — *Vertellum* (début du XII<sup>e</sup> s., Cartul. de Molême, p. 89).

D'importantes substructions romaines, signalées au voisinage de Vertault, témoignaient qu'il avait existé en ce point une localité supposée gallo-romaine. Des fouilles longtemps poursuivies et particulièrement fructueuses sont venues confirmer cette opinion. On avait cru, jusqu'en 1862, que là était l'antique *Landunum* ; mais une inscription votive trouvée en ce lieu à cette époque montra que le nom ancien était *Vertillus*. Dans cette inscription on lut d'abord *Vicani Vertilienses* ; cet adjectif *Vertilienses* conduisait au vocable primitif *Vertilius* ; mais cette lecture a été rectifiée en *Vertillenses*, ce qui ramène à *Vertillus*.

Ce thème *Vertillus* est considéré comme la forme latine d'un nom d'homme gaulois *Vertillos* ; la finale *illos* est en effet caractéristique d'une famille très nombreuse de noms d'hommes gaulois.

*Vertillus* est devenu plus tard *Vertellus*, qui a donné le français *Vertel* ; puis la finale *el* a subi la vocalisation habituelle qui l'a transformée en *eau* (comme dans *annel*, *chapel*, *martel*, devenus anneau, chapeau, marteau). Régulièrement on devrait donc écrire *Verteau* ; l'orthographe qui a prévalu est fantaisiste (1).

(1) Comme vocables reproduisant des noms propres d'hommes d'origine celtique, nous n'avons retenu ici que les noms Is et Vertault. Ce sont les seuls qui nous aient permis de fixer avec grande vraisemblance le thème primitif et sa source linguistique. Il en est probablement d'autres appartenant à la même catégorie et reproduisant des noms de personnes ayant appartenu aux populations antéromaines ; malheureusement la documentation qui les concerne n'est pas suffisante pour qu'on puisse les classer avec certitude : faute de mieux, nous en rejetterons l'étude au moment où nous traiterons de l'époque romaine, laquelle comprendra un certain nombre de vocables incertæ sedis.

§ XVII. — DIVINITÉS

**BEAUNE**, ch.-l. d'arrondissement.

**FORMES ANCIENNES** : *Beleno cas* (pour *Beleno castro*), légende monétaire lue sur un tiers de sou d'or mérovingien. — *Pagus belnensis* (664, Chronique de Bèze). — *Belnus* (*actum est Belno*) (1004, Pérard, d'après le Cartul. de Saint-Bénigne). — *Belnocastrum* (1005, *id.*). — *Belna* (1164-1294, Titres de l'abbaye de Sainte-Marguerite, et *passim*; parfois, mais rarement, *Berna*).

Le thème étymologique est *Belenus*, nom latin d'une divinité gauloise assimilée à Apollon et mentionnée par Ausone au iv<sup>e</sup> siècle de notre ère. C'est cette forme qu'on retrouve sur la pièce de monnaie citée plus haut.

*Belenus*, accentué sur l'antépénultième, a donné tout naturellement *Belnus*, l'e atone étant tombé de très bonne heure ainsi qu'en témoigne la forme de 664.

*Belnus* est devenu, en français, régulièrement Beaune, par la vocalisation de l'l, phénomène qu'on retrouve dans *bellus*, *bel*, devenu *beau*.

La terminaison muette du vocable Beaune a fait croire au moyen-âge que le mot était féminin; c'est pourquoi on le latinisa couramment *Belna*, dont la variante *Berna* résulte de la substitution de l'r à l, qui est assez familière aux chartes bourguignonnes (de Charmasse, *Cart. Egl. Autun*, Introduction, p. XII).

**HOMONYMES.** — Beaune (Allier, Corrèze, Drôme, Haute-Loire, Loiret, Puy-de-Dôme, Savoie, Haute-Vienne); Beaunes (Loiret, Cher), Beaulne (Aisne), Baulne (Aisne, Seine-et-Oise).

La Beaune (Ch.-Inf., D.-S.) a sans doute une autre origine étymologique.

**BEAUNOTTE**, c. d'Aignay-le-Duc.

**FORMES ANCIENNES**; *Berna*, pour *Belna* (Voy. **BEAUNE**) (1150, Chambre des Comptes D. D.). — *Belnote* (1367, Chambre des Comptes, B, 200).

*Beaunotte* est littéralement un « petit Beaune », la terminaison *-ot*, *-otte* étant le suffixe diminutif bourguignon correspondant au suffixe français *-et*, *-ette*. La forme féminine vient de ce que Beaune, au moyen-âge, était considéré comme un nom féminin (Voy. plus haut).

Beaunotte a été primitivement Beaune, comme en témoigne la forme du xii<sup>e</sup> siècle (*Belna*). C'est postérieurement à cette époque, et par suite de la nécessité de distinguer deux localités de même nom appartenant au même diocèse (Autun), que le plus petit des deux *Belna* prit le nom de *Belnote*, qui dans la suite se transforma régulièrement en Beaunotte.

**TART-L'ABBAYE**, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES : *Finis Taruensis* (920, Cartul. de Saint-Etienne, I). — *Tardum* (1024, Gall. Christ. IV, pr. col. 157) — *Tart* (1132, dom Plancher I. pr., p. 38). — *Tar* (1220, Cartul. de Saint-Bénigne, d'apr. Pérard p. 322).

**TART-LE-BAS** ou **-LE-CHATEL**, c. de Genlis.

FORME ANCIENNE : *Thar-le-Chastel* (1287, Chambre des Comptes, B, 200).

**TART-LE-HAUT** ou **-LA-VILLE**, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES : *Finis Taruensis in pago Oscarensi* (860, Pérard). — *Tardum* (1141, Cart. de Saint Etienne).

Le vocable Tart, qui à l'origine devait désigner un territoire unique, un seul lieu habité, s'applique aujourd'hui, comme on vient de le voir, à trois communes de notre département. Le point le plus anciennement habité a été probablement Tart-le-Haut, car on y signale des « vestiges de castramétation romaine », vestiges auxquels il faut sans doute attribuer une antiquité beaucoup plus reculée.

Au moyen-âge, c'est Tart-l'Abbaye qui est cité le premier et qui a la plus grande importance, en raison de son monastère de Bernardines, fondé en 1131.

Le vocable Tart est très ancien et certainement antéromain. Son *t* final actuel est évidemment parasite, ainsi que le *d* de la latinisation *Tardum* : la forme *Taruensis* le montre suffisamment, et la forme *Tar* de 1220 nous offre une forme française conforme au thème étymologique.

La forme *Taruensis* ou *Tarvensis* nous conduit à un thème primitif *Tarvos*. C'était le nom d'une sorte de divinité gauloise; *tarvos* était le nom gaulois du taureau; *tarvos tricarano* est le taureau surmonté de trois grues, représenté sur un autel parisien du temps de Tibère.

*Tarvos* fut aussi un nom d'homme gaulois, connu par une inscription de Lucanie; il se peut que tel ait été le nom du fondateur ou premier propriétaire de la localité.

## VOCABLES ANTÉROMAINS D'ÉTYMOLOGIE INDÉTERMINÉE

Un certain nombre de noms de communes de la Côte-d'Or, terminés en *-ot*, *-od*, *-oux*, n'offrent pas de forme ancienne suffisamment instructive; de plus ils sont isolés dans la toponomastique française, d'où impossibilité de s'éclairer à leur endroit à l'aide des homonymes. Nous sommes donc en quelque sorte désarmés en face de ces vocables, et incapables de proposer pour eux une étymologie tant soit peu solide. Néanmoins, malgré la faible documentation que nous possédons, et qui se réduit pour chacun à une ou plusieurs formes peu anciennes (du *xii<sup>e</sup>* siècle au plus tôt) voisines de la forme actuelle, nous avons la sensation que nous nous trouvons en présence de noms très anciens, antéromains.

Cette opinion repose en premier lieu sur la difficulté qu'il y a de faire dériver ces noms du latin selon les règles de la toponymie romaine, ou de la toponymie des époques postérieures. Elle résulte, en second lieu, de la comparaison avec quelques autres vocables, ayant aujourd'hui le même son final *o* (noté *ot*, *od*), ayant eu de même assez fréquemment du *xii<sup>e</sup>* au *xiv<sup>e</sup>* s. la finale *ou*, et sur lesquels nous possédons des données étymologiques suffisantes. C'est ainsi que nous les rapprocherons de *Blanot*, qui est *Blanou* au *xiii<sup>e</sup>* s., et dont l'homonyme de Saône-et-Loire est un antique *Blanuscus*, et de *Bellenod* et *Bellenot*, anciennement *Baleno*, *Balenou*, *Bellenoul*, que nous croyons avoir été originellement des *Bellenavus*.

En définitive, les vocables si mal déterminés qui vont nous occuper nous font songer à des primitifs dotés soit du suffixe ligure *uscu*, *oscu*, soit du suffixe gaulois *avus*: ces deux suffixes ont, en effet, comme nous l'avons vu, abouti en français à un son *o*, développé ou non en *ou*.

Il est bon d'insister sur ce fait que ces noms de lieu énigmatiques ne se rencontrent qu'isolément sur le sol français, ou à peine à deux ou trois exemplaires: c'est assez bien là un caractère de beaucoup de vocables antéromains, caractère qui a sa raison d'être dans ce fait que d'une part les établissements étaient avant l'époque romaine peu nombreux comparativement à ce qu'ils furent par la suite, et que surtout beaucoup ont disparu.

Il faut remarquer également qu'ils n'apparaissent qu'assez tard dans les documents auxquels nous avons coutume d'emprunter les formes anciennes, comme si lesdites localités s'étaient trouvées, pour une raison ou pour une autre, maintenues à l'écart des motifs, dona-



tions, échanges, voyages qui amènent habituellement dans les actes du passé la mention des lieux habités. Pour une partie de ces localités, leur situation dans des régions montagneuses, pauvres, d'accès difficile, éloignées des centres de population ou des abbayes explique assez bien le silence observé à leur égard : tel nous semble être le cas pour Avot, Balot, Echalot, Minot, Nod. Pour d'autres ce raisonnement n'est guère admissible : témoin Vantoux, situé au canton de Dijon-Nord entre plusieurs villages cités fréquemment et de bonne heure dans les Cartulaires des abbayes dijonnaises, et pour lequel nous n'avons cependant aucune forme antérieure à 1186.

Voici la liste des noms de communes que nous avons en vue dans les réflexions qui précèdent : Avot, Balot, Clomot, Cormot, Echalot, Minot, Nod, Vernot ; — Nantoux, Vantoux.

Nous n'aurons que très peu de choses à dire sur chacun de ces mots ; ne connaissant rien de précis quant à leur origine ethnique et quant à leur thème primitif, nous nous contenterons de relater leurs formes anciennes, d'en rapprocher à l'occasion quelques vocables paraissant homonymes ou apparentés, et d'ajouter quelques commentaires, s'il y a lieu.

#### **AVOT, c. de Grancey.**

FORMES ANCIENNES : *Avoul* (1246, Pérard ; — 1401, d'après Courtépée, II, p. 320). — *Avotum* (1294, Ch. des comptes, B, 200).

Peut-être Avot répond-il à un ancien *Avoscus* ? Toutefois nous n'avons aucune raison spéciale de nous arrêter à ce thème primitif plutôt qu'à tout autre.

HOMONYMES. — Ce vocable n'a pas d'homonyme. Il est possible que le même radical existe dans Avon, nom de rivière (Aube), et de plusieurs localités (Aube, Indre-et-Loire, Seine-et-Marne, Deux-Sèvres).

#### **BALOT, c. de Laignes.**

FORMES ANCIENNES : *Baclo* (*ecclesia de*) (1145, dom Plancher, I, Preuves, p. 44). — *Baceloum* (*usque*) (même acte). — *Balo*, *Baleoun*, *Baalo* (1145, Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Baalo* (1250, d'après Courtépée, VI, p. 507).

Les trois formes empruntées par M. J. Garnier au Cartulaire de Notre-Dame de Châtillon appartiennent à peu près certainement à la pièce même que reproduit dom Plancher (Confirmation par le pape Eugène III des droits et des églises appartenant à l'abbaye de Châtillon) ; mais alors les lectures ne concordent pas, puisque dom Plancher donne une syllabe médiale à consonne gutturale *c* qui

n'apparaît pas de l'autre côté, soit *Baclo*, *Bacelo*, contre *Balo* (*Baceloum*, *Baleoum* sont évidemment des latinisations de la forme vulgaire, et doivent être lues : *Bacelo-um*, *Baleo-um*).

Au surplus, que le thème primitif ait ou non comporté cette syllabe composé de la gutturale *c* suivie d'une voyelle atone, nous n'avons pas la possibilité d'en fixer la forme et la signification ; nous avons simplement l'intuition que le vocable a dû à l'origine posséder le suffixe *osculus* ou *uscus*, comme le Blanot de Saône-et-Loire.

HOMONYMES. — Il n'y a pas au Dictionnaire des Postes d'autre Balot que celui de la Côte-d'Or. Peut-être Baloux (Ain, Dordogne, Lot-et-Garonne), Balous (Lot-et-Garonne) sont-ils sortis du même thème étymologique ou d'un thème voisin.

#### **CLOMOT**, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES : *Clomot* (1243, Ch. des Comptes, B, 199). — *Clomol* (xiv<sup>e</sup> s., Pouillé du Cart. de l'Evêché d'Autun, p. 385). — *Clomot* (1258, d'après Courtépée, VI, p. 127).

Nous n'avons rien d'utile à produire sur ce vocable. Pour hasarder une conjecture, nous dirons que nous regardons, mais très dubitativement, ce mot comme l'équivalent de *Cromot*, dont il serait dérivé par substitution de liquides ; à son tour *Cromot* peut être considéré lui-même comme le même terme que *Cormot* ayant subi un déplacement de l'r. En effet la ferme de **Cromot**, au territoire de Marigny-le-Cahouët, est notée *Cormot* en 1366.

HOMONYMES. — Ce vocable n'a pas d'homonyme.

#### **CORMOT**, c. de Nolay.

FORME ANCIENNE : *Cormoul* (1391, Rôle des feux du Beaunois).

Nous ne savons rien sur ce nom.

Deux vocables paraissent être ses homonymes : ce sont *Cormoz* (Ain) et *Cormost*, appelé aussi *Crémeaux* (Aube). A première vue, les finales *oz*, *ost* de ces vocables semblent plaider en faveur d'un primitif en *-osculus* ; mais il convient d'observer que cette manière de voir ne pourrait en réalité s'appuyer que sur *Cormoz*, car pour le *Cormost* de l'Aube, la finale *ost* ne se montre qu'assez tardivement, et par suite ne semble pas étymologique. Voici en effet les formes anciennes données pour cette localité par le Dictionnaire topographique de l'Aube : *Curmollum*, 1097 ; *Curmont*, 1233 ; *Cormot*, 1240 ; *Cormont*, 1263 ; *Courmost*, 1328 ; *Cormeaux*, 1705 ; *Crèmeau*, *Cormost*, *Cromost*, xviii<sup>e</sup> s.

**ECHALOT**, c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES : *Escalo* (*Wido, archipresbyter de*) (vers 1100, Cart. de Molême, II). — *Scalum* (1172, Cart. de Saint-Seine). — *Eschalo* (1246, Pérard). — *Eschalon* (1257, Ch. des Comptes, D. D.).

A la date de 1017, on rencontre, dans la Chronique de Saint-Bénigne, un vo able *Scalurcus* qui dans l'Index est identifié à Echalot. Malheureusement le contexte ne permet pas, selon nous, de trancher aussi délibérément cette question d'attribution, au point de vue topographique (!) ; reconnaissons toutefois que l'assimilation de *Scalurcus* à Echalot reste plausible. Si, comme le pense M. Longnon, *Scalurcus* est une mauvaise lecture pour *Scaluscus*, cette forme *Scaluscus* phonétiquement rend parfaitement compte d'Echalot, qui en procède par prothèse d'e initial, par chuintement de c devant a, et par réduction à o du suffixe *oscus*.

La forme v. fr. *Eschallon* appliquée à Echalot nous paraît suspecte à cause de sa nasale.

HOMONYMES. — Peut-être est-il permis de regarder comme tel Echalou (Loire, Orne), et comme apparenté Echallon (Ain).

**MINOT**, c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES : *Minno* (1085-1101, Cart. de Molême, I). — *Minnois* (XII<sup>e</sup> s., Chronique de Bèze). — *Migno* (1246, Pérard).

On peut songer à quelque thème *Minnoscus* ou *Minnarus*. Le radical est peut être le même que le premier terme de l'ancien *Minnodunum*,auj. Moudon (canton de Vaud, Suisse), ce premier terme *Minnos* étant assez vraisemblablement un nom d'homme antéromain.

HOMONYMES. — Ce vocable n'a pas d'homonyme.

**NOD**, c. de Châtillon.

FORME ANCIENNE : *Nou* (1158, Cart. de Saint-Etienne, I).

Nous nous abstiendrons ici de toute conjecture. Nous remarquons simplement que devant ce vocable monosyllabique, il y a quelque raison de croire à la réduction d'un thème autrefois un peu moins bref.

HOMONYMES. — Comme homonymes possibles, nous citerons sous toutes réserves : Nods (Doubs), Notz (Indre), Noth (Creuse).

**VERNOT**, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES : *Vadarno villa*, *Vadarnodum* (1005, Chron. de

(1) Il s'agit de donat'ons de biens à Ville-Charles (territoire d'Is-sur-Tille), à Diénay, à *Scalurcus*, puis dans des localités du voisinage de Dijon.

Saint-Bénigne, p. 171). — *Verno* (1132, dom Plancher, I, pr., p. 38).

A ne considérer que le vocable actuel Vernot, nous aurions été tentés de le rapprocher soit de Vernosc (Ardèche), qui semble correspondre à un thème en *-oscus*, soit de Vernou (Indre-et-Loire) qui, appelé *Vernaus* au *vi*<sup>e</sup> s. par Grégoire de Tours, répond sans doute à un ancien *Vernavus*. Mais la forme *Vadarno* de 1005 nous indique un radical différent comptant une syllabe de plus. Quant à la forme latine *Vadarnodum*, elle porterait à croire, au premier abord, en raison de son âge déjà reculé, que la dentale de la fin faisait partie du thème étymologique, et par suite à rejeter l'idée d'une finale *oscus* ou *avus*. Mais nous ne croyons pas qu'il en soit ainsi : c'est simplement à nos yeux une façon de latiniser le français *Vadarno* : pour cela le clerc du *xi*<sup>e</sup> s. a ajouté une terminaison *dum* comme il aurait pu ajouter *tum*, ou même *um*, de même que le clerc de 1145 a fait *Baceloum* pour Balot, et celui de 1294 a fait *Avotum* pour Avot.

En admettant donc un radical *Vadarn-*, qui appartient peut-être à un nom d'homme, nous croyons à sa combinaison avec l'un des suffixes *ascus*, *avus*, pour constituer un thème qui a laissé *Vadarno*, puis *Vaarno*, *Varno*, *Verno*.

HOMONYMES. — Les vocables Vernou, Vernoux, répandus à une dizaine d'exemplaires, ne sont pas forcément homonymes ; une partie d'entre eux au moins répondent au thème *Vernosus*, « endroit où pousse l'aune (verne) ».

#### **NANTOUX**, c. de Beaune-Nord.

FORMES ANCIENNES : *Nantoul* (1289, Cart. de l'Eglise d'Autun, p. 275). — *Nanto* (*xiv*<sup>e</sup> s., Pouillé du Cart. de l'Evêché d'Autun, p. 377).

Nous laissons de côté une forme *Nantuacum* (*ix*<sup>e</sup> s., Munier, Histoire des comtés d'Autun) que M. J. Garnier rapporte à Nantoux, car nous avons tout lieu de croire qu'il s'agit là de la restitution au substantif de l'adjectif *nantuasensis* (*finis*) qui désigne Nanteux (voir ce vocable) ; c'est donc presque certainement la répétition de l'erreur d'attribution qu'a déjà commise Courtépée (t. III, p. 66. D'ailleurs phonétiquement *Nantuacum* n'eût pas donné Nantoux, il eût laissé » Nantuay ».

Les deux formes relevées au *xiii*<sup>e</sup> et au *xiv*<sup>e</sup> s ne nous apprenant à peu près rien, nous en sommes réduits aux conjectures. Deux hypothèses peuvent être présentées relativement à l'étymologie du vocable Nantoux.

1<sup>o</sup> On peut y voir une variante de Nanteux, dérivée comme celui-ci du thème *Nantoialos* (Voy. précédemment l'article NANTEUX). Cette

substitution de *-oux* à *-eux* est très admissible dans notre région, où le parler local affecte d'une terminaison *-oux*, *-ouse*, tous les adjectifs qui en français sont terminés en *-eux*, *-euse*. En outre, il convient de remarquer que le suffixe diminutif *olum*, qui a été traité, en passant en français, de la même façon que *oialum*, a, dans certains cas, donné *-oux* : ex. : Meninthetaux, com. de Manlay; c'est un ancien *Monasteriolum* et par conséquent un équivalent de Méne'reux. Enfin, un autre argument peut être tiré de ce fait que le son *ou* apparaît dans les diminutifs des vocables en *euil*, anciennement en *-oialos* : tels sont Vernouillet, Nantouillet, Anthouillet correspondant à Verneuil, Nanteuil, Antheuil.

Mais à cette manière de voir on peut objecter que si le thème primitif de Nantoux avait été *Nantoialos*, on retrouverait au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> s. la trace du suffixe, sous la forme latine *olium* ou sous les formes françaises *-oil* et surtout *-uil*. Or il n'en est rien : nous avons *Nantoul* (prononcez « Nantou ») et *Nanto*.

2° On peut voir dans le mot Nantoux, — et c'est à cette deuxième hypothèse que nous nous rallions de préférence, — le radical *nantos*, ruisseau, vallée, muni d'un des suffixes *uscus* (ou *oscus*) ou *avus*. Les finales françaises assourdies *-o* ou *-ou* ont, en effet, fréquemment pour point de départ l'un ou l'autre de ces suffixes : ex. Barou, nom d'une forêt de Saône-et-Loire, gardant le souvenir d'un ancien lieu habité *Barosculus* ; Merloux (Saône-et-Loire), anc. *Merlaus*, pour *Merlarus* ; Vernou (Indre-et-Loire), anc. *Vernaus* pour *Vernarus*.

Nantoux peut également bien abriter l'un ou l'autre de ces suffixes, sans qu'il nous paraisse justifié de formuler un choix entre eux. Nous nous contenterons donc de dire en terminant qu'on peut assez raisonnablement supposer pour Nantoux soit le thème *Nantuscus* ou *Nantosculus*, soit le thème *Nantavus*.

HOMONYME. — Nantoux (Saône-et-Loire), anciennement *Nanto*. Nantoux (Yonne), qui est *Nanto* au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> s. et en 1499.

### **VANTOUX**, c. de Dijon-Nord.

FORME ANCIENNE : *Ventos* (1186, Gall. Christ., IV, col. 192).

L's final de la forme *Ventos* est peut-être l'indice d'un suffixe *osculus*. Le groupe *osc* a parfois en effet, ayant perdu le *c*, subsisté sous la finale *os* dont l's est muet : on en a un exemple dans Chanos (Drôme) qui est *Canosculus* en 1050. Dans ce cas, il faudrait pour Vantoux songer à quelque primitif tel que *Vantasculus*, *Vantosculus*, *Vintosculus*.

HOMONYME. — Vantoux (Haute-Saône).

## ADDENDUM

### **BRION-SUR-OURCE**, c. de Montigny sur-Aube.

FORMES ANCIENNES : *Briora* (sic) (1102, Cartul. de Molémo, I). — *Brion* (1145, Cartul. de N.-D. de Châtillon) (d'après J. Garnier). — *Briona* (xii<sup>e</sup> s.) (d'après l'abbé P. Garnier, sans indication de textes).

La forme *Briora* ne s'applique pas à Brion, tout au moins au point de vue phonétique. Nous sommes donc, pour appuyer nos conjectures, réduits à la seule forme moderne et aux homonymes des autres départements. Or tous les Brion n'ont pas le même thème étymologique. Ils peuvent provenir soit d'un nom d'homme *Brio*, -onis, soit d'un composé en -magus ou -dunum tel que *Brivomagus* ou *Brivodunum*.

Pour le Brion de la Côte-d'Or, le thème le plus plausible nous paraît être *Brivodunum*, formé de la combinaison des deux substantifs celtiques *briva*, pont, et *dunum*, forteresse. *Brivodunum* ou Brion aurait le sens de « forteresse du pont ». Ce qui à nos yeux justifie cette manière de voir, c'est la position du village de Brion, sur les bords de l'Ource, à l'endroit où cette rivière est traversée par l'ancienne voie romaine d'Auxerre à Langres.

Ce vocable doit donc prendre place dans la série des noms composés d'origine celtique dont le second terme est *dunum* (voy. page 39).

On remarquera la synonymie de Brion avec les nombreux Briaro, Brière, Briculles et variantes, qui ressortissent d'un thème *Brivodurum* (*briva*, pont; *durum*, forteresse) ayant le même sens que *Brivodunum*.

HOMONYMES. — Brion (Ain, Ilérault, Indre, Isère, Lozère, Maine-et-Loire, Nièvre, Saône-et-Loire, Deux-Sèvres, Vienne, Yonne); Brions (Puy-de-Dôme)

## ERRATA

Page 38, ligne 28, au lieu de **Mercueil** lire **Merceuil** ;

id. id. supprimer **Nantoux** ;

id. ligne 33, ajouter **Val-de-Suzon**.

Page 56, ligne 20, au lieu de ... le nom de ..... lire : le sens de.

FIN DE LA PÉRIODE ANTÉ-ROMAINE

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE LOCALITÉS

ET DE LEURS FORMES ANCIENNES

Les noms de communes sont en CAPITALES, les noms de hameaux ou écarts en « romain », les formes anciennes en *italique*.

Lorsqu'en face d'un nom plusieurs pages différentes sont indiquées, c'est le nombre écrit en caractères gras (ex. **81**) qui renvoie à l'article principal relatif à ce mot.

<i>Alesia</i> . . . . .	25	<i>Baclo</i> . . . . .	103
<i>Ἀλῆσια</i> . . . . .	25	<i>baiodrensis</i> . . . . .	44
<i>Alisanos</i> . . . . .	26	<i>Baiodrum</i> . . . . .	44
ALISE-SAINTE-REINE . . . . .	25	<i>Baisa</i> . . . . .	94
<i>Alisia</i> . . . . .	25	<i>Balaun</i> . . . . .	40 41
<i>alisiensis</i> . . . . .	25 26	<i>Balenava</i> . . . . .	66 67
<i>Alisiia</i> . . . . .	25	<i>Balenarus</i> . . . . .	66
ALISO . . . . .	25 28	<i>Balenera</i> . . . . .	67
<i>Alixia</i> . . . . .	25	<i>Baleno</i> . . . . .	68
<i>Alsesis</i> . . . . .	27	<i>Balenou</i> . . . . .	68
ANTHEUIL . . . . .	38 79 <b>81</b>	<i>Baleoum</i> . . . . .	103
<i>Anthuil</i> . . . . .	81	<i>Ballenoul</i> . . . . .	68
<i>Antolium</i> . . . . .	81	<i>Balma</i> . . . . .	88
<i>Antoul</i> . . . . .	81	<i>Balmet</i> . . . . .	88
<i>Antuel</i> . . . . .	81	<i>Balmota</i> . . . . .	89
<i>Antuil</i> . . . . .	81	<i>Balo</i> . . . . .	103
<i>Arcegnanum</i> . . . . .	57	<i>Bâlon</i> . . . . .	52
<i>Arcenans</i> . . . . .	57	BALOT . . . . .	103
ARCENANT . . . . .	38 <b>57</b>	<i>Bannorre</i> . . . . .	49
ASCUS, ASCA . . . . .	31 32 <b>34</b>	<i>BAR</i> . . . . .	86
ATHIE-SOUS-REOME . . . . .	52	BAR-LE-REGULIER . . . . .	38 <b>87</b>
<i>Auxois</i> . . . . .	27	BARD (JEUX-LES-) . . . . .	88
AVOT . . . . .	103	BARD-LES-EPOISSES . . . . .	87
<i>Avotum</i> . . . . .	103	<i>Barrum</i> . . . . .	86 87 88
<i>Avoul</i> . . . . .	103	<i>Barrum Regulare</i> . . . . .	87
AVUS . . . . .	38 <b>64</b>	BAULME-LA-ROCHE . . . . .	38 <b>88</b>
<i>Baalo</i> . . . . .	103	<i>Baume</i> . . . . .	88
<i>Baascha</i> . . . . .	35	<i>Beaume</i> . . . . .	88
<i>Baceloum</i> . . . . .	103	<i>Beaumotto</i> . . . . .	89
BACHE (SAINT-SEINE-EN-) . . . . .	35	BEAUNE . . . . .	38 <b>100</b>
		BEAUNOTTE . . . . .	38 <b>100</b>

<i>Beesca</i> . . . . .	35	BLANOT . . . . .	36 102
BELAN . . . . .	38 40	<i>Blanou</i> . . . . .	36
<i>Belaun</i> . . . . .	40	<i>Blanuscus</i> . . . . .	36
<i>Belenava</i> . . . . .	67	<i>BlasnoI</i> . . . . .	36
<i>Belenavia</i> . . . . .	67	BONA . . . . .	38 62
<i>Beleneva</i> . . . . .	67	<i>Bonum opus</i> . . . . .	48
<i>Belenere</i> . . . . .	67	Bornant . . . . .	54
<i>Beleno cas</i> . . . . .	100	<i>Brachum</i> . . . . .	90
<i>Beleon</i> . . . . .	40	<i>Bracus</i> . . . . .	89
<i>Beleun</i> . . . . .	40	BRAUX . . . . .	38 89
<i>Bellanova</i> . . . . .	67	Bray . . . . .	90
<i>Bellenava</i> . . . . .	67	<i>Brecas</i> . . . . .	89
<i>Bellenavus</i> . . . . .	66	<i>Brendon</i> . . . . .	41
BELLENEUVE . . . . .	66	<i>Brendum</i> . . . . .	41
<i>Belleneve, Bellenevre</i> . . . . .	67	Breuil . . . . .	93
BELLENOD . . . . .	68 102	<i>Breul</i> . . . . .	93
BELLENOT . . . . .	68 102	BRIGA . . . . .	38 46 90
<i>Bellenoul</i> . . . . .	68	BRION-S.-O . . . . .	108
<i>Bellinara</i> . . . . .	67	<i>Briona</i> . . . . .	108
<i>Belna</i> . . . . .	100	<i>Briora</i> . . . . .	108
<i>belnensis</i> . . . . .	100	<i>Broies</i> . . . . .	89
<i>Belnocastrum</i> . . . . .	100	<i>Broillum</i> . . . . .	93
<i>Belnote</i> . . . . .	100	BROINDON . . . . .	38 41
<i>Belnus</i> . . . . .	100	<i>Brolium</i> . . . . .	93
BENEUVRE . . . . .	38 48	<i>Broyes</i> . . . . .	89
<i>Benoupra</i> . . . . .	48	<i>Bruil</i> . . . . .	93
<i>Berna</i> . . . . .	100	<i>Brullium</i> . . . . .	93
<i>Besua</i> . . . . .	94		
<i>Besueta</i> . . . . .	94	<i>Caisoil</i> . . . . .	82
BÈZE . . . . .	38 94	<i>Calma, calmas</i> . . . . .	21 22 24
<i>Bezeuotte</i> . . . . .	95	<i>Calmeium</i> . . . . .	24
<i>Bezoela</i> . . . . .	94	<i>Calmetas</i> . . . . .	22
BÉZOUOTTE . . . . .	38 94	<i>Calmetum</i> . . . . .	24
<i>Bezua</i> . . . . .	94	CALMIS . . . . .	21
<i>bezuensis</i> . . . . .	94	<i>Casatum</i> . . . . .	82
<i>Bezuuncula</i> . . . . .	94	<i>Casotum</i> . . . . .	82
Bière . . . . .	45	<i>Centesse</i> . . . . .	76
<i>Bière</i> . . . . .	45	<i>Centissa</i> . . . . .	76
<i>Bières</i> . . . . .	45	<i>Centosses</i> . . . . .	76
Bierre-l'Egaré . . . . .	45	<i>Ceorre</i> . . . . .	45
BIERRE-LES-SEMUR . . . . .	44	Cernant . . . . .	54
<i>Birreia</i> . . . . .	44	<i>Chalma</i> . . . . .	22
Bize . . . . .	94	CHARMES . . . . .	23
<i>Blaanou</i> . . . . .	36	<i>Charmois</i> . . . . .	24
<i>Blanoscus</i> . . . . .	36	<i>Charnant</i> . . . . .	58



<i>Chasotum</i> . . . . .	82	<i>Filena</i> . . . . .	96
<i>Chasuit</i> . . . . .	82	<i>GERGUEIL</i> . . . . .	38 <b>82</b>
<b>CHAUME</b> . . . . .	21 <b>22</b>	<i>Gergullium</i> . . . . .	82
<i>Chaume (la)</i> . . . . .	22	<i>Granant</i> . . . . .	59
<i>Chaus</i> . . . . .	24	<i>Graunantum</i> . . . . .	59
<b>CHAUX</b> . . . . .	21 <b>24</b>	<b>GRENAND</b> . . . . .	38 <b>59</b>
<i>Chaux (la)</i> . . . . .	24	<i>Grenant</i> . . . . .	59
<i>Chaux (borde de la)</i> . . . . .	24	<i>Hiccium</i> . . . . .	98
<i>Chazelles</i> . . . . .	82	<i>Hicium</i> . . . . .	98
<b>CHAZEUIL</b> . . . . .	38 79 <b>82</b>	<i>Hisium</i> . . . . .	98
<i>Clomol</i> . . . . .	104	<i>Iccius</i> . . . . .	98
<b>CLOMOT</b> . . . . .	104	<i>iciacensis</i> . . . . .	98
<b>CORMOT</b> . . . . .	104	<i>Iciodorum</i> . . . . .	44 45
<i>Cormoul</i> . . . . .	104	<i>Icium</i> . . . . .	98
<b>Cromot</b> . . . . .	104	<i>Idz</i> . . . . .	98
<i>Dicmensis</i> . . . . .	72	<b>IS SUR-TILLE</b> . . . . .	38 <b>98</b>
<i>Domisus</i> . . . . .	72	<i>ISMUS</i> . . . . .	38 <b>71</b>
<i>Domois</i> . . . . .	72	<i>ISSA</i> . . . . .	38 <b>74</b>
<b>DUÈME</b> . . . . .	38 71 <b>72</b>	<i>Itzium</i> . . . . .	98
<i>Duisma</i> . . . . .	72	<i>Iz</i> . . . . .	98
<i>Duisme</i> . . . . .	72	<b>IZEURE</b> . . . . .	38 44 <b>45</b>
<i>duismensis</i> . . . . .	72	<i>Izzodora</i> . . . . .	45
<i>Duismum</i> . . . . .	72	<i>JARRIE</i> . . . . .	24
<i>Duismus</i> . . . . .	72	<i>Jarrie (la)</i> . . . . .	25
<i>dumensis</i> . . . . .	72	<i>Laesme</i> . . . . .	73
<i>Dumea</i> . . . . .	72	<i>Lagnia</i> . . . . .	95
<i>Dumes</i> . . . . .	72	<i>Lagnis</i> . . . . .	95
<i>Dumisus</i> . . . . .	72	<b>LAIGNES</b> . . . . .	38 <b>95</b>
<b>DUNUM</b> . . . . .	38 <b>39</b>	<i>Lainia</i> . . . . .	95
<b>DURUM</b> . . . . .	38 <b>43</b>	<i>Lamnia</i> . . . . .	95
<i>dusmensis</i> . . . . .	72	<i>Lannia</i> . . . . .	95
<i>Dusmisus</i> . . . . .	72	<b>LANUM</b> . . . . .	38 <b>60</b>
<b>ECHALOT</b> . . . . .	105	<i>Leesma</i> . . . . .	72
<b>ECHARNANT (Montceau-et-)</b> . . . . .	38 <b>58</b>	<i>Leesumum</i> . . . . .	72
<i>Echavarne</i> . . . . .	64	<i>Legismus</i> . . . . .	72
<b>ECHEVRONNE</b> . . . . .	38 <b>63</b>	<b>LOCUS</b> . . . . .	38 <b>62</b>
<b>ENTUM</b> . . . . .	38 <b>70</b>	<i>Louême</i> . . . . .	73
<i>Escalo</i> . . . . .	105	<b>LOUESME</b> . . . . .	38 71 <b>72</b>
<i>Escareta</i> . . . . .	58	<i>Maaulain</i> . . . . .	60
<i>Eschalo</i> . . . . .	105	<i>Magetobria</i> . . . . .	47
<i>Eschalon</i> . . . . .	105		
<i>Escharnant</i> . . . . .	58		
<i>Eschevrone</i> . . . . .	63		

MAGUS. . . . .	38	<b>49</b>	NANTUS. . . . .	38	<b>53</b>
Maisses. . . . .		84	Nantz. . . . .		56
Maissolium. . . . .		83	NOD. . . . .		105
MALAIN. . . . .	38	<b>60</b>	NOGENT-L-MONTBARD	38	<b>70</b>
Marandelium. . . . .		83	Nogentum. . . . .		70
MARANDEUIL. . . . .	38	<b>83</b>	Noiant. . . . .		70
Marsolium. . . . .		83	Norga. . . . .		95
Marsuil. . . . .		83	Norgæ. . . . .		95
Masse. . . . .		84	NORGES. . . . .	38	<b>95</b>
Matronecum. . . . .		83	Norges-le-Bas. . . . .		96
Mediolanum. . . . .		60	Norges-lo-Pont. . . . .		96
Meilanum. . . . .		60	Norges-la-Ville. . . . .		96
MERCEUIL. . . . .	38	<b>83</b>	Norgia. . . . .		95
Mercuel. . . . .		83	Norgiæ. . . . .		95
Migno. . . . .		105	Norvia. . . . .		95
Minno. . . . .		105	norviensis. . . . .		95
Minoius. . . . .		105	Nou. . . . .		105
MINOT. . . . .		105			
Moigte Broye (la). . . . .		47	OIALUM. . . . .	38	<b>78</b>
MOLÈME. . . . .	38	71 <b>73</b>	Orgeolus. . . . .		85
Molismum. . . . .		73	Orgeuil. . . . .		85
Moloimes. . . . .		73	ORGEUX. . . . .	38	<b>85</b>
Moloismes. . . . .		73	Orgialum. . . . .		85
Mons Barrum. . . . .		88	Orgoil. . . . .		85
Montbar. . . . .		88	Orguil. . . . .		85
MONTBARD. . . . .		88	Oriul. . . . .		85
Montbart. . . . .		88	Orguil. . . . .		85
Montmeillien. . . . .		61	OSCUS, OSCA. . . . .	31	<b>34</b> 35
Montmilien. . . . .		61			
MOUTIER-SAINT-JEAN. . . . .		50	Pâtis de Nant. . . . .		56
			PERNAND. . . . .	38	<b>59</b>
			Pernant. . . . .		59
			Psedunum. . . . .		41
Nam. . . . .		56			
NAN-SOUS-THIL. . . . .	38	<b>56</b>	Renaves. . . . .		69
Nansouty. . . . .		56	Renavis. . . . .		69
Nant. . . . .		53	RENÈVE. . . . .	38	66 <b>69</b>
Nant (Pâtis de). . . . .		56	reomacensis. . . . .		50
Nanteux. . . . .		<b>84</b> 106	reomaensis. . . . .		51
Nanto. . . . .		106	Reomaus. . . . .		50
Nantolium. . . . .		84	RÉOME. . . . .	38	<b>50</b>
Nantoul. . . . .		106	reomensis. . . . .		51
NANTOUX. . . . .		106	Rionava. . . . .		69
Nantuacum. . . . .		106			
Nantuasensis. . . . .		84	Sahurre. . . . .		45
Nantuil. . . . .		84	Santhosse. . . . .		76
Nantum. . . . .		56			

SANTOSSE . . . . .	38	<b>76</b>	<i>Trichasteal</i> . . . . .	96
SAULIEU . . . . .	38	<b>62</b>	<i>Trichastel</i> . . . . .	96
Saurra . . . . .	45		<i>Tylecastrum</i> . . . . .	96
Scalum . . . . .	105			
Scalurcus . . . . .	105		<i>Urgeolum</i> . . . . .	85
Scrabona . . . . .	63		<i>USCUS, USCA</i> . . . . .	31 <b>34</b>
Sadelaucum . . . . .	62			
Sedelocum . . . . .	62		<i>Vabra</i> . . . . .	91
Sedunum . . . . .	40	41	<i>Vadarno</i> . . . . .	105
Sehurre . . . . .	45		<i>Vadarnodum</i> . . . . .	105
SEMOND . . . . .	38	<b>41</b>	<i>Vaivrotés</i> . . . . .	92
SEURRE . . . . .	38	45	<i>Vandenaussé</i> . . . . .	77
Sidilocum . . . . .	62		<b>VANDENESSE</b> . . . . .	38 76 <b>77</b>
Sidolocum . . . . .	62		<i>Vandenissa</i> . . . . .	77
Sidotocum . . . . .	62		<b>VANTOUX</b> . . . . .	<b>107</b>
Sisunnus . . . . .	96		<i>Vaverensis</i> . . . . .	91
Suerre . . . . .	45		<i>Ventos</i> . . . . .	107
Susciones . . . . .	96		<i>Verno</i> . . . . .	106
Suzio . . . . .	96		<b>VERNOT</b> . . . . .	105
SUZON (VAL DE) . . . . .	96		<b>VERTAULT</b> . . . . .	99
			<i>Vertellum</i> . . . . .	99
<i>Tar</i> . . . . .	101		<i>Verteolum</i> . . . . .	99
<i>Tardum</i> . . . . .	101		<i>Vertilienses</i> . . . . .	99
<i>Tarnantum</i> . . . . .	59		<i>Vèvre</i> . . . . .	92
<i>Taruensis</i> . . . . .	101		<b>VESVRES</b> . . . . .	38 <b>91</b> 92
<b>TART</b> . . . . .	101		<i>Vesvrotés</i> . . . . .	92
<b>TERNANT</b> . . . . .	38	<b>59</b>	<i>Vesvrotte</i> . . . . .	92
<b>TERNANT (LA MOTTE-)</b> . . . . .	60		<i>Vidubia</i> . . . . .	97
<i>Thar</i> . . . . .	101		<i>Vohege</i> . . . . .	98
<i>Thila</i> . . . . .	97		<i>Voogel</i> . . . . .	97
<i>Tila</i> . . . . .	97		<b>VOUGEOT</b> . . . . .	38 <b>97</b>
<b>TIL-CHATEL</b> . . . . .	38	<b>96</b>	<i>Vougetum</i> . . . . .	97
<i>Tile</i> . . . . .	97			
<i>Tile Castellum</i> . . . . .	96		<b>Y (Notre-Dame d')</b> . . . . .	99
<i>Tilecastrum</i> . . . . .	96		<i>Ycium</i> . . . . .	98
<i>Tilia</i> . . . . .	97		<i>Ys</i> . . . . .	98
<i>Tillensis</i> . . . . .	96		<i>Ys-les-Vitgal</i> . . . . .	99
<i>Tirechastel</i> . . . . .	96		<i>Ysium</i> . . . . .	98
<i>Titchâtel</i> . . . . .	95		<i>Ysorra</i> . . . . .	45
<i>Tricastellum</i> . . . . .	96		<i>Yzoire</i> . . . . .	45



# TABLE DES MATIÈRES

## DE LA PÉRIODE ANTÉROMAINE

	PAGES		PAGES
PRÉFACE.....	5	Noms suffixés en <i>entum</i> .....	70
INTRODUCTION : Généralités		— <i>ismus</i> .....	71
ethnographiques.....	13	— <i>issa</i> .....	74
PÉRIODE ANTÉROMAINE.	19	— <i>oialum</i> .....	78
A. Origine ibère.....	21	Particularités d'ordre topographique...	86
B. Origine ligure.....	31	Noms de rivières .....	93
C. Origine celtique.....	37	Noms d'hommes.....	98
Noms composés en <i>dunum</i> .....	39	Noms de divinités.....	100
— <i>durum</i> .....	43	<b>Vocables antéromains</b>	
— <i>briga</i> .....	46	d'étymologie indéter-	
— <i>magus</i> .....	49	minée .....	102
— <i>nantus</i> .....	53	ADDENDUM .....	108
— <i>lanum</i> .....	60	ERRATA .....	108
— <i>locus</i> .....	62	Table analytique des noms	
— <i>bona</i> .....	62	de localités et de leurs	
Noms suffixés en <i>arus</i> .....	64	formes anciennes .....	109









Princeton University Library



32101 066388669



